




34472/B



Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b3051261x>









34472/2

# METHODE

*DONNE'E PAR M. HELVETIUS ,  
Conseiller d'Etat , Premier Médecin de la  
Reine , Inspecteur Général des Hôpitaux Mi-  
litaires , Docteur Régent de la Faculté de  
Médecine de Paris , & de l'Académie Royale  
des Sciences ;*

Suivant laquelle les Personnes charitables  
doivent conduire les Pauvres Malades de  
la Campagne attaqués de Fièvres Inter-  
mittentes.

---

M. DCC. L.



218332





# METHODE

*DONNE'E PAR M. HELVETIUS ,  
Conseiller d'Etat , Premier Médecin de la  
Reine , &c. suivant laquelle les personnes cha-  
ritables doivent traiter les Pauvres de la cam-  
pagne attaqués de Fièvres Intermittentes.*



A Fièvre , ainsi que toutes les Maladies , a des simptômes particuliers par lesquels on la distingue. Ceux qui caractérisent la Fièvre sont, 1°. La chaleur de la peau qui est bien plus forte & plus ardente que dans l'état naturel. 2°. La fréquence & la force du battement des Arteres , pourvû que ces accidens ne dépendent de quelque cause externe , telle qu'un exercice violent , une boisson abondante de liqueurs spiritueuses , ou une violente passion de l'ame , telle que la colere , &c.

Il n'y a personne qui ne puisse distinguer , si la chaleur de la peau , la fréquence & la force du battement des arteres sont plus grandes qu'ils ne le doivent être dans l'état naturel , pourvû qu'ils y fassent un peu d'attention ; cependant si quelques-unes se méfient assez d'elles-mêmes pour craindre de s'y tromper , pour lors elles n'ont qu'à tâter en même tems l'artere de leurs poignets ou de leur tempes , c'est-à dire , leur



pouls ou celui d'une personne saine ( d'une force à peu près égale à celle du malade ) & en les comparant ils connoîtront aisément par la différence ou l'inégalité qu'il trouveront entre la chaleur de la peau , la fréquence & la force du pouls du malade & celui de la personne saine , si le malade a de la Fièvre , ou s'il n'en a pas.

Nous distinguerons les Fièvres en deux classes.

Nous rangerons dans la premiere celles qui après avoir duré un certain tems cessent , & recommencent ensuite périodiquement à un tems marqué ; on les nomme *Fièvres intermittentes*.

Nous placerons dans la seconde classe celles qui ne cessent point depuis le moment où le malade en est attaqué , jusqu'à celui de sa guérison ou de sa mort ; on les appelle *Fièvres continues*.

Les Fièvres intermittentes ont différens noms , par rapport à la longueur ou à la brièveté du tems , qui est entre le moment où elles ont cessé & celui où elles recommencent.

Lorsque la Fièvre revient tous les jours , & que le tems qui est entre le moment où elle a cessé & celui où elle reparoît , est si court , que l'accès qui recommence succede presque immédiatement à celui qui a fini , on nomme cette Fièvre *Subintrante*. On la distingue des Fièvres continues , parce que l'intervalle , quoique très-court , qui est entre chaque accès , est absolument exempt de Fièvre , & que chaque accès commence par un léger frisson , ou par une grande concentration de pouls , &c.

Lorsque la Fièvre revient tous les jours , & que l'intervalle qui est entre chaque accès est le plus long , on l'appelle *Fièvre quotidienne* ; cependant , si l'on observe qu'il y ait alternativement un accès plus fort & un autre plus foible , on donne à cette Fièvre le nom de *Double Tierce*.

Si les accès de Fièvre ne reviennent que de deux



5

jours l'un , de maniere que le Malade soit vingt-quatre heures ou environ sans Fièvre, on la nomme *Fièvre tierce*.

Enfin la Fièvre a le nom de *Quarte*, lorsque les accès ne reviennent que le quatriéme jour, & que le Malade est quarante-huit heures ou environ sans Fièvre. Elle prend le nom de *Double quarte*, lorsque le Malade a deux jours de suite un accès de Fièvre chaque jour, qu'il en est ensuite exempt pendant vingt-quatre heures, & qu'elle reparoit après cet intervalle.

Toutes ces Fièvres reviennent périodiquement à peu près aux mêmes heures; elles commencent par un froid, ou par des baillemens, ou par des douleurs, ou par des especes de lassitudes dans les membres, ou par des maux de tête, &c. Dans ces premiers momens, le pouls est fréquent & concentré, c'est-à-dire, qu'il est plus petit que dans l'état naturel; le visage est ordinairement plus pâle & plus froid, les ongles plus blancs, & souvent bleuâtres ou livides, &c.

Le tems que dure cet accident qu'on nomme le *froid* ou le *frisson de la Fièvre*, est ordinairement assez court, cependant il dure quelquefois plusieurs heures, après lesquelles la chaleur de la peau & de tout le corps devient très-considérable, & tous les battemens du pouls sont très-forts.

Après que la chaleur a duré un certain tems, qui est plus long ou plus court, selon qu'une plus grande ou une moindre quantité d'humeur a passé dans le sang, elle diminue peu à peu aussi-bien que la force & la fréquence du battement des arteres, la peau devient moëte & la sueur qui survient annonce la fin de l'accès.

*I D E' E G E' N E' R A L E D E L A C A U S E D E S  
Fièvres, de leurs principaux symptômes &  
de leur retour périodique.*

Toutes les Fièvres sont toujours causées par des

humeurs arrêtées, & pour ainsi-dire, engorgées dans les vaisseaux capillaires lymphatiques les plus fins dans les glandes, sur-tout dans celles de l'estomach, & par des humeurs qui passent des premières voies, c'est-à-dire de la cavité de l'estomach & des intestins, dans la masse du sang.

On ne peut pas douter, que le séjour & l'engorgement de ces humeurs n'aient été premièrement causés par leur épaisissement & par leur défaut de fluidité; car si elles avoient conservé leur finesse & leur fluidité naturelle, elles auroient traversé leurs vaisseaux, elles se seroient filtrées par leurs glandes comme les autres humeurs, & auroient été évacuées.

L'action continuelle des solides qui environnent les glandes & les vaisseaux capillaires lymphatiques dans lesquels ces humeurs trop épaissies sont arrêtées, & la chaleur naturelle du lieu où elles séjournent, excitent nécessairement à la longue dans ces humeurs un mouvement sourd & intestin qui les corrompt, & qui en développe insensiblement les parties salines.

Celles qui sont développées passent des vaisseaux capillaires lymphatiques dans les gros vaisseaux lymphatiques, & ensuite de ceux-ci dans les vaisseaux sanguins, & souvent elles passent des premières voyes dans le sang.

Dès qu'elles y sont mêlées, elles le condensent, & diminuent par conséquent sa fermentation, sa chaleur & sa raréfaction; or, 1°. comme la chaleur naturelle de toutes les parties dépend de celle du sang, elles deviennent d'autant plus froides, que la chaleur du sang est plus diminuée; c'est pourquoi les Malades commencent à ressentir du froid dès que les humeurs ont passé dans le sang, & ce froid est plus ou moins long selon que la condensation du sang est plus ou moins considérable.

2°. L'élévation, ou la force du battement des artères, est d'autant moins grande, que le cœur y pousse



moins de sang , & que celui qui est poussé occupe moins d'espace ; or dans le frisson le cœur pousse moins de sang dans les arteres , & celui qui y passe occupe d'autant moins de place , qu'il est plus condensé ; ainsi le pouls doit être moins élevé , c'est-à-dire , plus petit que dans l'état naturel.

Dés que les humeurs , qui ont passé dans le sang , ont été fort affinées par la forte action des gros vaisseaux , par la rapidité avec laquelle elles sont poussées à travers les tortuosités des vaisseaux capillaires , & par la fermentation ou l'effervescence naturelle du sang , elles y excitent une fermentation ou effervescence beaucoup plus grande que celle dont il jouit naturellement ; ainsi sa chaleur augmente , aussi-bien que celle de toutes les parties du corps , & le chaud de la Fièvre commence.

La chaleur du sang & des liqueurs ne peut augmenter qu'elles ne soient plus rarefiées , & par conséquent qu'elles n'occupent plus d'espace , d'où il suit qu'elles gonflent & distendent davantage les vaisseaux ; ainsi tous les vaisseaux seront plus dilatés , les battemens des arteres seront plus étendus , & plus élevés , c'est-à-dire , que le pouls sera beaucoup plus fort , & que toutes les parties solides seront plus tendues , & moins souples.

L'expérience nous apprend que la fermentation causée par le mélange de quelques liqueurs que ce soit ne dure qu'un certain tems , après lequel la nature , ou le caractère des parties de ces liqueurs est si changé , qu'elles ne sont plus capables de causer , ni d'entretenir ce mouvement violent & tumultueux qu'elles ont d'abord produit , & qu'on appelle fermentation , effervescence , &c. Par la même raison , les levains qui ont causé dans le sang une fermentation vive , n'étant plus capables ( après un certain tems ) d'y causer , ni d'y entretenir le même mouvement , il diminue insensiblement jusqu'à ce que la fermentation du sang



soit revenue au degré de force qu'elle doit avoir naturellement.

Lorsqu'il n'y a plus d'humeurs ou de levains fiévreux dans les vaisseaux, ou lorsqu'il ne s'en développe pas une nouvelle quantité, la Fièvre ne reparoît plus. On a donné à ces accès de Fièvre passagers, & qui n'ont aucune suite, le nom de *Fièvre Ephémère*, c'est-à-dire, d'une Fièvre qui ne dure qu'un jour, quoiqu'il arrive souvent qu'elle continue pendant trente-six ou quarante-huit heures.

Lorsqu'au contraire de nouveaux levains se développent & passent dans le sang après un certain espace de tems, ils le condensent de nouveau, & causent le frisson qui est suivi d'une vive chaleur, comme nous venons de l'expliquer; c'est-à-dire, la Fièvre recommence.

Si ces levains sont grossiers, s'ils sont embarrassés dans une lymphe crue & fort épaissie, il leur faut plus de tems pour se développer que lorsqu'ils sont plus déliés, & que la lymphe avec laquelle ils sont mêlés est plus fine; ainsi lorsque la lymphe est si épaissie, qu'il faut une espace de quarante-huit heures ou environ pour que de nouveaux levains fiévreux puissent se développer & passer dans le sang, la Fièvre ne reparoît que deux jours ou environ après qu'elle a cessé, & elle est *Quarte*.

Si la lymphe est moins épaissie, & qu'elle permette à ces levains de se débarrasser après vingt-quatre heures de cessation de Fièvre, ils produisent une Fièvre Tierce; ils causent des Fièvres Double Tierces ou Quotidiennes, lorsqu'ils passent tous les jours dans le sang quelques heures après que l'accès précédent est cessé. La Fièvre que causent les humeurs, est subintrante lorsqu'elles passent dans le sang presque aussitôt que l'accès précédent est fini.

Enfin lorsqu'une nouvelle quantité de levains fiévreux s'est développée & passe dans le sang, avant que

la fermentation qui y avoit été excitée soit entièrement finie, la fièvre ne cesse point; elle diminue seulement après que la plus grande partie de ces levains a changé de caractère, & n'est plus capable d'entretenir le même mouvement qu'ils ont d'abord causé.

La fermentation ou l'effervescence qui subsiste encore dans le sang à la fin d'un redoublement de Fièvre étant encore beaucoup plus grande qu'elle ne l'est dans l'état ordinaire, elle s'oppose plus puissamment à la condensation que cause le mélange des levains fiévreux avec le sang & les autres liqueurs; ainsi l'abord, ou le nouveau mélange de ces nouveaux levains, ne fait que diminuer la fermentation fébrile qui subsistoit encore & la trop grande raréfaction des liqueurs; mais ils ne peuvent pas les condenser assez considérablement pour causer ce froid qu'on nomme frisson: c'est par cette raison qu'il n'y en a pas dans les Fièvres continues. Il est certain cependant que le mélange de ces nouveaux levains diminue beaucoup la fermentation & la raréfaction du sang & des autres liqueurs; car la chaleur de la peau, la force & l'élévation du pouls diminuent pour lors assez considérablement, & assez subitement, ce qui fait penser à ceux qui ne sont pas Médecins que le Malade est sans Fièvre; mais ceux qui sont versés dans la pratique, observent que le pouls est pour lors plus fréquent qu'il ne le seroit, si la diminution de l'élévation de ses battemens dépendoit d'une vraie cessation de la Fièvre: de plus ils remarquent que les urines qui ont été fort colorées pendant tout l'accès, sont devenues en peu de tems claires & limpides, ce qui n'arrive pas lorsque la diminution de la chaleur & de la force du pouls dépend d'une vraie diminution de Fièvre. Dans ces cas les urines ne s'éclaircissent que par degré, & leur couleur foncée ne diminue, pour ainsi-dire, que par nuance, de manière qu'elles ne sont claires & limpides que plusieurs heures après que la Fièvre a tout-à-fait cessé. Enfin les Malades ne se trou-



vent pas aussi-bien qu'ils devroient l'être , si le calme du pouls dépendoit d'une vraie cessation de la Fièvre ; nous les entendons même souvent se plaindre ( dans les momens où la chaleur est fort modérée , & le pouls moins élevé ) que leurs maux de tête sont augmentés , ou qu'ils ressentent plus de douleurs dans les reins , ou dans d'autres parties , &c.

Ce sont ces symptômes ou accidens qui font connoître que la diminution de la chaleur de la peau & la modération du pouls dépendent du commencement d'un redoublement de Fièvre ; ainsi quoiqu'on trouve à la fin d'un premier accès de Fièvre le pouls moins élevé , & la chaleur de la peau fort médiocre ; cependant si on observe en même tems que les battemens du pouls sont très-fréquens , que les urines sont devenues promptement claires & limpides , que le Malade ne se trouve pas bien , que ses maux de tête , de reins , &c. sont augmentés , & qu'il est fort abattu , on devra craindre avec raison que la modération de la chaleur de la peau , & la force du pouls ne soit le commencement d'un redoublement de Fièvre.

On n'est pas long tems dans l'incertitude , car la peau devient bien-tôt brûlante , & l'élévation & la force des battemens du pouls qui augmentent considérablement nous assurent du redoublement de la Fièvre , & nous font connoître qu'elle est continue.

Ces Fièvres se distinguent en deux classes. Nous rangerons dans la première celle dans lesquelles il n'y a nul viscere d'enflammé ; nous les appellerons *Fièvres continues simples*.

Nous donnerons le nom de *Fièvres inflammatoires* à celles qui sont accompagnées d'inflammation dans quelqu'un des viscères , par exemple , dans le Poulmon , le Foye , le Cerveau , les Intestins , &c.

L'inflammation des viscères se connoît par le dérangement de leurs fonctions , & par le lieu où le malade ressent de la douleur.



Par exemple , lorsqu'un Malade attaqué de Fièvre a beaucoup de peine à respirer , qu'il touffe , qu'il crache du sang , qu'il ressent une douleur vive à un des côtés de la poitrine , &c. il y a lieu de penser que le poulmon est menacé , ou attaqué d'inflammation.

Si un malade ayant une douleur vive à la région du foye , est jaune , si les urines sont fort rouges , on doit craindre que l'inflammation n'attaque le foye.

Si le malade est fort abbattu , ou fort assoupi , s'il rêve , s'il se plaint d'avoir la tête lourde & pesante , ou d'y sentir beaucoup de douleur , on doit appréhender l'inflammation du cerveau.

Enfin si le ventre est fort tendu & fort douloureux , si le pouls est petit & très-fréquent , & la chaleur de la peau ardente & sèche , il y a tout lieu de croire que les intestins son menacés d'inflammation.

J'ai cru devoir donner d'abord une notion générale des principaux symptômes qui marquent le viscere qui est menacé d'inflammation , afin que les personnes charitables qui ont soin des pauvres , puissent les connoître dès le premier accès , & qu'ils puissent consulter aussitôt les articles qui leur marquent la maniere dont ils doivent conduire les Malades attaqués de ces especes de Fièvres.

Après avoir donné aux personnes qui veulent bien avoir soin des pauvres Malades de la Campagne , une idée générale de la cause des Fièvres & de leurs principaux symptômes , & de leur retour périodique ; il convient de leur marquer la maniere dont ils doivent conduire les Malades dès le premier accès de Fièvre , & avant que le caractère de la Fièvre leur soit connu.

*De la maniere dont on doit conduire les Malades pendant leur premier accès de Fièvre.*

Dans toutes les maladies de la même espece , les vues générales de curation , ( c'est-à-dire de la Methode gé-

nérale selon laquelle on doit les traiter ) doivent être les mêmes : ainsi après avoir établi que toutes les Fièvres étoient causées par des humeurs arrêtées dans les glandes , dans les vaisseaux lymphatiques capillaires , & dans les premières voyes , il est aisé de concevoir qu'on ne peut espérer de les guérir qu'en évacuant ces humeurs.

Mais leur évacuation ne se peut faire avec succès , 1°. qu'on ne les ait rendu fluides ; 2°. que les pores des glandes par lesquelles elles doivent s'échapper , ne soient suffisamment ouverts ; 3°. que les vaisseaux les plus fins , les glandes & toutes les parties solides soient assez souples pour pouvoir se dilater & se resserrer alternativement , & exprimer , pour ainsi dire , par ces mouvemens , les liqueurs qui y sont renfermées.

En effet , tout le monde conçoit que les humeurs ne peuvent être évacuées , qu'elles ne soient poussées sur l'embouchure des glandes par lesquelles elles doivent s'échapper , & par conséquent qu'elles ne soient devenues fluides.

D'un autre côté , il est évident que ces humeurs ne peuvent entrer dans les glandes , ni s'en échapper , si l'embouchure des glandes par lesquelles ces humeurs doivent se filtrer , n'est pas suffisamment ouverte , & si les vaisseaux excrétoires de ces glandes , c'est-à-dire , les vaisseaux par lesquels l'humeur filtrée doit s'écouler , sont trop comprimés & trop retrecis.

Enfin l'on sçait que si les parois des glandes & des vaisseaux ne peuvent se dilater alternativement , pour presser & pousser par des contractions réitérées les liqueurs qui y sont contenues , elles ne pourront les traverser.

On ne doit donc jamais tenter de procurer aucune évacuation , 1°. que l'on n'ait rendu fluide l'humeur qu'on veut évacuer ; 2°. que les embouchures des glandes & des vaisseaux par lesquels l'humeur doit s'écouler , ne soient suffisamment ouvertes ; 3°. Que les



parties solides , c'est-à-dire , les parois des glandes & des vaisseaux ne puissent se dilater & se contracter aisément , & qu'elles ne jouissent de ce qu'on appelle leur jeu de ressort.

Rien ne peut donner d'abord plus de fluidité aux liqueurs que la diette & une ample boisson ; ainsi dès qu'un malade sera attaqué d'un frisson , on supprimera toute nourriture.

Dès qu'il sera passé , on commencera à faire boire souvent au Malade de la ptisanne marquée à la fin de ce Mémoire. Il ne faut point le faire boire pendant le frisson , parce qu'on le rend plus long ou plus fort ; cependant si l'altération , qui tourmente pour lors fort souvent les Malades , est si forte , qu'ils ne puissent s'empêcher de boire , il faut que leur boisson soit fort chaude.

La diette doit être très-sévère , on doit laisser passer le premier accès sans donner de bouillon au Malade , à moins qu'il ne dure plus de vingt-quatre heures , parce qu'il y a lieu de penser que le Malade a pris précédemment des alimens solides qui n'ont pu être bien digérés. C'est par la diette , & la grande Boisson qu'on peut commencer à donner de la fluidité aux humeurs.

Dès que la chaleur qui suit le frisson , la force & l'élévation des battemens du poulx nous ont fait connoître que le sang fermente vivement , & que toutes les liqueurs sont fort raréfiées , nous sommes certains que tous les vaisseaux sont fort gonflés ; nous pouvons même juger du degré du gonflement des vaisseaux par la force & l'élévation plus ou moins grande des battemens du poulx.

Tout le monde sçait qu'un tuyau souple & flexible perd sa souplesse dès qu'il est rempli par quelque liqueur , & qu'il est d'autant moins souple qu'il est plus rempli & plus distendu par la liqueur qu'il renferme : il en est de même des vaisseaux de notre corps ,



ils sont d'autant moins souples & flexibles , qu'ils sont plus gonflés par la quantité ou par la raréfaction de la liqueur qu'ils renferment ; or comme toutes les parties solides ne sont qu'un assemblage ou un tissu de vaisseaux , il est certain qu'elles seront d'autant plus roides & tendues , que les vaisseaux seront plus gonflés par la raréfaction du sang & des autres liqueurs , d'où il suit que ces parties ne pourront se contracter & se resserrer aussi librement qu'elles le faisoient , & qu'il est nécessaire pour que les liqueurs puissent circuler aisément dans les vaisseaux capillaires & sur-tout dans les capillaires lymphatiques.

Le gonflement trop grand des vaisseaux , & surtout des vaisseaux sanguins , cause encore un autre dérangement considérable , qui est l'interruption ou la grande diminution de toutes les sécrétions , c'est-à-dire , de toutes les évacuations qui se font par les différentes glandes du corps : en effet , les vaisseaux , & sur tout les vaisseaux sanguins , ne peuvent être plus gonflés & plus distendus , qu'ils ne pressent davantage les glandes qu'ils entourent , & par conséquent qu'ils ne retrécissent l'ouverture ou l'embouchure de ces glandes & la cavité de leur vaisseaux excrétoires , c'est-à-dire des vaisseaux par lesquels l'humeur filtrée doit s'échapper.

Dès que l'ouverture de ces glandes est retrécie , les humeurs que le sang y porte ne peuvent plus s'y filtrer ; d'ailleurs dès que les vaisseaux sécrétoires sont pressés & retrécis , les humeurs qui ont passé dans ces glandes ne peuvent s'échapper & s'évacuer ; ainsi toutes les sécrétions sont interrompues ou fort diminuées , dès que les vaisseaux sont fort gonflés & tendus ; c'est par cette raison que les Malades ne suent point pendant le fort de la Fièvre , qu'ils urinent peu , & que le ventre est resserré.

Enfin lorsque la raréfaction des liqueurs gonfle considérablement les vaisseaux , on doit craindre que les plus foibles , tels que sont les capillaires , ne soient rompus , & qu'il n'arrive une hémorragie.

On ne peut diminuer la roideur & la tension des parties solides , rétablir & soutenir les sécrétions , & prévenir les hémorragies , qu'en diminuant promptement le gonflement trop considérable des vaisseaux , & surtout des vaisseaux sanguins. Pour y réussir, il faut évacuer promptement une partie des liqueurs qui les gonflent. La saignée étant le seul remède qui puisse produire cet effet salutaire , on doit saigner les Malades dès que la chaleur de la peau , la force & l'élévation des battemens du poulx nous font connoître , que les liqueurs sont fort raréfiées & que les vaisseaux sont fort gonflés.

On ne doit point saigner les Malades dans le frisson , & avant que la chaleur de la peau soit un peu considérable. 1°. Parce que pour lors les vaisseaux ne sont pas trop gonflés. 2°. Parce que les liqueurs étant condensées & coulant lentement , les Malades tomberoient en foiblesse avant qu'on eût pu leur tirer une quantité de sang suffisante pour prévenir le trop grand gonflement futur des vaisseaux. On ne doit pas non plus attendre la fin du redoublement pour saigner. 1°. Parce que le Malade étant fort abbattu par le redoublement , ne pourroit peut-être soutenir la saignée aussi grande qu'elle doit être. 2°. Parce qu'on interromperoit la sueur qui survient pour lors. Il faudra donc , autant qu'on le pourra , saigner dans le commencement ou dans le fort du redoublement , d'autant plus que le Malade est pour lors plus en état de soutenir une suffisante évacuation de sang , & qu'outre cela cette saignée diminue ordinairement la violence & la durée de l'accès ou du redoublement de la Fièvre.

La tension des parties solides étant d'autant plus grande que la Fièvre est plus vive , & d'autant plus fâcheuse qu'elle dure plus long tems , les sécrétions sont d'autant plus diminuées que la Fièvre est plus grande ou dure plus long tems ; ainsi les saignées doivent être d'autant plus amples que la Fièvre est plus forte , & elles doivent être réitérées d'autant plus



de fois ; que l'accès est plus long ; on aura cependant l'attention de laisser huit ou dix heures d'intervalle entre les saignées , à moins que le premier accès ne fût extrêmement violent , ou qu'il ne fût accompagné de quelques symptômes qui fissent craindre une inflammation dans quelques-uns des viscères. Pour lors on fera les premières saignées à quatre , cinq ou six heures d'intervalle l'une de l'autre , suivant la violence des accidens.

On saigne du bras lorsque la Fièvre n'est accompagnée d'aucun accident , ou lorsque ces accidens menacent le poulmon , le foye , les intestins , les reins ou autres viscères du bas-ventre : mais si ces accidens menacent la tête ; par exemple , si le Malade se plaint d'une grande douleur de tête , s'il est dès le commencement fort accablé , ou fort assoupi , s'il rêve , on le saignera du pied.

Quand même on ne remarqueroit dans les Malades aucuns de ces accidens , cependant s'il y a beaucoup de Fièvres inflammatoires du cerveau , ou de Fièvres malignes , dans les lieux où sont les Malades ou dans les environs , il faudra toujours commencer à saigner les malades du pied dès le premier accès , parce que l'expérience nous apprend.

1°. Que presque toutes les Fièvres qui surviennent dans les lieux infectés de ces sortes de Fièvres , sont presque toutes de la même espece.

2°. Parce qu'il n'y a nul inconvénient à saigner d'abord du pied les Malades attaqués de Fièvres intermittentes ou de Fièvres simplement continues.

3°. Parce que les engorgemens des vaisseaux ne se font quelquefois que le second ou le troisième jour de la maladie , & qu'il est plus sage de les prévenir que d'attendre qu'ils soient formés , le succès des saignées n'étant plus pour lors si certain.

Lorsqu'une fille ou une femme qui est sur la fin de ses regles est attaquée de Fièvre , on la saignera du pied ,  
supposé



Supposé que la Fièvre soit vive , quoiqu'elle n'ait nul mal de tête.

Lorsque ces Malades sont dans le commencement ou dans le fort de leurs regles , & que la Fièvre en a interrompu le cours , il faut les saigner du pied , quand même la Fièvre ne seroit pas forte.

Quoique la Fièvre n'interrompe pas le cours des regles , cependant on saignera la Malade du pied , si la Fièvre est vive , ou si elle est accompagnée d'un grand mal de tête ou de beaucoup de peine à respirer , &c. Mais si la Fièvre est médiocre , s'il n'y a aucun accident , & si les regles continuent à couler suffisamment , on suspendra la saignée jusqu'à ce qu'on soit instruit du caractère de la Fièvre ; car si elle est continue ou inflammatoire , il faudra saigner la Malade du pied ; mais si elle est intermittente & médiocre , on pourra différer la saignée jusqu'à ce que les regles soient finies , en tenant la Malade à une diette très-exacte.

Il est très-utile de faire prendre aux Malades pendant le cours de ce premier accès deux ou trois lavemens d'eau simple , afin de débarrasser les intestins des matieres qui y séjournent. Une ou deux heures après que le premier accès sera fini , ou lorsqu'il sera fort diminué , on donnera aux Malades un lavement purgatif pour évacuer les matieres que les lavemens d'eau auront détrempées , ou qu'ils n'auront pu entraîner.

On commencera aussi à donner aux Malades un bouillon , dès que cet accès sera fini ou fort diminué. On fera les bouillons , comme il est marqué à la fin de ce Mémoire. On continuera à leur en donner un de quatre heures en quatre heures , ayant toujours soin de leur faire boire très-souvent dans l'intervalle. On observera ce régime jusqu'à ce que la cessation de la Fièvre ou son augmentation fasse connoître , 1°. Si cette Fièvre est Continue ou Intermittente. 2°. Quelle est l'espece de Fièvre Intermittente qu'on a à traiter.

Si la Fièvre est continue , c'est-à-dire , si elle re-



double avant que l'accès ait cessé entièrement, on conduira le Malade, comme il est marqué dans le Mémoire des Fièvres Continues.

Quoique la Fièvre soit Intermittente, c'est-à-dire, quoiqu'elle cesse, & que le Malade en soit parfaitement quitte après un certain espace de tems, on ne doit point cependant changer le régime, & on ne doit point permettre au Malade de prendre des alimens solides, qu'on ne sçache quel est le jour que la Fièvre doit revenir, c'est-à-dire, quelle est l'espece de Fièvre Intermittente, dont le Malade est attaqué; par exemple, supposons qu'un Malade ait été attaqué le Dimanche matin d'un accès de Fièvre qui ait duré jusqu'au soir, & que le lendemain il ne sente aucun accident ni aucun dérangement, de sorte qu'il se croye dans une santé parfaite, on ne doit pas hazarder de lui donner le Lundi des alimens solides, dans la crainte qu'un accès de Fièvre ne reparoisse dans la journée, comme il arriveroit, si la Fièvre étoit Double-Tierce; car les alimens solides se digerent mal dans un corps plein de levains fiévreux, le chyle qui en résulte est d'un mauvais caractère, il forme de nouveaux levains, il donne plus d'épaississement à toutes les liqueurs, & allonge par conséquent la maladie.

Si malheureusement l'accès de fièvre commençoit pendant que les alimens sont encore dans l'estomach, la digestion seroit encore plus dérangée, cet accès seroit plus long & plus fort, il seroit accompagné d'angoisses, de maux de cœur & de vomissement, sur-tout dans le frisson, le mal de tête seroit plus violent, la chaleur plus sèche, plus ardente, plus insupportable; la même raison doit empêcher d'en donner le Mardi, puisque la Fièvre doit revenir ce jour même, si elle est Tierce; elle paroît le Mercredi, si elle est Quarte; ainsi on ne doit pas non plus donner ce jour-là des nourritures solides.

La même incertitude sur le tems du retour de la Fié-



vre doit empêcher de purger le Malade , parce que si l'accès commençoit avant que l'effet du purgatif fût fini , il l'arrêteroit & rendroit ce remede inutile. Si l'accès de Fièvre paroïssoit peu de tems après qu'on auroit pris le purgatif , non-seulement ce remede ne produiroit aucune évacuation salutaire , mais de plus il causeroit des irritations , des angoisses , ou des maux de cœur , ou des coliques , &c. Enfin cet accès seroit beaucoup plus long , plus fort & plus douloureux ; ainsi il seroit imprudent de purger le Malade , ni de lui permettre de prendre des alimens solides , avant qu'on connoisse l'espece de Fièvre Intermittente dont il est attaqué.

Le tems qu'il reste dans le régime n'est pas perdu ; on détrempe pendant cet intervalle les humeurs , on débarrasse les glandes , & on dispose par conséquent le Malade à une évacuation d'autant plus complete , & d'autant plus salutaire , que les humeurs sont plus fluides , & que les parties solides sont plus souples & plus dégorgées. Ainsi les seuls remedes qu'on doive ajouter à la diette marquée ( jusqu'à ce que l'espece de Fièvre soit connue ) sont les lavemens ; le Malade en prendra deux dans les jours qu'il n'a point de Fièvre , & on en rendra un purgatif pour débarrasser les glandes intestinales , & faciliter l'effet du prochain purgatif.

Les accès ou redoublemens de Fièvre se terminent ordinairement par une sueur considérable , & les personnes de la campagne sont dans l'habitude de couvrir beaucoup les Malades , dès qu'ils commencent à suer , d'augmenter la chaleur de la chambre , de fermer exactement les rideaux du lit , & de donner au Malade du vin ou d'autres liqueurs spiritueuses , dans l'idée de provoquer de grandes évacuations par les sueurs. Cette pratique est pernicieuse , car on n'évacue point par ce moyen les levains fiévreux , mais on épuise beaucoup les forces du Malade , on enleve au sang & à toutes les liqueurs cette partie séreuse qui leur est si nécessaire pour entretenir leur fluidité , leur circulation & leur

fécrétion ; car les humeurs épaissies par l'évaporation , pour ainsi dire , de leur sérosité , ne peuvent plus couler facilement dans les vaisseaux capillaires , & sur tout dans les capillaires lymphatiques ; ainsi elles s'y arrêtent & forment des embarras dans différentes parties. Les humeurs dépouillées de leur sérosité ne peuvent se filtrer par leurs glandes , ni s'évacuer ; ainsi le sang se trouve plus surchargé de ces humeurs nuisibles. Enfin la chaleur trop grande , le vin ou d'autres liqueurs spiritueuses augmentant considérablement la fermentation fébrile qui subsiste dans les liqueurs & les raréfiant prodigieusement , le sang creve les vaisseaux , ou fait irruption dans les vaisseaux lymphatiques , ce qui produit des hemorrhagies ou des inflammations dangereuses , comme l'expérience le confirme ; car elle nous apprend que des Fièvres intermittentes deviennent quelquefois continues , & que des Fièvres continues simples deviennent souvent inflammatoires par cette funeste conduite.

Il faut donc avoir pour regle générale 1°. De ne pas plus couvrir les Malades lorsqu'ils suent , qu'ils ne l'étoient auparavant , à moins qu'ils ne ressentent du froid.

2°. On doit éviter que l'air de la chambre ne soit trop chaud , il suffit qu'il soit tempéré.

3°. Il faut ouvrir de tems en tems les rideaux du lit , & y faire entrer un air nouveau pour chasser celui qui est infecté par la transpiration du Malade , qu'il ne doit pas respirer : enfin il faut bannir la boisson de toutes les liqueurs spiritueuses qui ne peuvent qu'augmenter considérablement la fermentation & la raréfaction déjà trop grandes de toutes les liqueurs.

La différence qu'il y a entre une Fièvre continue & une Fièvre intermittente est si considérable , que la Methode selon laquelle on doit les traiter , doit être fort différente ; ainsi on ne sera pas étonné de voir ces Methodes faire des articles séparés : mais comme les



Fièvres intermittentes ne diffèrent ordinairement entr'elles que par la durée plus ou moins longue de l'intervalle qui est entre chaque accès ; la conduite qu'on doit tenir pour les guérir , est à peu près la même à quelque différence près , & la Methode selon laquelle on doit traiter ces Fièvres , pourroit être prescrite dans un même article , en marquant seulement les tems différens dans lesquels on doit placer les purgatifs & autres remedes ; cependant ces Mémoires étant faits pour des personnes qui n'ont nulle connoissance des principes de la Médecine , nous ferons un article séparé pour chaque espece de Fièvre Intermittente , dans la crainte que ces personnes ne confondent ou ne conçoivent pas clairement les legers changemens qu'il y a à faire dans le traitement de ces différentes Fièvres ; car il faudroit , pour ainsi dire , pouvoir leur marquer les heures auxquelles ils doivent donner chaque remede , de peur que la moindre incertitude ne les fasse demeurer dans l'inaction , lorsqu'il est nécessaire d'agir : outre cela , il leur seroit fort incommode de lire & relire tout un Mémoire pour trouver la maniere de traiter l'espece de Fièvre qui se présenteroit , au lieu qu'en les mettant par articles séparés , ils trouveront d'abord dans chaque article la conduite qu'ils doivent tenir.

#### *De la Fièvre Subintrante.*

Si le Malade ressent un frisson très-peu de tems après que le premier accès est passé , ou s'il bâille souvent , ou s'il s'étend , ou si son pouls devient concentré , c'est-à-dire , plus petit & plus fréquent que dans l'état naturel , ou si les urines deviennent tout d'un coup claires & lymphides , pour lors il sera certain qu'un nouvel accès de Fièvre va paroître ; & comme il commence presque aussi-tôt que le premier finit , cette Fièvre sera celle qu'on nomme *Subintrante*. Quoi-

qu'elle soit placée dans la Classe des Fièvres intermittentes , cependant comme l'intervalle qui est entre chaque accès est très-court , elle doit être traitée comme les Fièvres continues simples ; ainsi nous n'en ferons pas un article séparé.

*Curation des Fièvres Quotidiennes & Double-Tierces , ou Methode selon laquelle on doit traiter ces especes de Fièvres.*

Lorsque les Malades se sentent attaqués de frisson , de bâillemens , &c. quelques heures après que le premier accès est fini , la fièvre dont il est attaqué est quotidienne ou double-tierce. Si ce second accès de fièvre est violent & accompagné d'un grand mal de tête , &c. on fera encore saigner le Malade , & même on réitérera la saignée , si la violence ou la durée de l'accès , ou la grandeur des accidens le demandent. Si l'accès n'est pas considérable , ou ne le saignera pas , sur-tout s'il l'a été plus d'une fois dans le premier accès , & on se contentera de le faire boire souvent , de lui faire prendre un bouillon de quatre heures en quatre heures , & de lui faire donner , pendant cet accès , un ou deux lavemens d'eau tiede.

Nous avons dit qu'on ne pouvoit guérir les fièvres , qu'en évacuant les humeurs qui les causent , mais qu'on ne devoit jamais tenter leurs évacuations , 1°. Qu'on n'eût rendu les humeurs fluides ; 2°. Que les embouchures des glandes & la cavité de leurs vaisseaux excrétoires ne fussent bien ouvertes ; 3°. Que les parois des vaisseaux ne fussent souples , & que le jeu de leur ressort ne fût rétabli.

La diette qu'observent les Malades pendant les deux ou trois premiers jours de cette espece de fièvre , la grande boisson & les lavemens suffisent ordinairement pour donner assez de fluidité à une partie des humeurs pour qu'elle soit en état d'être évacuée.



D'un autre côté, comme dans cette espece de fièvre les parties solides reviennent dans leur état naturel après que l'accès est entierement cessé, elles sont souples, & les glandes sont libres & suffisamment ouvertes; ainsi rien ne s'oppose de la part des parties solides à l'évacuation des humeurs fonduës & devenues fluides. On doit donc placer un Purgatif à la fin du second ou troisième accès de fièvre, supposé que le Malade ait fait diette, & ait été suffisamment détrempé & saigné dans les accès précédens; cependant avant que d'ordonner le purgatif, il faut examiner la durée de l'intervalle qui est entre les accès, parce qu'il faut qu'il soit assez long pour que l'effet du purgatif soit fini avant que l'autre accès recommence. Ainsi si l'intervalle qui est entre les accès de cette fièvre est très-court; par exemple, s'il ne dure que deux ou trois heures, il faut suspendre le purgatif: on s'en tiendra pour lors à une diette sévère, à une boisson abondante, à l'usage des lavemens d'eau & à des lavemens purgatifs; on réitérera les saignées autant que la violence de la fièvre & la longueur des accès le demanderont, & que les forces du Malade le permettront; on continuera ce régime jusqu'à ce qu'il ait rendu plus long l'intervalle qui doit être entre chaque accès, ce qui arrive assez ordinairement après le quatrième ou le cinquième accès.

Lorsque cet intervalle sera de cinq ou six heures, pour lors on pourra donner au Malade de la poudre vomitive ou une autre vomitif, parce que l'effet des vomitifs est presque fini en trois ou quatre heures; on lui fera prendre ce remède presque aussi-tôt que l'accès est cessé, afin que son effet soit fini avant que l'autre accès recommence; il en prendra une dose convenable à son âge & à son tempéramment, &c. comme il est marqué dans le Mémoire de son usage.

Il est en général plus utile de commencer à purger les Malades attaqués de fièvre, avec un vomitif qu'avec



un simple purgatif ; car le premier évacue plus sûrement la saumure glaireuse dont les glandes de l'estomach sont ordinairement farcies , & la guérison en est plus prompte ; si le Malade a vomi dans le frisson ou dans le chaud de l'accès précédent , s'il a rendu des vers ou par haut ou par bas , pour lors le vomitif devient encore plus nécessaire.

Lorsque l'intervalle du tems qui est entre les accès de fièvre , est de huit ou dix heures , ou si le Malade a une descente , ou s'il n'y a nulle indication qui demande un vomitif , on peut s'en tenir à un simple purgatif ; ainsi on donnera au Malade une dose convenable de la poudre fébrifuge purgative , selon le Mémoire de son usage. Si ce Malade est d'un tempéramment très-foible , s'il a craché quelquefois du sang , s'il a une toux sèche , s'il a la poitrine très-délicate , on lui donnera une dose des Pilules purgatives universelles , au lieu de la Poudre fébrifuge purgative : on aura toujours l'attention de placer les purgatifs peu de tems après la fin de l'accès , afin que leur effet soit fini avant qu'un nouvel accès recommence.

Si l'accès suivant est violent , s'il est accompagné de grands maux de reins , on saignera le Malade dans le fort de l'accès , comme je l'ai marqué ; & s'il sentoît des battemens considérables & douloureux à la tête , on feroit la saignée au pied plutôt qu'au bras.

Si au contraire le Malade ne ressent aucun de ces accidens , & que l'accès ne soit pas violent , on le laissera passer en le faisant boire beaucoup , &c. On se conduira de même pendant l'accès suivant , c'est-à-dire , qu'on se contentera de tenir le Malade au régime , à une ample boisson & à l'usage des lavemens d'eau. Dans l'intervalle des accès on donnera au Malade un lavement purgatif.

On repurgera le Malade deux jours après qu'il l'aura été , avec une prise de la Poudre fébrifuge ou des Pilules purgatives universelles , comme nous venons de



le marquer ; il en prendra les doses convenables à son âge & à son tempéramment , comme il est prescrit dans le Mémoire de leur usage.

Comme dans les Fièvres doubles-tierces il y a un accès plus fort & un plus foible ou moins long , on doit placer le purgatif à la fin de l'accès le plus foible ( lorsqu'on le peut ) parce que le Malade est moins abbattu , & qu'on peut diminuer par l'évacuation la violence de celui qui doit survenir.

Quoique deux ou trois prises de la poudre fébrifuge placées de deux jours l'un , comme il est marqué , enlèvent ordinairement les fièvres quotidiennes ou double-tierces , cependant l'on doit repurger le Malade avec la même poudre trois ou quatre jours après que la fièvre a cessé.

Si la fièvre ne cessoit pas après la troisième prise de cette poudre , on en donneroit une quatrième & même une cinquième prise de la même manière.

Dans les intervalles on se conduira comme il est marqué , c'est-à-dire , qu'on fera toujours boire le malade fort souvent , qu'on lui donnera des lavemens d'eau pendant les accès , qu'on lui en donnera de purgatifs après que les accès seront finis , &c. & qu'on ne le nourrira que de bouillons , parce que la fièvre lui revient tous les jours.

Si la fièvre n'étoit pas guérie parfaitement après quatre ou cinq prises de la poudre fébrifuge , pour lors on mettroit le Malade à l'usage de l'Opiat fébrifuge décrit à la fin de ce Mémoire.

#### *Curation des Fièvres Tierces.*

Dans cette fièvre le second accès paroît vingt-quatre heures ou environ après que le précédent a fini. Il commence ordinairement comme le premier , par un frisson ou des lassitudes , &c. cet état est bientôt suivi d'une chaleur vive comme le précédent.

Si cette chaleur est considérable, si les battemens du poulx sont forts, si l'artere paroît dure & tendue, si le Malade se plaint de grandes douleurs dans les reins ou dans les membres, &c. on le ressaignera dans le fort de ce second accès.

Quoique dans cette espece de fièvre le délire, l'asoupissement, &c. qui paroissent dans le fort de l'accès, n'ayent pas ordinairement de suites fâcheuses, il est cependant plus prudent de saigner du pied dès que la tête est douloureuse ou embarrassée, d'autant plus qu'on soulage plus promptement & plus sûrement le Malade; mais lorsqu'il n'y a nul embarras ni douleur vive à la tête, il vaut mieux saigner du bras.

Si au contraire la fièvre n'est pas violente, si le Malade n'a aucun des accidens marqués ci-dessus, & qu'il ait été saigné plus d'une fois dans l'accès précédent: s'il est foible & abbatu; s'il a été mal nourri, on pourra se dispenser de le faire ressaigner: pendant cet accès il prendra du bouillon de quatre heures en quatre heures, il boira souvent de la pitifane, & on lui donnera des lavemens d'eau.

L'intervalle qui est entre les accès des fièvres étant assez long, il n'est pas nécessaire de placer le purgatif presque aussitôt que l'accès est fini; on se contentera de donner au Malade un lavement purgatif deux heures après la fin de l'accès, ensuite on le laissera reposer & reprendre des forces pendant huit ou dix heures, en lui donnant du bouillon, & en le faisant boire souvent.

Après qu'il se sera reposé pendant le tems marqué, on lui fera prendre une dose convenable de la Poudre vomitive selon le Mémoire de son usage. Si le Malade est foible & délicat, s'il est sujet à des crachemens de sang, ou à des toux séches, à une descente, ou si la Malade est grosse, pour lors on purgera ou avec la Poudre fébrifuge purgative, ou avec les Pilules universelles, qui sont encore plus douces, selon le Mémoire de leur usage.



Le Malade ne vivra ce jour-là que de bouillon , & on le fera boire souvent ; on lui donnera un lavement d'eau une ou deux heures avant que l'accès suivant doive reparoître ; pendant le cours de ce troisième accès on fera observer au Malade la même conduite qu'il aura tenue dans le second ; deux heures après qu'il sera fini on lui donnera un lavement purgatif , & huit ou dix heures après on le repurgera avec une dose convenable de Poudre fébrifuge , ou de Pilules purgatives universelles , ayant toujours l'attention de placer le purgatif assez-tôt pour que son effet puisse être fini quelques heures avant que l'autre accès doive reparoître.

On continuera la même conduite , c'est-à-dire , qu'on continuera à purger le Malade de deux jours l'un , en plaçant le purgatif dans les tems où il ne doit point avoir de fièvre , jusqu'à ce qu'il soit guéri. Les Malades le sont assez souvent après la troisième prise de la Poudre fébrifuge purgative : en ce cas on doit avoir l'attention de les repurger encore quatre ou cinq jours après que la fièvre est finie.

Si les trois prises de Poudre fébrifuge n'emportent pas la fièvre , on en donnera une quatrième & même une cinquième dans les tems qu'il ne doit point avoir de fièvre , comme nous l'avons dit. Si ces cinq prises de Poudre ne faisoient pas cesser la fièvre , pour lors il faudroit avoir recours à l'Opiat de Kinkina marqué à la fin de ce Mémoire , & que l'on donneroit comme il est marqué.

Après que le Malade aura été purgé deux fois , soit avec la Poudre vomitive , ou avec la Poudre fébrifuge , ou avec les Pilules purgatives universelles , on pourra lui donner un ou deux potages dans les jours où il ne doit point avoir de fièvre , pour soutenir ses forces ; mais on ne lui en donnera pas les jours que la fièvre doit venir.



### *Curation des Fièvres Quartes & double-Quartes.*

Lorsque le second accès de fièvre ne paroît que quarante-huit heures ou environ après que le premier est fini, nous sçavons que la fièvre est Quarte ; pour lors on doit laisser passer le frisson, comme nous l'avons dit, & observer ensuite le degré de la chaleur & de l'ardeur de la peau, la force & la fréquence du pouls, &c. Si ces accidens sont considérables, on saignera le Malade ; on fera la saignée du pied, s'il est assoupi, s'il rêve, ou s'il se plaint d'une grande douleur de tête ; si l'on n'observe aucun de ces accidens, on fera la saignée au bras. Si ce second accès de fièvre est fort long & fort violent, ou si le Malade n'a pas été saigné pendant le premier accès, on fera une seconde saignée huit ou dix heures après la première ; si au contraire l'accès n'est pas long, on se contentera d'une saignée : enfin le Malade ne sera pas saigné pendant ce second accès s'il n'est pas violent, s'il n'y a nul mal de tête, ou autre accident, & si le Malade a été saigné plusieurs fois dans l'accès précédent, ou qu'il ait été mal nourri, ou qu'il soit foible ou abbatu.

Deux heures après que le second accès sera fini, on donnera au Malade un lavement purgatif, on continuera à lui donner des bouillons de quatre heures en quatre heures, & on lui fera boire souvent de la ptisane ; on fera fondre, si on peut, dans chaque pinte de ptisane deux gros de Sel admirable de Glauber, afin de diviser les humeurs : on continuera ce régime pendant tout le jour qui suit l'accès, en donnant au malade pendant ce tems deux lavemens à huit ou dix heures de distance l'un de l'autre : on en rendra un des deux purgatif.

Le lendemain, c'est-à-dire, la veille du jour où le troisième accès de fièvre doit venir, on purgera le malade avec une prise de la Poudre vomitive convenable à son âge, à ses forces, &c. supposé que la foiblesse



de son tempérament , ou la délicatesse de sa poitrine ; ou une descente , ou quelqu'autre accident n'en interdise pas l'usage. On observera pendant l'effet de ce remède les précautions marquées dans le Mémoire de l'usage de cette poudre. Si le vomitif est interdit par quelque raison , on se servira de la Poudre Fébrifuge , ou des Pilules Universelles.

Si le troisième accès qui revient le lendemain est fort violent , on saignera encore le malade dans le fort de l'accès , soit du bras , soit du pied suivant l'indication , & on lui donnera un lavement purgatif deux heures après que l'accès sera fini : huit ou dix heures après , c'est-à-dire , le lendemain de ce troisième accès , on purgera le malade avec une prise de Poudre Fébrifuge Purgative. Pendant la journée il ne vivra que de bouillons , & il boira beaucoup de ptisane.

Si cette Poudre ne cause pas de trop grandes évacuations , ou que le malade ne soit pas trop abbatu , on pourra le repurger encore dès le lendemain avec la même Poudre : si au contraire les évacuations ont été fort abondantes , ou si le malade est affoibli , on le tiendra le lendemain au bouillon , à la boisson , & on lui donnera deux lavemens , dont un des deux sera purgatif.

On laissera passer le quatrième accès sans saigner le malade , à moins que l'accès ne fût très-violent , ou que le malade n'eût un mal de tête insupportable , ou quelqu'autre accident.

Deux ou trois heures après que cet accès sera fini , on donnera au malade un lavement purgatif , & dix ou douze heures après ou environ , on le purgera avec une prise de Poudre Fébrifuge purgative , ou avec les Pilules Universelles : on le purgera (de trois jours l'un) avec ces mêmes purgatifs quatre , cinq ou six fois , supposé que la fièvre ne finisse pas plutôt ; on pourra cependant purger le malade deux jours de suite entre les accès , comme nous l'avons dit , supposé qu'il

ne soit pas trop affoibli & trop abbatu par la purgation précédente. Pendant les jours qu'il n'aura point de fièvre, on le nourrira de bouillon & on observera le régime marqué ci-dessus ; on pourra cependant lui donner un ou deux potages après qu'il aura été purgé deux fois, en plaçant ces nourritures dans les jours qu'il n'aura pas de fièvre.

### *Des Fièvres Double-Quarties.*

Les fièvres double-quarties doivent être traitées de la même manière : on met d'abord le malade au bouillon, à une grande boisson, & on lui donne un lavement purgatif deux heures après que l'accès est fini : on réitère la saignée dans le second accès, supposé qu'il soit violent ; on fait les saignées du bras ou du pied suivant les accidens.

On purge le malade le lendemain du second accès, supposé qu'il ait été saigné & bien détrem pé par la diette & par la boisson, car ces précautions doivent toujours précéder les purgatifs ; on lui donnera la Poudre vomitive, s'il n'y a nul accident qui en interdise l'usage : s'il y en a, on mettra en usage la Poudre fébrifuge, ou les Pilules purgatives universelles : on observera de placer les purgatifs dans les jours qu'il ne doit pas avoir de fièvre.

Lorsque le malade aura de la fièvre, on se contentera de le faire boire souvent ; on le fera saigner toutes les fois que les maux de tête, ou la violence de la fièvre le demanderont ; on lui donnera un lavement purgatif deux heures après la fin de chaque accès.

Le malade sera purgé quatre ou cinq fois avec la Poudre fébrifuge purgative, supposé que la fièvre ne cède pas plutôt : on la fera prendre, comme nous l'avons dit, dans les jours qu'il n'a point de fièvre : si le malade est guéri par l'usage de cette Poudre, on lui en donnera encore une prise trois ou quatre jours après que la fièvre sera cessée.



Comme les fièvres quartes & double-quartes sont souvent accompagnées d'obstructions invétérées dans les glandes lymphatiques du bas ventre, ou dans les glandes du foye, elles ne cedent point quelquefois à l'usage de cette Poudre; pour lors on aura recours à l'usage des Opiats fébrifuges décrits ci-après, qu'on donnera comme il est marqué.

Lorsqu'on n'a pas vû le malade dans les premiers accès, il faut lui faire observer d'abord une diette très-sévère, lui faire deux saignées dans l'accès qui paroît, le faire boire beaucoup, & lui donner des lavemens: dès qu'il aura été bien détrempé, on le purgera, & on placera le purgatif dans le jour qu'il ne doit point avoir de fièvre: on réitérera la saignée dans l'accès suivant, si la fièvre est vive, & on suivra la Méthode prescrite ci-dessus pour les fièvres quartes.

#### *Maniere de faire les Bouillons.*

Prenez trois livres de rouelle de veau, la moitié d'une volaille écorchée, faites bouillir le tout dans un pot de terre avec trois pintes d'eau (mesure de Paris) c'est-à-dire, six livres d'eau réduites à quatre livres qui font deux pintes pour cinq ou six bouillons.

#### *Bouillons pour les Pauvres.*

Les Bouillons pour les Pauvres seront faits avec le poulmon de Veau ou de Mouton, ou les issues, c'est-à-dire, les extrémités de Veau ou de Mouton bouillies dans de l'eau.

*Bouillons pour les Malades qui sont dans une extrême misère.*

Prenez un demi-quarteron ou tout au plus un quarteron de beurre frais , & à son défaut du beurre salé qu'on aura fait deffaler dans l'eau , faites-le rouffir dans une poële ou poëlon bien écuré , ensuite vous y ajouterez peu-à-peu un quarteron de fleurs de farine ou de ris en poudre , remuez bien le tout avec une cuillere de bois , jusqu'à ce que la farine ou le ris soient rouffis & bien cuits ; ensuite vous verserez là-dessus deux pintes d'eau bouillante ( mesure de Paris ) : vous ferez bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure , puis vous le retirerez du feu , & vous le garderez dans un pot de grès.

Cette quantité peut servir pour quatre ou cinq bouillons : à chaque fois qu'on en donnera au malade , on remuera avec une grande cuillere une espee de boullie qui se dépose au fond ; on peut délayer une ou deux fois par jour un jaune d'œuf dans un de ces bouillons.

*Ptisane.*

Les ptisanes se feront avec du chiendent & de la reglisse. Lorsque la saison est fort chaude , ou que la chaleur de la peau est fort sèche & ardente , on peut jetter dans cette ptisane quelques zestes de citron , ou de la racine d'ozeille , ou y écraser quelques groseilles rouges pour lui donner un goût aigrelet.

Les Pauvres peuvent user pour toute boisson d'eau panée , qui se fait en y jettant une croûte de pain grillée & toute chaude dans de l'eau.

Lorsque les urines sont fort rouges , ou qu'elles ne coulent pas proportionnément à la boisson , on fait fondre dans chaque pinte de ptisane ou d'eau panée un demi-gros ou un gros de nitre purifié , ou à son défaut une pareille dose de cristallin minéral.

*Lavemens.*



*Lavemens.*

Les lavemens feront faits avec une décoction de graine de lin, ou avec une décoction d'herbes émollientes, telles que la poirée, le fenécon, la mauve, la guimauve, &c. Quand on voudra rendre un lavement purgatif, on y mêlera deux ou trois onces de miel commun, ou de miel violat, &c. Les personnes qui ont les entrailles délicates, peuvent mettre à la place de miel une once de lénitif fin.

Les payfâns éloignés de secours, & très-pauvres, prendront des lavemens d'eau tiède, dans laquelle on pourra mêler un peu de vinaigre : quand on voudra les rendre purgatifs, on fera bouillir un moment dans une chopine d'eau, (mesure de Paris,) un gros & demi ou deux gros de séné, ensuite on passera le tout & on le donnera au malade.

*Opiat fébrifuge.*

Prenez une once de Quinquina en poudre, trois gros de sel ammoniac, incorporez le tout avec une suffisante quantité de syrop commun ou de miel, pour en faire un Opiat fébrifuge, que l'on partagera en douze prises.

Si les malades ont la peau jaune, ou si les urines sont épaisses, ou s'ils ont un sédiment pareil à de la brique pulvérisée, comme il arrive souvent dans les fièvres quartes, invétérées, on ajoutera à cet Opiat une demie-once de teinture de Mars tartarisée, & on partagera toujours le tout en douze prises.

*Opiat fébrifuge pour ceux qui sont très-pauvres.*

Prenez des coquilles d'œufs, mettez les en tas sur un âtre, couvrez-les de charbons bien ardens, &

faites-les calciner , ensuite vous séparerez avec une plume la cendre des charbons qui est tout autour en poudre , vous prendrez les coquilles d'œufs calcinées que vous mettrez en poudre dans un mortier , vous garderez cette poudre dans un lieu sec.

Prenez une once de cette poudre , trois gros de sel amoniac , incorporez le tout avec du miel ou avec du syrop commun , partagez-le en douze prises : on y ajoutera une demie-once de teinture de Mars tartarisée , lorsque la peau des malades sera jaunâtre , ou que les urines seront briquetées.

Il ne faut jamais calciner les coquilles d'œufs dans un four , ni dans un pot , ni dans un lieu fermé , & il faut prendre garde de les trop brûler , car dans ces deux cas , elles sont trop âcres : il faut que ces coquilles restent d'un gris cendré ou blanchâtre.

Il ne faut jamais donner de cet Opiat fébrifuge que le malade n'ait été bien détrempé , qu'il n'ait été suffisamment saigné , sur-tout qu'il n'ait été bien évacué par les purgatifs.

Après que les malades ont été bien préparés & bien évacués , on leur en donne une prise à la fin d'un accès , on continue à leur en donner une de trois heures en trois heures , jour & nuit , depuis la fin d'un accès jusqu'au commencement de l'autre : ils avalent chaque prise dans du pain à chanter , & ils boivent par-dessus un verre d'eau ou de ptisane : on peut partager chaque prise en deux ou trois bols , afin qu'ils l'avalent plus aisément ; s'ils ne peuvent pas avaler l'Opiat en bol , on délaye chaque prise dans un verre d'eau , ou de ptisane : le malade prendra un bouillon une heure & demie après chaque prise.

Dès que la fièvre recommence , on suspend l'usage de l'Opiat , & on en fait reprendre au malade dès que l'accès est sur sa fin.

Après qu'un accès de fièvre a manqué , on ne donne plus de cet Opiat si souvent ; on se contente de faire



prendre une prise de cet Opiat le matin à jeun ; une heure & demie après il prend un bouillon , ou un potage , ou un peu de pain : il avale une seconde prise d'Opiat une heure & demie avant son dîné , qu'il fait avec des viandes unies rôties ou bouillies , & il prend la troisième prise une heure & demie avant son soupé , qui ne doit être que d'un léger potage : il continue ainsi pendant trois semaines , ayant soin de lui donner des lavemens dès que le ventre n'est point libre.

Les personnes qui ont la poitrine délicate & foible , boiront par-dessus chaque prise d'Opiat un verre de ptisane faite avec l'orge & la racine de Guimauve ; s'ils sont à leur aise , ils useront de la ptisane de Quinquina suivante à la place de l'Opiat marqué.

Il faut toujours préférer l'Opiat fait avec le Quinquina à celui qui est composé avec des coquilles d'œufs calcinées , car l'effet du Quinquina est bien plus sûr.

#### *Ptisane.*

Prenez une once de Quinquina en poudre , un demi-septier de vin & une pinte d'eau , ( mesure de Paris , ) faites bouillir le tout ensemble pendant un quart d'heure ; ensuite passez-le , & le gardez dans une bouteille de verre bien bouchée ; & on le partagera en six prises.

#### *Avertissement.*

Les personnes fort délicates & riches pourront se servir de purgatifs plus doux & plus convenables à la délicatesse de leur tempéramment , que ne l'est la poudre fébrifuge purgative ; ils feront bien de prendre pendant le cours de leurs fièvres deux tassées de l'apozème suivant entre chaque bouillon à une heure de distance l'une de l'autre , & dans les intervalles ils boiront plusieurs fois de la ptisane. Ces apozèmes divisent & atténuent les levains de la fièvre , ils facilitent leur

Évacuation, soit par la transpiration, soit par les urines, & rendent l'effet des lavemens & des purgatifs beaucoup plus considérables, & plus salutaires.

J'exhorte les personnes riches à ne pas arrêter tout d'un coup leur fièvre en prenant du Quinquina immédiatement après le premier accès; ils feroient beaucoup mieux de se purger deux ou trois fois avant que de commencer le Quinquina, & de souffrir deux ou trois accès de fièvre. Le Quinquina agit ensuite plus promptement, & les malades ne sont pas sujets à des retours de fièvres prochains; car les mouvemens violens qu'il y a dans le sang pendant un accès de fièvre, brisent & divisent les levains de fièvre trop grossiers, qui séjournent dans les glandes & dans les vaisseaux lymphatiques capillaires, & en évacuent une partie par les sueurs, ou par les urines, & ils disposent les autres à être plus facilement évacués par les purgatifs & par le Quinquina.

Ce dernier remède n'agit point comme on le pense, en fixant l'humeur de la fièvre; il la divise, & l'évacue par la transpiration; c'est par cette raison que je n'approuve point la méthode de prendre le Quinquina, même purgatif, immédiatement après le premier ou le second accès de fièvre intermittente, parce que les levains de la fièvre ne sont pas assez détrempés pour que le Quinquina puisse les évacuer par la transpiration, c'est à-dire, pour qu'il puisse les faire passer par les glandes de la peau; cependant le désir ardent qu'ont les malades de n'avoir plus la fièvre, & la complaisance de bien des Médecins ont établi cette méthode, de manière qu'on se trouve souvent forcé par les personnes riches à les mettre promptement à l'usage du Quinquina.

Lorsqu'on a été obligé de prendre ce parti, il faut continuer l'usage du Quinquina pendant un mois, ou cinq semaines, & en faire prendre quatre fois par jour pendant les premiers quinze jours, & par la suite



trois fois ; car si pour lors le Quinquina n'est pas continué fort long-tems & à forte dose , il ne détruit pas , & n'évacue pas en entier les levains de la fièvre , & elle recommence quelque tems après ; ce qui a fait croire à ceux qui ne sont point Médecins , que le Quinquina ne faisoit que fixer l'humeur.

Le Quinquina donné à une ou deux prises par jour n'est point fébrifuge ; la dose est trop foible pour qu'elle puisse évacuer les levains fiévreux , & les faire sortir par les glandes de la peau : ou ne peut les regarder dans cette dose que comme bon stomachique qui soutient les digestions , & empêche que le chyle ne soit d'un mauvais caractère ; c'est pourquoi je pense qu'il faut toujours donner au moins trois prises de Quinquina par jour.

On fera même fort bien d'y joindre dans le commencement de son usage quelque sels alkalis , tels que ceux d'Absinthe , de petite Centaurée , &c. ou quelques sels neutres , tels que le sel ammoniac , le sel admirable de Glauber , le Tartre vitriolé , afin de fondre & diviser plus puissamment les levains de fièvre trop épaissis , & de fortifier l'action de ce fébrifuge.

On pourroit encore ajouter beaucoup d'observations sur l'usage du Quinquina ; mais comme ces Mémoires ne sont faits que pour l'instruction des personnes charitables qui prennent soin des pauvres malades de la campagne , ou pour leur propre soulagement , lorsqu'elles ne sont point à portée d'avoir des Médecins , j'ai crû ne devoir point entrer dans de trop grands détails qui ne peuvent être utiles qu'aux étudiants en Médecine , pour lesquels nous donnerons dans la suite un Traité des Fièvres beaucoup plus exact & plus instructif.

#### *Apozème.*

Prenez feuilles de Bourroche , de Buglose , & de Scolopendre hachées menues , faites-les bouillir un

moment dans un pot de terre avec une pinte d'eau ; ( mesure de Paris , ) ensuite on le passera , on y fera fondre deux ou trois gros de sel admirable de Glauber , ou même une demie-once selon la force & le tempérament du malade.



## M E T H O D E

*S U I V A N T L A Q U E L L E L E S  
personnes charitables doivent traiter les Pau-  
vres de la campagne attaqués de Fièvres  
Continues simples.*

**N** O U S avons dit qu'on nommoit fièvres continues , celles qui ne cessoient point depuis le commencement de la maladie jusqu'à sa fin ; qu'on les distinguoit en deux classes ; qu'on plaçoit dans la premiere celles qui n'étoient pas accompagnées d'inflammation , & qu'on les appelloit *Fièvres continues simples* ; qu'on rangeoit dans la seconde classe celles dans lesquelles quelque partie étoit enflammée , & qu'on leur donnoit le nom de *Fièvres continues inflammatoires*. Nous commencerons par la curation des fièvres continues simples.

Les vûes ou indications générales qu'on doit avoir pour la curation de ces fièvres , ne doivent pas être différentes de celles qu'on a pour guérir les fièvres intermittentes , puisqu'elles dépendent de la même cause générale , c'est-à-dire , des levains , ou humeurs renfermées dans les glandes , dans les vaisseaux lymphatiques les plus fins , dans la cavité de l'estomach , & dans celle des intestins.

On ne peut guérir ces fièvres qu'en évacuant ces



levains , puisqu'ils en font la cause ; mais on ne doit jamais en tenter l'évacuation , comme nous l'avons dit ;

1°. Qu'on n'ait rendu les humeurs fluides. 2°. Qu'on n'ait diminué la tension de toutes les parties solides , 3°. Que l'embouchure des glandes , & la cavité de leurs vaisseaux sécrétoires ne soient suffisamment ouvertes , pour que les humeurs puissent y passer , & s'évacuer.

Les moyens pour remplir ces indications , sont les mêmes que ceux dont on se sert dans les fièvres intermittentes : on donne de la fluidité aux humeurs par la diette & la grande boisson des ptisanes convenables. On rend de la souplesse aux parties solides , & l'on ouvre les glandes en diminuant le gonflement des vaisseaux par la saignée.

Après que les accès des fièvres intermittentes sont finis , la raréfaction du sang & le gonflement des vaisseaux se dissipent , les parties solides reviennent dans leur souplesse naturelle , & l'ouverture des glandes & de leurs vaisseaux excrétoires est rétablie dans l'état ordinaire ; ainsi rien ne s'oppose pour lors de la part des solides à l'évacuation des humeurs : mais dans les fièvres continues , la fermentation fébrile subsistant toujours , le sang est toujours plus raréfié que dans l'état naturel , les vaisseaux sont toujours plus gonflés ; ainsi les parties solides sont toujours plus tendues , & l'embouchure des glandes , & la cavité de leurs vaisseaux excrétoires sont toujours plus comprimées , & plus retrécies qu'elles ne doivent l'être : or comme on ne peut donner de la souplesse aux parties solides , ni ouvrir les glandes , qu'en diminuant le gonflement des vaisseaux , & qu'on ne peut y réussir , qu'en évacuant une partie de la liqueur trop raréfiée qui les gonfle , il faut répéter plus fréquemment les saignées dans les fièvres continues , que dans les fièvres intermittentes.

On continuera ( dans le redoublement de la fièvre qui succede au premier accès ) à donner de la fluidité

aux humeurs par la diette & par une grande boisson. On ne donnera aux malades des bouillons que de quatre heures en quatre heures, on leur fera boire souvent de la ptisane; on fera bien (si l'on peut) de leur donner entre deux bouillons, deux verres d'une seconde ptisane qu'on nommera Apozème, pour la distinguer de la boisson ordinaire; car comme la ptisane ordinaire devant être fort légère & fort aqueule, elle ne pénètre pas aisément les humeurs grasses & épaissies, il faut avoir recours à une boisson plus pénétrante, qui ne puisse pas cependant trop augmenter le mouvement du sang qui n'est que trop vif: c'est pourquoi on mettra en usage une décoction de Bourroche & de Buglose, dont les malades boiront deux grandes tassées entre deux bouillons; ils boiront outre cela entre les bouillons quatre ou cinq verres de ptisane ordinaire.

Dès que la chaleur de ce second redoublement sera un peu forte, on saignera le malade à un des bras, à moins qu'un grand mal de tête, ou un assoupissement, ou un autre accident ne demandât une saignée du pied; la saignée doit être proportionnée à l'âge, aux forces, au tempérament du malade, & à la violence de la fièvre & des accidens qui se présenteront.

Trois ou quatre heures après cette saignée, on donnera au malade un lavement d'eau, & cinq ou six heures après, on le ressaignera, si la vivacité de la fièvre n'est pas fort diminuée.

Deux heures après que le redoublement sera diminué, ou deux heures après que la sueur (qui survient ordinairement à la fin des redoublemens) sera passée, on donnera au malade un lavement purgatif, & on le fera boire beaucoup pendant tout l'intervalle qui est entre les redoublemens.

Si le troisième redoublement est vif, on saignera encore le malade, & même on fera une seconde saignée huit ou dix heures après la première, si la vivacité, ou la longueur du redoublement le demande; on



donnera dans le redoublement un ou deux lavemens d'eau ; on fera boire beaucoup le malade , on lui donnera deux prises d'apozème entre deux bouillons , & on lui fera prendre un lavement purgatif deux heures ou environ après que le redoublement sera diminué , ou que la sueur sera finie.

On continuera toujours la même conduite jusqu'à ce que les humeurs soient devenues fluides , & que la tension & la roideur des parties solides soient diminuées.

Tous les symptômes ou signes qui marquent le rétablissement des sécrétions , ( c'est-à-dire , de la filtration des humeurs par les glandes , ) annoncent la fluidité des humeurs & la souplesse des parties solides : car nous avons fait connoître que les humeurs ne pouvoient se filtrer par leurs glandes , tant qu'elles étoient trop épaissies , & que l'embouchure des glandes & la cavité de leurs vaisseaux excrétoires étoient trop resserrées , tant que les vaisseaux , ou les parties solides qui les entourent , étoient trop tendues & gonflées.

Entre les différens symptômes qui peuvent indiquer le rétablissement des sécrétions , les principaux & les plus sensibles sont , 1°. Une plus grande humidité de la langue , & une diminution marquée dans l'ardeur & la sécheresse de la peau ( comparée avec ce qu'elles étoient dans le redoublement. ) En effet la langue ne peut être plus humide , ni la peau moins sèche & moins ardente , que la salive & l'humeur de la transpiration ne soient moins épaissies , qu'elles ne se séparent plus abondamment & plus aisément par les glandes de la langue & de la peau , & par conséquent que ces glandes ne soient moins comprimées & moins resserrées par les parties qui les entourent.

2°. Le second symptôme est le changement qui arrive dans les urines. Elles sont claires & peu colorées , lorsque l'épaississement des humeurs est considérable ,

& que la cavité des glandes, ou de leurs vaisseaux excrétoires est fort retrécie. 1°. Lorsqu'elles deviennent plus colorées. 2°. Lorsqu'on y remarque une espèce de matiere mucilagineuse ou glaireuse fort legere, transparente, suspendue en forme de petits nuages, ou déposée au fond du verre, & lorsque les urines claires deviennent troubles, sans être d'un jaune foncé ou rougeâtre; pour lors il est certain qu'une partie des humeurs est devenue assez fluide pour être portée avec l'urine sur les glandes des reins, & que ces glandes sont assez ouvertes pour donner passage à des parties plus grossieres que celles qui y passaient auparavant.

3°. Lorsque le ventre sera souple, il sera évident que tous les visceres renfermés dans cette cavité seront moins gonflés, & que les humeurs contenues dans la cavité des intestins sont moins raréfiées.

4°. Enfin celui de tous les symptômes qui annonce le plus clairement le commencement de la souplesse des parties solides & de la liberté des glandes, est le caractère des évacuations que procurent les lavemens, ou de celles qui arrivent naturellement & sans ce secours, lorsqu'elles seront jaunâtres ou brunes sans être noires, & qu'elles auront la consistance d'une purée, ou claire ou épaisse; pour lors on ne pourra pas douter que la bile, le suc pancréatique, & les autres humeurs qui se filtrent par les glandes des visceres du bas ventre, ne soient moins épaissies, & que les glandes de tous ces visceres, & sur-tout celles des intestins, ne soient suffisamment ouvertes, pour que les différentes humeurs qui s'y présentent puissent y passer & être évacuées.

On connoîtra donc par les signes ou symptômes marqués ci-dessus, & sur-tout par le caractère bilieux des évacuations du bas-ventre, qu'une partie des humeurs épaissies est devenue plus fluide, que les parties



Solides sont plus souples, & que les glandes, & sur-tout celles des intestins, sont assez ouvertes, pour que les humeurs puissent y passer aisément.

Or, comme le séjour des humeurs dans le sang peut augmenter & allonger les redoublemens, & qu'il peut produire différens autres déiordres, il ne faut pas différer de les évacuer, dès que les symptômes marqués ci-dessus nous indiquent qu'elles sont assez fluides, & les parties solides assez souples : mais tant qu'on n'observera pas plusieurs des signes marqués ci-dessus, & sur-tout tant qu'on ne verra pas des matieres bilieuses & fondues dans les évacuations du bas-ventre, il ne faut pas hazarder un purgatif qui produiroit nécessairement des accidens très-considérables, & souvent funestes ; ainsi on se contentera de tenir les malades à la diette, de les faire boire beaucoup, de leur faire donner des lavemens, & de les faire saigner autant que la vivacité de la fièvre l'exigera, jusqu'à ce qu'on remarque plusieurs des signes de coction marqués ci-dessus, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'on remarque plusieurs des symptômes qui annoncent un commencement de fonte dans les humeurs, & de souplesse dans les parties solides.

Ces symptômes paroissent plus ou moins promptement, ils se manifestent quelquefois après le troisième redoublement : mais ils ne paroissent le plus souvent qu'après le cinquième ou le septième.

Lorsque les signes qui indiquent un commencement de fonte dans les humeurs, & de souplesse dans les parties, ont fait connoître qu'il est tems de purger les malades, pour lors on examinera, 1°. Si la fièvre qui subsiste entre les redoublemens, n'est pas encore trop vive, pour qu'on puisse placer un purgatif. 2°. Si l'intervalle qui est entre la fin d'un redoublement & le commencement de l'autre, n'est pas trop court, pour que l'effet du purgatif puisse être fini avant que le redoublement recommence. Si cet intervalle n'étoit que

de trois ou quatre heures, où si la fièvre qui subsiste entre les redoublemens est vive, on continuera le régime marqué ci-dessus, en saignant les malades toutes les fois que la violence de la fièvre l'exigera; si au contraire la fièvre qui subsiste dans l'intervalle des redoublemens est médiocre, si cet intervalle est de cinq ou six heures, on commencera par faire vomir les malades. 1°. Parce que l'effet de ce remède est plutôt fini. 2°. Parce qu'il évacue plus parfaitement les humeurs renfermées dans la cavité de l'estomach & dans les glandes de ce viscere; ainsi on donnera d'abord une prise de la poudre vomitive à la dose marquée dans le mémoire de son usage, & avec les précautions qui y sont prescrites, on la placera peu de tems après que le redoublement & la sueur seront finis, afin que ce remède puisse avoir produit son effet avant que le redoublement suivant recommence: si le redoublement qui suit le purgatif est violent, on saignera encore le malade, & on continuera à lui donner des bouillons, de la ptisane & des apozèmes, comme il est marqué; s'il n'est pas considérable, & s'il n'est point accompagné d'accident qui fasse craindre une inflammation dans quelques-uns des viscères, on ne saignera pas le malade, sur-tout si ce sont des pauvres & des payfans, car le sang & les liqueurs de ceux qui ne sont pas nourris d'alimens succulens, ou qui boivent peu de vin ou d'autres liqueurs spiritueuses, se raréfient moins; ainsi ces malades ont moins besoin de saignées que les autres.

On fera prendre aux malades pendant ce redoublement un ou deux lavemens d'eau, pour emporter les humeurs dont l'évacuation a pu être suspendue par le redoublement, lesquelles en fermentant dans les intestins augmentent la fièvre, & agitent le malade; lorsque ce redoublement sera fini, on donnera au malade un lavement purgatif.

Pendant le redoublement suivant, on continuera l'u-



usage des bouillons, de la ptisane, des apozèmes & des lavemens, comme il est marqué; mais on ne saignera pas le malade, à moins que la vivacité de la fièvre ou quelqu'autre accident ne rende la saignée nécessaire: par cette conduite on fera une nouvelle fonte dans les humeurs qui étoient resté épaissies; ainsi dès que ce redoublement sera fini, on purgera le malade pour évacuer ces humeurs.

On lui donnera encore une prise de poudre vomitive, s'il a eu des envies de vomir depuis le premier vomitif, ou s'il a vomi de la bile, ou des vers.

Si au contraire l'estomach paroît avoir été débarrassé par le vomitif, on le purgera avec une prise de la poudre fébrifuge purgative, ou avec une prise de Pilules universelles purgatives, selon ce qui est marqué dans le mémoire de leurs usages.

On continuera le lendemain à soutenir la fonte des humeurs, & à entretenir ou augmenter la souplesse des parties solides, en tenant les malades au bouillon, en leur faisant boire beaucoup de ptisane, en leur donnant deux prises d'apozème entre chaque bouillon, & en leur faisant prendre un ou deux lavemens d'eau pendant le redoublement.

A la fin du redoublement on purgera le malade avec la poudre fébrifuge, ou avec les pilules purgatives.

Quoique ces fièvres soient continues, il y a cependant presque toujours un redoublement plus fort, & un autre plus foible, on placera autant qu'il sera possible, le purgatif à la fin du redoublement le plus foible, 1°. Parce que le malade étant moins abbattu soutiens mieux l'effet du Purgatif. 2°. Parce qu'on peut diminuer par l'évacuation la vivacité du redoublement suivant.

On continuera à purger les malades de deux jours l'un, comme il est marqué, jusqu'à ce que la fièvre ait cessé, ou soit fort diminuée; & dans l'intervalle d'une

purgation à l'autre, on observera la conduite prescrite ci-dessus.

La diminution ou la cessation de ces sortes de fièvres arrive quelquefois après le septième jour ; mais pour l'ordinaire ces fièvres durent jusqu'au quatorze ; & quelquefois même elles s'étendent jusqu'au vingt-un.

Si après avoir purgé cinq ou six fois le malade, il restoit encore un peu de fièvre marquée par des redoublemens qui parussent aux mêmes heures ou environ, & que ces redoublemens ne fussent pas violens, pour lors on feroit prendre aux malades de l'Opiat fébrifuge, ou de la ptisane fébrifuge, comme il est marqué à la fin de ce Mémoire : mais il ne faut jamais donner ces remèdes dans les fièvres continues, ni dans les fièvres subintrantes, que le malade n'ait été bien évacué par les saignées & par les purgatifs ; que les redoublemens de fièvre ne soient fort médiocres, & que la maladie ne soit sur sa fin. Lorsqu'on met trop tôt en usage le Quinquina, il supprime les évacuations, il tend le ventre, & augmente la fièvre.

Si les malades rendent des vers, ou par en haut, ou par en bas, & qu'ils n'aient pas de dévoiement, pour lors on leur fera user pour boisson ordinaire de la ptisane marquée à la fin de ce mémoire, & on fera fondre dans chaque bouillon, ou dans chaque prise d'apozème deux grains de sel d'absinte ; on cessera de leur en donner après qu'ils auront été deux jours sans rendre de vers.

S'ils ont en même-tems du dévoiement, on les traitera comme il est marqué ci-après. On a donné à ces fièvres le nom de fièvres vermineuses, &c. Mais comme on doit les traiter de même que les fièvres continues simples, à l'exception des différences marquées ci-dessus, nous n'avons pas cru devoir en faire un article séparé.



Lorsque les fièvres continues simples sont accompagnées de dévoyement, il faut bien examiner le caractère des humeurs : si elles sont bilieuses & humorales, telles qu'une purée, il n'y a rien à changer dans toute la conduite que j'ai marquée, excepté qu'il faudra supprimer les apozèmes, les lavemens purgatifs, & s'en tenir aux lavemens adoucissans marqués à la fin de ce mémoire. Cette espèce de dévoyement est salutaire, & ne dure pas : il ne doit point empêcher qu'on ne saigne les malades dans le commencement autant de fois que la grandeur de la fièvre l'exigera.

Si les matieres que rendent les malades sont fort glaireuses, qu'ils se plaignent de vives douleurs dans les intestins, on traitera cette fièvre comme une dysenterie accompagnée de fièvre continue ; ainsi on suivra la conduite marquée dans le mémoire de cette maladie.

Si au contraire les matieres que rendent les malades sont très-séreuses, pareilles à une sérosité jaunâtre ou verdâtre, dans laquelle on voye nager quelques glaires hachées, ou si l'on remarque au fond de cette sérosité quelques humeurs sans liaison, & pareilles à une espèce de terre délayée brune, ou verdâtre, ou blanchâtre ; pour lors on leur donnera dès le commencement, des bouillons & des ptisanes différentes qui seront marquées à la fin de ce mémoire ; car quoiqu'il ne faille pas arrêter trop brusquement ce dévoyement, il est pourtant nécessaire de le modérer par l'usage des bouillons, des ptisanes, & des lavemens convenables, parce que ces évacuations séreuses dépouilleroient le sang d'une si grande sérosité, qu'il ne pourroit circuler dans les vaisseaux capillaires, & que les sécrétions seroient fort imparfaites.

Ce dévoyement ne doit point empêcher qu'on ne saigne le malade dès le commencement, proportionné-ment à la violence de la fièvre, mais il faut mettre plus de distance entre chaque saignée ; & comme il affoiblit beaucoup les malades, on doit ménager les

saignées dans la suite de la maladie, & n'en faire qu'autant qu'on y est forcé par la violence de la fièvre, ou d'autres accidens.

Si après vingt-quatre heures de l'usage des bouillons, des ptisanes & des lavemens capables de modérer le dévoyement, il ne se trouve pas fort diminué, on fera prendre aux malades avant chaque bouillon, trente-six grains de craye de Briançon en poudre délayée dans trois ou quatre cuillerées de bouillon, & s'ils rendent des vers, on mêlera deux grains de sel d'Absinthe.

Comme cet accident dépend pour l'ordinaire des humeurs contenues dans les premières voyes, qui corrompent & altèrent tous les alimens, les boissons, &c. on peut placer les purgatifs plutôt que dans les fièvres dans lesquelles le ventre est serré; ainsi on purgera le malade après le troisième, ou tout au plus tard après le quatrième redoublement: il faut commencer par le faire vomir; mais il faut préférer dans ce cas l'hipecacuanha, à la poudre vomitive; ainsi on leur en donnera une prise selon qu'il est marqué dans le Mémoire de son usage.

Deux jours après on leur en donnera une seconde prise de la même manière, si le dévoyement subsiste. Dans l'intervalle on nourrira les malades de bouillons, en leur faisant toujours avaler avant chaque bouillon une prise de craye de Briançon, comme nous l'avons dit; ils boiront toujours de la même ptisane, & ils useront des mêmes lavemens.

Si après la seconde prise d'hipecacuanha le dévoyement subsiste, & reste toujours du même caractère, on donnera avant chaque bouillon, vingt-quatre ou trente-six grains de corne de Cerf calcinée, ou d'os de Bœuf calciné, au lieu de la craye de Briançon; & s'ils rendent des vers, on y ajoutera deux grains de sel d'Absinthe à chaque fois; on fera outre cela bouillir un gros & demi de corne de Cerf, ou d'os de Bœuf calcinés



calcinés dans chaque pinte de leur ptisane.

Dès que le dévoyement commencera à diminuer, on purgera le malade de deux jours l'un, ou avec le syrop magistral, ou avec le Catholicon double, ou avec la décoction de Rhubarbe marquée à la fin de ce mémoire, & on continuera à le purger ainsi, & à suivre la conduite marquée ci dessus, jusqu'à ce que la fièvre & le dévoyement soient cessés.

Si au contraire le dévoyement cesse après la première ou seconde prise d'hipecacuanha, pour lors on purgera le malade de deux jours l'un, avec les Pilules purgatives, selon le mémoire de leur usage : on ne leur donnera plus de craye de Briançon, ni de corne de Cerf calcinée, & les bouillons seront faits à l'ordinaire; mais on continuera toujours la ptisane marquée pour le dévoyement, & on ne leur donnera que des lavemens adoucissans, à moins que le ventre ne devienne trop ferré : pour lors on fera les lavemens à l'ordinaire, & on en rendra quelques-uns purgatifs, s'il est nécessaire. On donne souvent à ces fièvres le nom de fièvres putrides, surtout lorsque les matieres du dévoyement ont une odeur très-forte; mais ce ne sont réellement que des fièvres continues simples; ainsi nous n'avons pas cru nécessaire d'en faire un article séparé.

Quoique j'aye marqué qu'on ne doit pas purger les malades, que les humeurs n'ayent été bien détrempées, que les parties solides ne soient détendues, & qu'on ne voye un commencement de fonte dans les évacuations que produisent les lavemens : cependant si la fièvre étoit survenue immédiatement après un grand repas; si les malades ont pris des alimens solides depuis qu'ils ont eu la fièvre; s'ils ont vomi dans leur triffon des humeurs verdâtres, ou brunes; s'il ont de fréquentes envies de vomir lorsqu'ils boivent de la ptisane, &c. pour lors il ne faut pas différer si long tems à placer le vomitif, & on pourra leur donner de la poudre vomitive à la fin du premier, ou du second

redoublement , supposé que la fièvre ne soit pas trop forte : on fera cependant toujours précéder une diette très-sévère , bien de la boisson , des lavemens , & une ou deux saignées.

Lorsqu'on n'a pas été averti dès le commencement de la maladie , & que le malade n'a pas observé une diette exacte , on ne lui donnera que deux ou trois bouillons dans les premières vingt-quatre heures ; & s'il n'a pas été saigné , on fera les premières saignées plus près les unes des autres , c'est-à-dire , à six ou sept heures d'intervalle , pour réparer le tems qui a été perdu , & empêcher que la fièvre ne devienne inflammatoire ; on suivra du reste ce que nous avons proposé.

### *Manieres de faire les Bouillons.*

Prenez trois livres de rouelle de Veau , la moitié d'une volaille , faites bouillir le tout dans un pot de terre avec trois pintes d'eau , ( mesure de Paris , ) c'est-à-dire , avec six livres d'eau réduites à quatre , c'est-à-dire , deux pintes pour cinq ou six bouillons.

### *Bouillons pour les Pauvres.*

Les bouillons pour les Pauvres seront faits avec le Poulmon de Veau ou de Mouton , ou les issues , c'est-à-dire , les extrémités de ces animaux bouillies de même dans de l'eau.

### *Bouillons pour les malades qui sont dans une extrême misère.*

Prenez un demi-quarteron , ou tout au plus un quarteron de beurre frais , ou à son défaut du beurre salé qu'on aura fait dessaler dans l'eau , faite-le roussir dans un poëlon bien écuré , ensuite vous y ajouterez peu-à-peu un quarteron de fleurs de farine , ou de ris en



poudre ; remuez bien le tout avec une cuilliere de bois , jusqu'à ce que la farine ou le ris soient bien rouffis , & bien cuits , ensuite vous verserez dessus deux pintes d'eau bouillante , ( mesure de Paris : ) puis vous ferez bouillir le tout pendant un demi-quart-d'heure : ensuite vous le retirerez du feu , & vous le garderez dans un pot de grès.

Cette quantité peut servir pour cinq ou six bouillons : à chaque fois qu'on en donnera au malade , on remuera avec une grande cuilliere tout ce qui est dans le pot , pour mêler une espece de bouillie qui se dépose au fond : on peut délayer une ou deux fois par jour une tige d'œuf dans ces bouillons.

Lorsque le malade a des vers , on fera fondre dans chaque bouillon , ou dans chaque prise d'apozème , deux grains de sel d'Absinthe , jusqu'à ce qu'on ne voye plus de vers dans les évacuations du malade.

### *Apozème.*

Prenez des feuilles de Bourrache & de Buglose romaines par morceaux , de chacune deux poignées ; faites-les bouillir pendant deux ou trois minutes dans deux livres d'eau , c'est-à-dire , dans une pinte d'eau , ( mesure de Paris ; ) ensuite on passera le tout , & l'on y mêlera si l'on veut , trois onces de syrop violat , ou autre syrop convenable : si le ventre n'est point libre , on fait fondre trois ou quatre gros de sel de Glauber dans chaque pinte de cet apozème.

### *Bouillon pour les malades qui ont un dévoyement séreux.*

Lorsque les malades ont un dévoyement , il faut mettre dans le pot avec la viande pour faire les bouillons , deux ou trois cuillerées de lentilles.

A l'égard des pauvres misérables , dont le bouillon

est fait avec du beurre sans viande, on mettra aussi des lentilles au lieu de ris, & on les fera bouillir jusqu'à ce qu'elles soient crevées; ensuite on passera le tout, & on mêlera une ou deux fois par jour dans un ou deux de ces bouillons, un jaune d'œuf frais.

### *Ptisane.*

Les Ptisanes se font avec du Chiendent & de la Reglisse: quand il fait fort chaud, ou que les fièvres sont fort ardentes, on peut y jeter quelques zestes de Citron, ou de la racine d'Ozeille, ou bien un peu de Groseilles rouges.

Les Pauvres peuvent user pour toute boisson de l'eau panée, qui se fait en jettant une croûte de pain bien grillée & toute chaude dans de l'eau.

Lorsque les urines sont fort rouges, ou qu'elles ne coulent pas proportionnellement à la boisson, on fait fondre dans chaque pinte de ptisane, un demi-gros ou un gros de nitre purifié, ou à son défaut, du Christal minéral.

### *Ptisane pour ceux qui rendent des vers.*

Prenez une poignée de Chiendent, une once de racine de fougere mâle, le tout coupé menu, faites-le bouillir un moment dans un pot de terre avec une pinte d'eau; ensuite on le passera.

### *Ptisane pour ceux qui ont un dévoyement sérieux.*

Lorsque le dévoyement n'est pas fort considérable, on peut se contenter de faire bouillir dans une pinte d'eau un gros & demi de corne de Cerf calcinée, ou un gros & demi d'os de Bœuf calciné, avec du chiendent.

Lorsque le dévoyement sera fort violent, & fort sérieux, on se servira de la ptisane suivante.

Prenez deux cuillerées de ris, ou deux petites poi-



gnées de mie de pain bien émietlée , faites-la bien sécher sur une affiette que vous mettrez sur des charbons en la remuant souvent. Lorsque la mie de pain fera bien sèche , vous y mêlerez deux gros de corne de Cerf calcinée , ou deux gros d'os de Bœuf calcinés : vous mettrez le tout dans un pot de terre , vous verserez dessus deux pintes d'eau , ( mesure de Paris : ) vous ferez bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure ; ensuite vous le passerez à travers un linge avec une legere expression.

*Lavemens.*

Les lavemens seront faits avec une décoction de son ou de graine de lin , ou avec une décoction d'herbes émollientes , telle que la poirée , le fenéon , la mauve , la guimauve , &c. Quand on voudra rendre un lavement purgatif , on y mêlera deux ou trois onces de miel commun , ou de miel violat. Les personnes qui ont les entrailles délicates , peuvent mettre à la place une demie-once , ou une once de lénitif fin.

Les Payfans éloignés de secours , & très-pauvres , prendront des lavemens d'eau tiede ; on pourra y mêler quelquefois un peu de vinaigre ; quand on voudra les rendre purgatifs , on fera bouillir un moment dans une pinte d'eau , ( mesure de Paris , ) deux gros de Séné , supposé que ces malades soient forts ; ensuite on passera le tout , & on le partagera en deux lavemens.

*Lavement pour ceux qui ont le dévoyement.*

Les lavemens de ceux qui ont le dévoyement seront faits avec une forte décoction de graine de lin , ou de feuille de bouillon blanc , dans laquelle on délayera un jaune d'œuf quand on le jugera à propos.

Les lavemens pour les Pauvres seront faits avec la décoction de graine de lin , ou avec la décoction de feuilles de bouillon blanc , ou avec de l'eau simple

dans laquelle on fera fondre deux gros de suif de chandelle.

*Médecine pour les Pauvres qui ont le dévoyement  
séreux.*

Prenez une pincée de feuilles d'Argentine, autant de feuilles d'Absinthe, un demi-gros de Rhubarbe, ou à sa place un gros & demi de Rapontic, appelée autrement Rhubarbe des Moines, coupées par morceaux; faites bouillir le tout pendant deux ou trois minutes dans un gobelet d'eau; ensuite on le passera.

Si on ne trouve point ces feuilles, on mettra à la place un petit morceau de reglisse.

*Opiat fébrifuge.*

Prenez une once de Quinquina, trois gros de sel ammoniac, incorporez le tout avec une suffisante quantité de syrop, ou de miel, pour faire un Opiat que l'on partagera en douze prises.

On fera bien de rendre cet Opiat purgatif pendant les trois ou quatre premiers jours, en mêlant les matins dans la première prise que prend le malade, le quart d'une prise de poudre fébrifuge, ou une pilule universelle mise en poudre; on modérera cependant ces doses selon l'âge & le tempérament du malade.

*Opiat fébrifuge pour ceux qui sont très-pauvres.*

Prenez des coquilles d'œuf, mettez-les sur un âtre en un tas, couvrez-les de charbons bien ardents; & faites-les calciner: ensuite vous séparerez avec une plume la cendre des charbons qui est tout au tour, vous prendrez les coquilles d'œufs calcinées que vous mettrez en poudre dans un mortier, vous la garderez dans un lieu sec.



Prenez une once de cette poudre, deux gros de sel ammoniac, incorporez le tout avec du miel, ou du fyrop commun, & partagez-le en douze prises: on rendra cet Opiat purgatif comme le précédent pendant les trois ou quatre premiers jours.

Il ne faut jamais calciner les coquilles d'œufs dans un four, ni dans un pot, & il faut prendre garde de les trop brûler; car dans ces deux cas elles sont trop âcres: il faut que ces coquilles restent d'un gris cendré ou blanchâtre.

Il ne faut jamais donner de ces Opiats que le malade n'ait été bien préparé, & bien évacué, comme je l'ai marqué.

On leur en donne une prise à la fin de l'accès, & on continue à leur en donner une prise de trois heures en trois heures, jour & nuit, depuis la fin du redoublement, jusqu'au commencement de l'autre: ils avalent chaque prise dans du pain à chanter, & ils boivent par-dessus un verre d'eau ou de ptisane: on peut partager chaque prise en trois ou quatre bols, afin qu'ils les avalent plus aisément; s'ils ne peuvent pas avaler l'Opiat en bol, on délayera chaque prise dans un verre d'eau ou de ptisane: le malade prendra un bouillon une heure & demie après chaque prise.

Dès que le redoublement commence, on suspend l'usage de cet Opiat, & on le recommence dès qu'il est passé.

Lorsqu'un redoublement de fièvre a manqué, on se contente de donner au malade une prise de cet Opiat le matin à jeun, & une heure & demie après, il prend un bouillon, ou un peu de nourriture: il en prend une seconde prise une heure & demie avant son dîné, & une troisième une heure & demie avant son souper, qui ne doit être que d'un léger potage: il continuera ainsi pendant douze ou quinze jours.

Pendant cet usage, on lui donnera des lavemens, si le ventre n'est pas libre.

Les personnes qui ont la poitrine foible ou délicate & qui font à leur aise, useront de la troisième ptisane à la place de l'Opiat marqué.

*Ptisane fébrifuge.*

Prenez une once de Quinquina en poudre, un demi-septier de vin & une pinte d'eau, (mesure de Paris :) faites bouillir le tout ensemble pendant un quart d'heure; ensuite on le passera; on le gardera dans une bouteille de verre bien bouchée, & on le partagera en six prises.

Au reste il ne faut pas se servir de l'Opiat avec les coquilles d'œufs calcinées, que lorsque le malade ne peut avoir de Quinquina, car ce remède est bien plus sûr & plus efficace que les coquilles d'œufs.

## METHODE

*SUIVANT LAQUELLE LES personnes charitables doivent traiter les Pauvres de la Campagne attaqués de Fièvres continues inflammatoires.*

**L**ES fièvres continues qui sont accompagnées d'une inflammation, ou d'une disposition inflammatoire dans quelque partie, & sur-tout dans quelqu'un des viscères, ont différens noms selon la partie qui est affectée. Par exemple, on nomme Pleurésie ou Peripneumonie, la fièvre continue qui est accompagnée d'une inflammation à la pleure, ou au poulmon. On nomme fièvre inflammatoire du foye, celle dans laquelle ce viscere est enflammé, ou prêt à l'être. On donne le nom de fièvre inflammatoire du bas-ventre, à celle



dans laquelle l'inflammaion attaque les intestins. On nomme communément fièvre maligne celle dans laquelle le cerveau est menacé d'inflammation ; enfin l'on donne le nom de fièvres pourpreuses à celles dans lesquelles on remarque sur la peau des taches d'un rouge foncé, approchant de la couleur de pourpre.

Avant que de marquer la méthode suivant laquelle les personnes charitables doivent conduire les Pauvres de la Campagne, attaqués de ces fortes de fièvres, nous avons cru qu'il étoit nécessaire de leur donner une idée générale de l'inflammation, & de sa cause, afin qu'ils conçussent plus clairement les indications, ou les vues principales qu'on doit avoir dans la curation de ces fièvres.

*Idée générale de l'inflammation d'une partie,  
& de sa cause.*

On entend par le nom d'inflammation, le gonflement d'une partie, accompagné de rougeur, & d'une chaleur considérable ; c'est la rougeur & la chaleur qui accompagnent ce gonflement, ou cette tumeur qui lui a fait donner le nom d'inflammation.

La couleur & la chaleur de cette tumeur, ou de ce gonflement, démontrent clairement qu'elle est causée & formée par le sang proprement dit, c'est-à-dire, par la partie rouge de la liqueur qui circule dans nos vaisseaux : ce n'est point le séjour, ou l'engorgement du sang dans ses propres vaisseaux, qui produit la vraie inflammation, comme nous l'avons dit dans notre Traité de l'œconomie animale ; nous voyons tous les jours des parties dans lesquelles il n'y a que très-peu de vaisseaux sanguins être souvent enflammées. Par exemple, il y a très-peu de vaisseaux sanguins dans ce qu'on appelle communément le blanc des yeux, & même on n'y en remarque point dans l'état naturel ; cependant nous voyons tous les jours cette partie s'enflammer,

c'est-à-dire, devenir très-rouge, &c. Il en est de même de la pleure, & de plusieurs autres membranes, dans lesquelles on remarque très-peu de vaisseaux sanguins, & qui ne laissent pas d'être souvent enflammés. Lorsqu'on examine les yeux enflammés, on observe que les vaisseaux qui ne renfermoient auparavant qu'une liqueur claire, telle que la lymphe, sont engorgés par cette liqueur rouge qu'on appelle le sang; d'où il suit, 1°. Que le sang a passé de ses propres vaisseaux dans les vaisseaux lymphatiques. 2°. Que c'est l'entrée ou le passage du sang dans les vaisseaux lymphatiques qui forme la vraie inflammation.

Tous ceux qui ont écrit sur les fièvres inflammatoires, prétendent que l'inflammation des parties est premièrement causée par l'épaississement, ou par la grande raréfaction du sang: lorsque (disent-ils,) le sang est devenu trop épais (par quelque cause que ce soit,) ses globules ont plus de volume, ils ont plus de consistance ou de fermeté, & ils sont plus étroitement liés & unis les uns avec les autres qu'ils n'étoient; ainsi ils ne peuvent plus passer aisément par les veines capillaires sanguines, dont les tortuosités, les circonvolutions, & les entrelassemens sont incroyables, ils s'y arrêtent, ils s'y engorgent, & produisent bien-tôt dans cette partie un gonflement accompagné de rougeur & de chaleur, auquel on a donné le nom d'inflammation.

De même, selon eux, lorsque le sang est fort raréfié, il distend, & il dilate si fort les veines capillaires sanguines, qu'il leur ôte leur jeu de ressort, & qu'il s'y arrête; mais comme les artères y poussent toujours une nouvelle quantité de sang fort raréfié, les vaisseaux dans lesquels il est arrêté sont gonflés, & forment dans cette partie un gonflement accompagné de rougeur & de chaleur.

Enfin ils prétendent que le sang peut forcer les embouchures étroites des vaisseaux lymphatiques, lorsqu'il est fort raréfié, & qu'il est poussé avec force, com-



me il l'est dans le tems du chaud de la fièvre, & que pour lors le sang ne pouvant les traverser par rapport à la petitesse de leur cavité, il est obligé de s'y arrêter, ce qui les gonfle, & produit cette tumeur, accompagnée de rougeur & de chaleur, qu'on nomme inflammation.

Quelque respect qu'on ait pour les hommes illustres qui ont proposé, ou qui ont embrassé cette opinion, il est bien difficile de l'adopter, lorsqu'on fait attention que si l'inflammation dépendoit d'une cause aussi générale, un seul viscere ne pourroit pas être enflammé séparément des autres, & qu'ils devroient l'être tous également, & en même tems.

En effet, le sang ne peut être épaissi que le plus grand nombre des globules, ou autres parties dont il est composé, n'ayent acquis plus de consistance, plus de volume, & plus de liaison les unes avec les autres, comme nous l'avons dit : or comme toutes ces parties trop grossieres sont poussées également, & en même tems dans tous les vaisseaux, elles s'y arrêteront, & s'y engorgeront également & en même tems ; ainsi tous les visceres seront nécessairement enflammés en même tems dans cette cause générale, ce qui est contraire à l'expérience ; car nous observons tous les jours, par exemple, que le poulmon est enflammé, sans que le foye, les intestins, les reins, &c. soient attaqués d'inflammation.

La même raison nous empêche de penser que l'inflammation d'une partie puisse être premièrement causée par la grande raréfaction du sang ; car comme il est également raréfié dans les visceres, il devroit les enflammer tous également & en même tems, & l'on ne pourroit comprendre par quelle raison un seul viscere seroit enflammé, tandis qu'aucun des autres ne le seroit.

L'inflammation particuliere d'un viscere, par exemple, du poulmon, du foye, &c. ne peut donc dépendre d'une cause aussi générale que l'épaississement

du sang, ou sa grande raréfaction, elle doit avoir une cause qui lui soit particuliere.

Pour la découvrir il faut sçavoir, 1°. Que chaque viscere a ses glandes particulieres, & que les humeurs ou liqueurs qui s'y séparent, sont toutes d'un caractère différent les unes des autres, c'est-à-dire, que l'humeur qui se sépare par les glandes du poulmon, est différente de celle qui se filtre par les glandes du foye, des reins, &c.

2°. Qu'une de ces humeurs peut être épaissie & altérée, sans que les autres le soient; par exemple, l'expérience nous apprend que la bile peut être épaissie, & que les glandes du foye peuvent être engorgées, sans que l'humeur qui se sépare par les glandes du poulmon ait reçu aucune altération, puisque nous voyons tous les jours des personnes être attaquées d'une jaunisse considérable, sans qu'il y ait aucun dérangement dans la respiration, ni dans les fonctions du poulmon.

Dès que l'on sçait que l'humeur qui se sépare par les glandes d'un viscere peut être épaissie, sans que les autres humeurs qui sont filtrées par d'autres viscères soient altérées, on concevra clairement comment un viscere est enflammé, sans que les autres le soient, car l'humeur épaissie ne gonflera que ses glandes; or ce gonflement des glandes suffit pour produire une inflammation, lorsqu'il se fait en peu de tems, & que la fièvre survient, parce qu'il interrompt presque subitement le cours du sang dans ce viscere.

Pour faire comprendre plus aisément aux personnes qui n'ont nuls principes de Médecine, comment le gonflement subit des glandes d'un viscere accompagné de fièvre, cause une inflammation dans cette partie, supposons qu'un air froid, ou quelque autre cause, épaississe & condense en peu de tems l'humeur qui se sépare par les glandes du poulmon, de maniere qu'elle ne puisse plus s'en échapper aisément, & que ces



glandes soient gonflées ; il est certain , 1°. Qu'elles comprimeront nécessairement les vaisseaux sanguins qui sont autour , & qu'elles en retréciront la cavité ; d'où il suit que le sang poussé dans ces vaisseaux , ne pourra plus les traverser en la quantité ordinaire , qu'il séjournera , & qu'il s'amassera dans tous les endroits qui sont en deçà de celui qui est comprimé , ou retréci , & qu'il distendra ou dilatera cette partie des vaisseaux.

2°. Il est constant que les fibres qui forment les parois de la partie du vaisseau qui a été dilatée , sont nécessairement plus écartées , & plus éloignées les unes des autres ; d'où il suit que les embouchures des vaisseaux lymphatiques qui y prennent naissance , & qui sortent de ces parois dilatés , seront plus ouvertes : supposons à présent qu'une fièvre vive s'allume , & raréfie le sang tout d'un coup , & considérablement , il est certain , 1°. Qu'il dilatera encore davantage les endroits des vaisseaux où il séjourne. 2°. Qu'il fera poussé avec plus d'impétuosité , & qu'il fera contre les parois des vaisseaux , des efforts plus considérables pour s'échapper ; il agira donc avec beaucoup de force contre les embouchures des vaisseaux lymphatiques , & comme elles ont été déjà aggrandies , il pourra y entrer , quoique dans l'état naturel ces embouchures soient trop étroites pour l'y laisser entrer.

Mais comme les vaisseaux lymphatiques ne sont pas aussi dilatés dans toute leur longueur , qu'ils le sont dans leurs embouchures , la partie rouge du sang ne pourra les traverser , elle s'y arrêtera , elle s'y engorgera , elle les dilatera & produira ce gonflement accompagné de rougeur & de chaleur , auquel on a donné le nom d'inflammation , comme nous l'avons dit ; il arrive donc pour lors dans un viscère ce que nous voyons arriver dans les yeux lorsque le sang passe de ses propres vaisseaux dans les vaisseaux lymphatiques de la partie

qu'on nomme vulgairement le blanc de l'œil, comme nous l'avons dit.

On peut comprendre clairement par cette théorie, 1°. Que l'inflammation d'un viscere dépend de l'épaississement de l'humeur particuliere qui doit se séparer par ses glandes, & qui en les gonflant interrompt la circulation du sang dans cette partie.

2°. Que l'épaississement, ni la raréfaction du sang ne sont pas capables de faire passer le sang dans les vaisseaux lymphatiques, & de causer une inflammation; puisque la même fièvre qui est accompagnée d'une inflammation dans un viscere, par exemple, dans le poulmon, n'est pas accompagnée d'une inflammation dans le foye; or, si l'inflammation du poulmon étoit causée par l'épaississement du sang, ou par la grande raréfaction que la fièvre y a excitée, ou par la force avec laquelle le sang est poussé lorsque la fièvre est vive, le foye & les autres visceres seroient enflammés comme les poulmons; d'où il suit que l'inflammation d'une partie ne dépend ni de l'épaississement du sang, ni de sa grande raréfaction, ni du mouvement rapide dont il jouit pendant la fièvre.

L'engorgement des glandes d'un viscere précède quelquefois la fièvre, il se fait le plus souvent dans le premier frisson; cependant lorsque l'humeur qui doit faire cet engorgement est embarrassée dans une lymphe fort épaisse, elle ne se développe, & n'est déposée dans les glandes, qu'après que la continuation de la fièvre l'a développée, & l'a débarrassée; par exemple, nous observons que l'humeur de la petite vérole n'engorge les glandes de la peau que deux ou trois jours après que la fièvre a commencé. Les taches rouges qu'on observe sur la peau des personnes qui ont la rougeole, ne paroissent souvent que lorsque la fièvre a duré vingt-quatre heures, & souvent plus long tems. La toux, l'oppression, la douleur de côté qui marquent l'engor-



gement des glandes du poulmon , paroissent souvent dans le premier accès de la fièvre : on voit même quelquefois les malades commencer dès-lors à cracher un peu de sang ; mais nous observons aussi quelquefois que tous ces accidens n'éclatent que le deuxième jour de la fièvre : aussi il est bien certain que l'engorgement des glandes se fait quelquefois avant que la fièvre paroisse , qu'elles sont aussi souvent engorgées dans le commencement du premier accès : mais qu'il arrive aussi assez souvent qu'elles ne sont engorgées , du moins sensiblement , qu'après le second ou le troisième jour de la fièvre.

L'inflammation n'attaque pas toujours un seul viscere ; l'expérience nous apprend que plusieurs peuvent en être attaqués en même tems ; car les glandes des différens viscères sont gonflées en même tems , lorsque les différentes humeurs sont épaissies en même tems.

Nous observons encore que l'inflammation d'un viscere cause souvent dans la suite une inflammation dans un autre viscere : cela dépend de plusieurs causes différentes , qu'il seroit inutile de rapporter dans ce mémoire , parce qu'elles ne feroient qu'embarasser les personnes qui ne sont pas instruites ; mais nous les détaillerons dans le Traité des Fièvres , que nous ferons pour les Etudians en Médecine : Nous y expliquerons aussi par quelle raison un viscere dont les glandes sont engorgées & obstruées depuis long tems , n'est pas toujours attaqué d'inflammation lorsqu'il survient une fièvre vive.

L'idée générale de la cause de l'inflammation doit faire connoître aux personnes même qui n'ont nuls principes de Médecine ,

1°. Que dans ces fièvres les saignées doivent être placées plus près les unes des autres , & qu'elles doivent être plus souvent réitérées que dans les fièvres continues simples , puisqu'il ne s'agit pas seulement de tirer assez de sang pour qu'il ne distende pas outre-

les vaisseaux en général, mais encore pour empêcher qu'il s'engorge dans les vaisseaux particuliers d'un viscere, dont plusieurs endroits sont comprimés & retrécis par le gonflement des glandes.

2°. Qu'il ne suffit pas de mettre en usage les remèdes simplement capables de guérir la fièvre, c'est-à-dire, le régime, les delayans, les saignées, les purgatifs, comme il est marqué dans le mémoire des fièvres continues simples; mais qu'on doit encore mettre en usage d'autres remèdes capables de donner plus de finesse & de fluidité à l'humeur épaissie & engorgée, afin de débarrasser les glandes; car il ne seroit pas prudent d'attendre de la nature, la fonte & la résolution de l'humeur épaissie, d'autant plus que pour l'ordinaire ces humeurs engorgées étant échauffées, causent une suppuration dans la partie, ou qu'elles y portent la gangrene. Le Médecin doit seconder la nature dans ses opérations; il doit donc l'aider à donner plus de fluidité aux liqueurs épaissies, & à débarrasser les glandes.

On ne peut leur en donner que par des remèdes dont les parties fines puissent pénétrer les humeurs épaissies, désunir & séparer leurs parties trop étroitement liées, & qui forment en conséquence des molécules trop grossieres & trop compactes: or, pour que les remèdes puissent pénétrer les humeurs épaissies, & se mêler exactement avec elles, il faut qu'ils leur soient analogues, ou homogenes, c'est-à-dire, qu'ils soient à peu-près du même caractère que les humeurs épaissies.

D'où il suit qu'on doit employer différens remèdes dans les différentes fièvres inflammatoires: car comme les humeurs engorgées dans différentes glandes sont d'un caractère différent, par exemple, comme l'humeur qui se sépare par les glandes de poulmon est différente de celle qui se filtre par les glandes du foye, il faut que les remèdes qu'on employe dans les fièvres inflammatoires



inflammatoires du foye pour en débarrasser les glandes, soient différens de ceux qu'on met en usage dans les fièvres inflammatoires du poulmon pour débarrasser les glandes de ce viscere ; c'est pourquoi nous donnerons un Mémoire pour chaque fièvre inflammatoire en particulier, quoiqu'en général la conduite qu'on doit tenir pour guérir ces sortes de fièvres ne soit pas fort différente.

*De la Fièvre inflammatoire du Poulmon.*

Cette fièvre est ordinairement fort vive dès le commencement ; la respiration de ces malades est gênée, tantôt par une douleur vive, & tantôt par une simple oppression, qu'ils expriment en se plaignant d'un poids ou pesanteur sur la poitrine ; ils toussent fréquemment ; leur toux est quelquefois sèche, & quelquefois grasse, ou humide ; les crachats sont souvent gluants, & épais, d'autre fois séreux, c'est-à-dire, extrêmement fluides ; on les trouve quelquefois sanglans dès le premier jour ; ils ne le deviennent souvent que le second ou le troisième jour. Ces accidens sont des signes certains d'une inflammation dans quelque endroit du poulmon.

Lorsqu'elle est dans la membrane externe de ce viscere ou dans la pleure, qui sont des membranes fort tendues & fort sensibles, le malade ressent une douleur vive à l'endroit où est l'inflammation ; pour lors cette maladie se nomme pleurésie : mais lorsque l'inflammation n'attaque que l'intérieur du poulmon qui est insensible, le malade a la respiration fort gênée, sans douleur vive, & ne se plaint principalement que d'une grande oppression, & d'une pesanteur sur la poitrine. On nomme cette maladie péripneumonie, & vulgairement fluxion de poitrine.

Il est certain que dans l'une & l'autre maladie, les glandes du poulmon sont fort gonflées par l'humeur

qui y est engorgée , qu'elles compriment les vaisseaux sanguins qui sont autour d'elles , qu'elles en retrécissent le diametre , & qu'elles empêchent que le sang ne les traverse facilement , comme nous l'avons dit ; ainsi on doit les traiter de la même maniere.

Cette connoissance suffit pour faire sentir aux personnes mêmes qui ne sont pas de la profession, 1°. Combien il est nécessaire de saigner promptement & abondamment dans ces maladies , puisque c'est le seul remede capable d'éviter que le sang ne fasse irruption dans les vaisseaux lymphatiques , c'est-à-dire , qu'il ne passe des vaisseaux sanguins dans les vaisseaux capillaires lymphatiques.

2°. Qu'il est essentiel de donner de la fluidité au sang , & à toutes les liqueurs , pour qu'elles puissent couler facilement dans leurs vaisseaux , & pour que celles qui sont engorgées dans les glandes , puissent s'en échapper.

Pour remplir cette dernière indication , on mettra d'abord les malades au bouillon pour toute nourriture : on leur en donnera un de quatre heures en quatre heures , & on leur fera boire abondamment des ptisanes marquées ci-après.

On commencera à saigner les malades dès que la chaleur de la fièvre sera bien établie & bien marquée : on leur tirera d'abord trois ou quatre palettes de sang d'un des bras , selon leur force , & la violence de la fièvre.

Deux heures après on donnera un lavement d'eau simple ; trois ou quatre heures après , on réitérera la saignée , & si le redoublement est long , on en fera une troisième , & même une quatrième ; car comme la circulation du sang se fait difficilement dans le poulmon par rapport à l'engorgement des glandes de ce viscere , il faut faire dans les commencemens plusieurs saignées fort proches les unes des autres , pour tâcher d'éviter que le sang ne passe dans les vaisseaux lym-



phatiques de ce viscere , & que l'inflammation ne fasse en peu de tems de grands progrès : il est donc absolument nécessaire de faire deux ou trois ou quatre saignées dans les premieres vingt-quatre heures, selon que la violence de la fièvre, & les accidens le demanderont ; ainsi on saignera d'autant plus souvent , & on fera des saignées d'autant plus grandes, que les crachats seront plus sanglans, que la respiration sera plus gênée, que la toux sera plus vive, & que la fièvre sera plus forte , &c. On proportionnera cependant la quantité de sang , qu'on tirera à chaque fois, à la force , à l'âge & au tempéramment du malade.

Dès que ce redoublement sera fort diminué, on fera donner au malade un lavement purgatif, & on commencera à lui faire boire entre chaque bouillon deux verres de l'apozème marqué à la fin de ce Mémoire.

On continuera ce même régime pendant le redoublement suivant, pendant lequel on resaignera encore le malade une, deux ou trois fois selon que la fièvre, la violence de la toux, le crachement de sang, & les autres accidens l'indiqueront : on lui donnera outre cela pendant le redoublement, un ou deux lavemens d'eau ; & après qu'il sera fini, on lui fera prendre un lavement purgatif : on lui fera avaler souvent une petite cuillerée d'huile toute seule, ou mêlée avec une demi-cuillerée de syrop de Capillaires, ou de syrop de Guimauve, pour faciliter la sortie des crachats. Les personnes riches useront du looch suivant, au lieu d'huile.

On commencera aussi à la fin de ce redoublement l'usage de l'Opiat pectoral marqué à la fin de ce Mémoire, pour fondre & diviser l'humeur engorgée dans les glandes ; le malade en prendra trois ou quatre prises par jour dans le milieu de l'intervalle qu'on met entre chaque bouillon : il avalera chaque prise enveloppée dans du pain à chanter ; il boira par-dessus une

taillée d'apozème ou de ptisane, ou bien on délayera chaque prise d'Opiat dans deux ou trois cuillerées d'une tasse d'apozème ou de ptisane, & il boira le reste par-dessus; on tâchera de placer cet Opiat dans le tems où la fièvre est moins violente; il n'y aura cependant nul inconvénient à le donner dans le fort de la fièvre.

Si l'inflammation est dans la membrane externe du poulmon, ou dans la pleure, pour lors le malade ressent une douleur à un des côtés de la poitrine; & comme cette inflammation est dans un lieu moins profond & moins intérieur que dans la péripneumonie, les remèdes externes peuvent aider à la dissiper, & à diminuer la douleur: c'est pourquoi on appliquera sur la partie douloureuse un sachet de son roussi dans une poêle, ou un des cataplasmes marqués à la fin de ce Mémoire.

Si la vivacité de la douleur de côté, ou une toux sèche & fréquente, empêche le malade de dormir, & que ses crachats ne soient que séreux, on lui donnera les soirs (une heure & demie après un bouillon,) une prise de la poudre de Corail anodine, suivant le mémoire de son usage, ou quelque autre narcotique, c'est-à-dire, quelque autre remède capable de lui procurer du sommeil en calmant la vivacité de la douleur, ou de la toux, &c.

Si le malade crache abondamment, & que les crachats soient épais & gluants, & que la douleur de côté ne l'empêche pas de reposer, on ne lui donnera point de poudre de Corail, ni aucun autre narcotique: on s'abstiendra aussi de ce remède lorsque le malade sera assoupi, ou qu'il aura une grande propension au sommeil.

Pour rendre plus efficace l'effet de la poudre de Corail anodine, il faut mêler dans chaque prise le quart ou la moitié d'un grain de Kermès minéral.

L'on continuera l'usage de l'Opiat pectoral, des



bouillons & de la grande boisson, jusqu'à ce que l'on voye couler des matieres bilieuses par le moyen des lavemens, & qu'on observe quelques-uns des signes de la coction, c'est-à-dire, de la fonte des humeurs, & de la détension des parties solides, marqués dans les mémoires des fièvres continues simples.

On saignera cependant les malades dans le fort des redoublemens, tout autant de fois que l'ardeur de la fièvre, ou la vivacité de la douleur de côté, ou la difficulté de respirer le demanderont, & on lui donnera le soir de la poudre de Corail anodine, ou un autre narcotique, toutes les fois que la douleur de côté, ou la violence de la toux en marqueront la nécessité: on observera cependant de ne pas donner ce remede trop près de la saignée, on laissera au moins trois ou quatre heures de distance pour que le malade ait eu le tems de reprendre des forces, autrement le narcotique pourroit le jetter dans un trop grand accablement.

Il est certain que la grande raréfaction du sang, & la force avec laquelle il est poussé dans tous les vaisseaux pendant le fort des redoublemens, fait faire à l'inflammation des progrès plus considérables & plus rapides que ceux qu'elle fait dans le tems où la fièvre est moindre; il est donc bien nécessaire de prévenir les retours de ces redoublemens, ou du moins, d'en diminuer la violence. Nous avons dit qu'ils étoient causés & entretenus par les humeurs; ainsi dès qu'on les a rendu fluides par les boissons, les apozèmes, &c. & qu'on a diminué la roideur & la tension des parties solides par les saignées, &c. il faut les évacuer; on doit par préférence se servir d'un vomitif, par les raisons que nous avons déjà marquées; ainsi on donnera au malade une prise de la poudre vomitive, proportionnée à son âge, à ses forces, &c. comme il est marqué dans le mémoire de l'usage de ce remede: on ne doit point craindre qu'il augmente le crachement de sang; on pourra au contraire observer que ce remede le diminue,

pourvu que le malade ait été auparavant suffisamment saigné & détrempé : on fera avaler ce remede peu de tems après que le redoublement aura cessé, afin que son effet soit fini avant que le prochain redoublement recommence.

Si la douleur de côté, ou la toux augmente, après que le malade aura pris un vomitif ou un purgatif, comme il arrive lorsque le redoublement suivant est fort considérable, on fera encore saigner le malade une ou deux fois : on lui donnera trois ou quatre heures après la dernière saignée, une prise de la poudre de Corail anodine, ou un autre narcotique, pour calmer ces accidens, & donner au malade du sommeil, ou du moins de la tranquillité pendant la nuit.

Quand même la douleur de côté, la toux, l'oppression, ou autres accidens n'augmenteroient pas, cependant si le redoublement qui suit le vomitif ou le purgatif est violent, & que la fièvre soit considérable, on saignera ce malade dans le fort de ce redoublement.

Si la douleur de côté & la toux ne fatiguent point le malade, on ne lui donnera pas la poudre de Corail anodine, ni d'autres narcotiques, qu'on bannira toujours toutes les fois qu'il y aura trop d'assoupissement.

Pendant ce redoublement, on donnera au malade des lavemens d'eau, on le fera boire souvent, & on lui donnera ses bouillons à l'ordinaire : dès que le redoublement sera sur sa fin, on recommencera l'usage de l'Opiat pectoral, comme il est marqué ci-dessus, en continuant du reste les bouillons, la ptisane, les lavemens d'eau, &c.

Le jour suivant, c'est-à-dire, deux jours après qu'on aura donné le vomitif, on purgera le malade pour évacuer les humeurs qui auront été fondues depuis ce remede.

Si le malade a eu des envies de vomir, ou s'il a vomé de la bile depuis le premier vomitif, ou s'il a quelque



accident qui marque que son estomach est encore plein d'humeurs, on le fera vomir une seconde fois, de la même manière que la première : si au contraire il n'y a nulle indication qui demande qu'on le fasse vomir une seconde fois, on le purgera simplement.

Les personnes qui sont riches ou délicates, avaleront une potion purgative faite avec la casse, la manne, & le sel végétal, bouillis dans de l'eau, & passée.

Les pauvres ou les paysans seront purgés avec une dose de pilules universelles purgatives, convenable à leur âge, à leurs forces, &c. comme il est marqué dans le mémoire de leur usage : on mettra cette dose en poudre dans un mortier, & on en fera un bol avec un peu d'huile ; on la fera avaler aux malades dans du pain à chanter, & ils boiront par-dessus une tassée de ptisane, ou on la délayera dans deux cuillerées de ptisane, & ils en boiront un verre par-dessus.

Si cette dose n'a pas produit d'évacuation deux heures après qu'elle aura été avalée, on fera prendre encore au malade le tiers ou la moitié d'une pareille dose de la même manière.

On continuera à purger les malades de deux jours l'un avec les pilules universelles, comme il est marqué ci-dessus, jusqu'à ce que la fièvre & les autres accidens soient fort diminués.

Dans l'intervalle des médecines, on continuera de leur donner des bouillons légers, de les faire boire souvent, de leur faire user de l'Opiat pectoral, & de leur faire donner des lavemens, comme il est marqué.

Si l'oppression, le crachement de sang, &c. ou la violence de la fièvre demandent une saignée, il faudra la faire dans le jour d'intervalle qu'on laisse entre les purgatifs. On donnera de la poudre de Corail anodine le soir du jour que le malade aura été purgé, si la violence de la toux, ou la douleur de côté, ou l'insomnie l'exigent.

Si après cinq ou six saignées du bras, le malade tom-

boit dans un assoupissement accompagné d'un délire sourd, sans qu'on observât des mouvemens convulsifs, ni dans les doigts, ni dans la main, ni dans le visage, &c. pour lors on fera faire au malade une ou deux saignées de la gorge; si au contraire le délire est violent, si l'assoupissement est accompagné de mouvemens convulsifs, il faudra faire les saignées à un des pieds.

Si les malades sont fort assoupis, s'ils ont de grands maux de tête, ou du délire, &c. dès le commencement de leur maladie, c'est-à-dire, presque en même tems qu'ils commencent à cracher du sang, ou à tousser, ou à être oppressés, ou à ressentir une douleur vive au côté, pour lors il est certain que le cerveau & le poulmon sont en même tems menacés d'inflammation; ainsi le cerveau ayant beaucoup moins de ressort que le poulmon & étant moins en état de résister à l'inflammation, il faut travailler d'abord à le débarrasser: c'est pourquoi on commencera à saigner le malade au pied, & on réitérera toujours cette saignée, jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien à craindre pour le cerveau.

Outre cela, comme l'inflammation du cerveau (qui est pour lors jointe à la pleurésie,) demande qu'on évacue les humeurs à mesure qu'on les met en fonte, on rendra l'Opiat pectoral un peu purgatif de la manière qu'il est marqué à la fin de ce Mémoire.

On placera le vomitif dès que l'épaississement des humeurs, & l'extrême tension ou roideur des parties solides seront assez diminuées pour pouvoir se flatter que ce remède procurera des évacuations d'un bon caractère. Les signes que nous avons donnés dans le Mémoire des fièvres continues simples, pour s'assurer de la coction des humeurs, doivent décider du moment où l'on doit commencer à donner un vomitif, ou un purgatif.

On conduira au reste le malade pendant le cours de la maladie, de la manière prescrite ci-dessus, c'est-à-dire, qu'on le saignera ou du pied ou du bras, autant que l'exigeront les accidens qui menaceront la tête ou la poi-



trine, & que la vivacité de la fièvre le demandera ; qu'on détrempa les humeurs par la boisson & les apozèmes ; qu'on tâchera de débarrasser les glandes par l'usage de l'Opiat ; qu'on évacuera les humeurs fondues par des purgatifs réitérés, en les plaçant, comme nous l'avons marqué, & qu'on observera de ne point donner de poudre de Corail anodine toutes les fois qu'il y a de l'affoupissement, ou grande propension au sommeil, ou délire, &c.

S'il reste de légers redoublemens de fièvre après que les accidens dependans de l'inflammation du poulmon seront dissipés, pour lors on aura recours à la ptisane de Quinquina marquée dans le mémoire des fièvres continues simples.

S'il survient au malade pendant le cours de la maladie un dévoyement séreux, on changera les bouillons & les ptisanes, & on se servira de ceux qui sont marqués à la fin de ce Mémoire : on donnera le soir au malade une prise de la poudre de Corail anodine, ou un autre narcotique, ou de la Thériaque, supposé qu'il ne soit pas assoupi.

On ne le purgera pas avec les pilules universelles, mais on se servira d'un purgatif fait avec le Rapontique décrit à la fin de ce Mémoire.

On fera prendre dans l'intervalle des purgatifs l'Opiat marqué ci-après, à la place du premier Opiat pectoral dont nous avons parlé.

Lorsqu'on n'a pas été averti dès le commencement de la maladie, il faut mettre les malades à une diette encore plus sévère, en ne donnant pendant deux jours des bouillons que de six heures en six heures, & on fera faire les premières saignées à quatre ou cinq heures d'intervalle, selon les forces du malade, & la grandeur des accidens ; on suivra ensuite ce qui a été marqué.

*Bouillon.*

Les Bouillons des malades qui sont à leur aise , seront faits avec le veau & la volaille , comme il est marqué dans le mémoire des fièvres continues simples.

Les pauvres feront les leurs avec les issues ou les extrêmités des animaux , & les malades qui seront dans l'extrême misere , avec le beurre , la farine , ou le ris ; on pourra délayer une ou deux fois par jour un jaune d'œuf dans un de ces bouillons.

Lorsqu'il y aura un dévoyement féreux , on y mêlera les lentilles ; la maniere de faire ces bouillons est marquée à la fin du Mémoire des fièvres continues simples.

*Ptisane.*

Les ptisanes seront faites avec le chiendent & la racine de Guimauve , & on y ajoutera , si on veut , un peu de réglisse , & deux pincées de fleurs de bouillon blanc , ou des feuilles de coquelico.

Lorsque la toux sera fort sèche & très-fréquente , que la douleur de côté sera vive , on fera bouillir avec le chiendent dans une pinte d'eau , la moitié d'une tête de pavot blanc rompue par morceaux , & des fleurs de bouillon blanc.

Lorsqu'il y aura un dévoyement féreux , on y joindra un peu de corne de cerf calcinée ; si le dévoyement est très-considérable , on se servira de la ptisane faite avec la mie de pain & la corne de cerf , comme je l'ai marqué dans le Mémoire des fièvres continues simples.

*Looch.*

Prenez un demi gros de réglisse en poudre , faites-le bouillir un moment dans un gobelet d'eau bouillante ; ensuite on le passera.



Prenez trente grains de gomme adragant en poudre fine , mettez les dans un mortier de marbre , versez dessus le gobelet d'eau de réglisse chaude , en broyant le tout jusqu'à ce que la gomme soit bien dissoute , pour lors on y ajoutera une demie once de syrop de Diacode , & une once d'huile d'amendes douces ; on en met chaque fois une petite cuillerée à café dans la bouche.

*Opiat pectoral.*

Prenez blanc de baleine un demi-gros , cassonade un gros , craye de Briançon un demi-gros , Kermès minéral un grain & demi , le tout bien broyé ensemble , & incorporé avec une suffisante quantité de syrop de Guimauve pour faire un bol.

Si le malade a passé quinze ans , on partagera cet Opiat en trois prises ; s'il est au-dessous de cet âge , mais qu'il ait plus de huit ans , on partagera cet Opiat en six prises , & s'il est encore plus jeune , on partagera cette dose en huit prises.

Comme plusieurs payfans ne pourront pas avoir aisément de cet Opiat , on leur donnera à la place un demi grain de Kermès minéral à chaque fois , mêlé dans une cuillerée d'huile , ou de syrop de Capillaires , & on leur fera boire par-dessus un verre d'apozème. Si ces malades n'ont pas quinze ans , on ne leur donnera à chaque fois que le quart d'un grain de Kermès minéral , & la prise d'apozème par-dessus à l'ordinaire.

*Opiat pectoral & purgatif dont on doit se servir lorsqu'il y a une fièvre maligne jointe à une fluxion de poitrine.*

Prenez un demi-gros de blanc de baleine , un gros de cassonade , une Pilule universelle purgative mise en poudre , un grain & demi de Kermès minéral , le tout bien broyé ensemble , & partagé en trois prises , sup-

posé que le malade ait passé quinze ans ; s'il est au-dessous, on partagera cette dose d'Opiat en six prises.

*Opiat pectoral pour les malades qui ont un dévoyement séreux.*

Prenez craye de Briançon un demi-gros, corne de Cerf calcinée un gros, Kermès minéral un grain, le tout bien broyé ensemble, & incorporé avec le syrop de Capillaires pour faire un Opiat de consistance molle ; on le partagera en trois prises, pour les personnes qui ont plus de quinze ans ; en six prises pour celles qui sont au-dessous.

Les payfans qui ne pourront pas faire faire cet Opiat, prendront le tiers d'un grain de Kermès minéral délayé dans une cuillerée de leur ptisane, & ils en boiront un demi-verre par-dessus.

*Apozème.*

Il sera fait avec une poignée de feuille de Bourroche, autant de Buglose, & autant de Scolopendre, le tout rompu par morceaux, & bouilli légèrement dans une pinte d'eau, ( mesure de Paris, ) ensuite on le passera.

Lorsqu'il y aura du dévoyement, on ne donnera plus d'apozème.

*Purgation pour les malades qui ont un dévoyement séreux.*

On purgera ces malades avec une once du Catholicon double, bouilli dans un verre d'eau, ou un quarteron de Cassé en bâton, & un demi-gros de Rhubarbe bouilli dans la même quantité d'eau, & on la passera.

On purgera les pauvres avec un gros & demi ou deux gros de Rapontique, vingt grains de corne de



Cerf calcinée, & huit ou dix grains de racine de Guimauve, le tout bouilli un moment dans un grand gobelet d'eau, & passé : les malades qui sont au-dessous de quinze ans, ne prendront que la moitié de ces choses.

### *Cataplasme.*

Lorsqu'il y a une douleur de côté vive, l'on applique sur la partie un cataplasme fait avec les quatre farines résolutives, & la pulpe des feuilles de Vervaine, le tout bouilli dans un peu de lait pour faire un cataplasme épais.

Les malades qui seront pauvres, feront un cataplasme avec de l'étope ou de la filasse que l'on couvrira de blanc d'œufs, & l'on mettra dessus du poivre ou du gingembre en poudre : on contient ce cataplasme sur la partie douloureuse, en mettant autour du malade une petite nape pliée en trois ou quatre, qui passe sur ce cataplasme, & qui l'assujettit.

Ils pourront ne mettre sur la partie malade que du son roussi dans une poêle ; on l'enferme entre deux linges, & on l'applique le plus chaud qu'on peut le soutenir.

On se sert aussi du lait bouillant ; on en met dans une vessie de cochon jusqu'à ce qu'elle soit à moitié pleine, on en ferme l'ouverture, & on l'applique sur la partie douloureuse.

L'on observe tous les jours, que les sels volatils qui exhalent du corps des animaux nouvellement tués, divisent les humeurs épaissies, & résolvent les engorgemens ; ainsi on applique avec succès sur la partie douloureuse, les animaux nouvellement tués. On coupe la tête d'une volaille ou d'un chat, &c. on fend en deux sur le champ le corps de cet animal, on l'applique tout chaud sur le côté douloureux, on l'assujettit avec une petite nape ou une serviette, qui entoure le corps du malade, & on laisse cet animal pendant huit ou dix heures sur la partie douloureuse.



# METHODE

*SUIVANT LAQUELLE LES personnes charitables doivent traiter les Pauvres de la campagne attaqués de Fièvres inflammatoires du cerveau.*

**L**ES fièvres inflammatoires du cerveau doivent être distinguées en deux especes différentes ; l'une est vive dès les premiers momens ; l'autre est presque insensible , & n'éclate souvent que le troisième, ou le quatrième jour ; ce qui fait croire aux personnes qui ne sont pas instruites , ou qui n'ont pas vu plusieurs fois de pareilles maladies , que ces malades n'ont pas de fièvre.

Dans l'une & dans l'autre especes de ces fièvres, les malades sont fort abbatus & accablés ; ils sont assoupis , ou ils ont une grande propension au sommeil ; ils se plaignent d'une douleur de tête considérable , ou ils la sentent lourde , pesante , & embarrassée.

Les personnes qui ont une connoissance exacte de l'œconomie animale , savent que ces accidens communs à ces deux especes de fièvre , dépendent du défaut du *fluide spiritueux* , qui se nomme *esprits animaux* , & qu'on tombe nécessairement dans l'abbatement , l'assoupissement , &c. toutes les fois que ce fluide ne se filtre plus aussi abondamment qu'à l'ordinaire par les glandes du cerveau , & n'est plus distribué par les nerfs dans une quantité suffisante pour soutenir assez la tension & le ressort des parties solides. On ne peut penser que cette diminution dans la filtration de ce fluide spiritueux , vienne de la trop petite quantité que le sang en fournit , lorsque le malade n'est pas épuisé



par une fatigue outrée, par une grande maladie précédente, lorsque son sang n'a pas été épaissi tout d'un coup par un grand froid, par quelque corps capable de le coaguler, ou par le mélange d'une grande quantité de chile crud & grossier.

Lorsque nul accident ou signe ne peut nous déterminer à penser que le défaut d'esprits animaux vienne de la trop petite quantité que le sang en fournit, on a raison de croire, qu'il dépend de quelque dérangement dans l'organe qui doit les filtrer, c'est-à-dire, dans les glandes du cerveau.

Ce dérangement peut dépendre de l'engorgement des glandes, ou de leur rétrécissement, & de celui de leurs vaisseaux sécrétoires & excrétoires. La cavité des glandes ne peut être engorgée que par l'épaississement de l'humeur qui doit s'y filtrer; celle qui se sépare par les glandes du cerveau, est d'une si grande finesse, qu'il est difficile de concevoir, qu'elle pût les engorger, à moins qu'elle ne fût alliée avec quelques liqueurs plus grossières. Ces liqueurs ou parties plus grossières ne peuvent pénétrer dans les glandes, tant qu'elles conservent leur ressort naturel; ainsi lorsqu'il n'y a eu précédemment aucun signe qui pût faire penser qu'elles eussent perdu leur ressort, & qu'elles eussent été relâchées, on ne pourra pas attribuer le dérangement de la filtration des esprits animaux, à l'engorgement des glandes.

On doit donc regarder le rétrécissement des glandes, ou de leurs vaisseaux sécrétoires & excrétoires, comme la cause du défaut de la filtration des esprits. Leur rétrécissement ne peut être produit que par une compression, & ils ne peuvent être comprimés que par les vaisseaux sanguins & lymphatiques qui les environnent.

Ces vaisseaux ne peuvent les comprimer, s'ils ne sont plus gros & plus gonflés qu'ils ne le sont dans l'état naturel: leur gonflement ou leur distension ne peut dé-

pendre que de la raréfaction des liqueurs , ou de leur engorgement.

Toutes les liqueurs sont fort rarefiées, lorsque le malade a une fièvre vive , & pour lors tous les vaisseaux sanguins & lymphatiques sont fort gonflés , comme nous l'avons dit ; ainsi ils doivent comprimer les glandes du cerveau , & par conséquent empêcher ou diminuer la filtration des esprits animaux , & leur distribution dans toutes les parties : nous en avons tous les jours des preuves dans la pratique , quand nous voyons des malades attaqués de simples fièvres intermittentes , tomber dans l'affaîssement , dans l'assoupissement , & même dans le délire , pendant le fort des accès.

Lorsque ces accidens ne dépendent que de la raréfaction des liqueurs , ils diminuent à proportion que cette raréfaction se calme , & ils cessent entièrement , dès qu'elle est fort modérée , puisque dans ces mêmes fièvres intermittentes , l'affaîssement , l'assoupissement , le délire , &c. cessent dès que la violence de l'accès est fort modérée.

Nous observons que ces mêmes accidens arrivent dans le fort des redoublemens des fièvres continues simples ; & qu'ils cessent de même , dès que le redoublement est fort diminué.

Mais comme dans les fièvres inflammatoires du cerveau , ces accidens ne cessent pas après que le redoublement est fini , & que la fièvre est médiocre , c'est-à-dire , après que la raréfaction du sang est fort diminuée , il est certain qu'ils ne dépendent pas de la seule raréfaction des liqueurs.

Le gonflement des vaisseaux du cerveau vient donc pour lors de leur engorgement ; les liqueurs ne s'y engorgeroient pas , si elles pouvoient les traverser avec leur rapidité & leur facilité ordinaires. Rien ne peut les en empêcher , que leur épaisissement : en effet , dès qu'elles ont perdu leur ténuité , & leur fluidité



fluidité naturelle , elles coulent lentement , & elles ne traversent plus aisément les vaisseaux capillaires , dont les replis & les tortuosités sont infinis ; elles s'y arrêtent , ou la quantité qui en sort est moindre que celle qui y est poussée avec force par les gros vaisseaux ; ainsi peu-à-peu ces vaisseaux capillaires sont distendus & gonflés.

Quoique nous ayons dit que le gonflement des vaisseaux dépendoit de l'épaississement des liqueurs , nous ne pensons pas que toutes celles qu'on comprend sous les noms de sang & de lymphe , soient épaissies au point de ne pouvoir couler aisément ; car en ce cas les vaisseaux de tous les viscères seroient également gonflés , & engorgés : or comme il n'y a de dérangement , que dans les fonctions du cerveau , il n'y a d'engorgement que dans les vaisseaux de ce viscère.

Pour concevoir clairement la cause de l'engorgement particulier de ces vaisseaux , il faut se rappeler , que les vaisseaux du cerveau , ( de même que tous ceux des autres viscères ) doivent être distingués en plusieurs classes : les plus gros & les plus sensibles sont les vaisseaux sanguins , c'est-à-dire , ceux qui renferment cette liqueur rouge , qu'on nomme *sang* ; les autres moins forts , & moins apparents , qui sortent des vaisseaux sanguins , sont les premiers vaisseaux lymphatiques , c'est-à-dire , les vaisseaux qui reçoivent cette liqueur blanche qu'on nomme *lymphe* , dès qu'elle se sépare du sang.

Nous ferons voir dans le Traité des Sécrétions que nous donnerons pour les Etudiants en Médecine ,

1°. Que ces premiers vaisseaux lymphatiques sont encore subdivisés en plusieurs classes de vaisseaux lymphatiques plus fins , qui sortent les uns des autres , comme les premiers vaisseaux lymphatiques sortent des vaisseaux sanguins.

2°. Que les vaisseaux lymphatiques les plus fins , & qui sont les plus proches des glandes , ne doivent

enfermer qu'une lympe très-fine ; & homogène à celle qui doit être filtrée par la glande prochaine , c'est-à-dire , que la liqueur qui coule dans ces vaisseaux les plus fins , est fort approchante du caractère de celle qui va être filtrée ; elle n'en diffère même peut-être que par la grossiereté des parties qui la composent , lesquelles ne sont pas encore assez affinées.

En effet , une humeur d'un certain caractère ne pourroit être filtrée constamment par les mêmes glandes , si elle étoit confondue , & confusément mêlée avec une infinité d'autres humeurs différentes tumultueusement agitées , tant par la fermentation qui s'y passe , que par la force avec laquelle elles sont poussées & broyées par les vaisseaux & les autres parties voisines. Pour que les sécrétions , c'est-à-dire , les filtrations des différentes humeurs puissent se faire exactement & constamment , il faut que l'humeur , qui va être filtrée , soit débarrassée & séparée d'une infinité d'autres humeurs étrangères , & que son mouvement soit lent & tranquille : cette séparation ne se peut faire exactement que par gradation , & la liqueur qui doit être filtrée , ne peut acquérir un certain degré de lenteur , qu'en passant successivement des vaisseaux plus forts & plus gros , dans des vaisseaux plus fins & plus étroits , qui ne la poussent plus avec force , & dans lesquels son cours soit ralenti par les frottemens considérables qu'elle y souffre.

L'ordre & la mécanique des sécrétions demandent donc que l'humeur qui doit être filtrée , passe d'abord des vaisseaux capillaires sanguins , dans les vaisseaux lymphatiques les plus forts , & successivement de ceux-ci dans d'autres vaisseaux plus déliés qui sont les plus proches de la glande , & qui y portent la liqueur épurée , qui doit y être filtrée.

Il suit de cette théorie , que les vaisseaux lymphatiques les plus fins contiennent une liqueur particulière au viscere dans lequel ils sont , & que cette liqueur est



différente de celle qui coule dans les vaisseaux des autres viscères. Or comme nous avons fait voir dans le premier Mémoire des fièvres inflammatoires, que l'humeur qui se filtre pas les glandes d'un viscere pour être altérée, épaissie, &c. sans qu'aucune de celles qui se séparent par les glandes des autres parties, aient reçu la moindre altération : celle du cerveau peut donc être épaissie de même séparément des autres humeurs.

Dès que cette humeur particuliere au cerveau sera plus épaissie, & plus grossiere qu'elle ne doit être, elle coulera d'autant plus lentement dans ses vaisseaux, qu'ils sont plus foibles que ceux des autres viscères, parce qu'ils ne sont pas soutenus, & enfermés entre des feuillets membraneux, aussi forts & aussi élastiques que ceux des autres parties ; car personne n'ignore que le cerveau est un corps bien plus mol que le foye, le poulmon, & que toutes les autres parties.

La trop grande lenteur du cours de cette liqueur trop épaissie empêche qu'elle ne sorte de ces vaisseaux dans une quantité égale à celle qui y est poussée par des vaisseaux plus forts ; ainsi elle s'y engorge, elle les gonfle, & les distend : Dès qu'ils sont gonflés, ils compriment nécessairement les glandes qu'ils entourent ; ils empêchent que les esprits animaux ne soient filtrés aussi abondamment qu'ils le sont ordinairement, & toutes les parties en reçoivent une moindre quantité ; ainsi les malades tombent nécessairement dans l'affaiblissement, l'assoupissement, &c.

On doit donc reconnoître pour causes premières de ces accidens qui caractérisent les deux especes de fièvres inflammatoires du cerveau, l'épaississement de l'humeur lymphatique particuliere au cerveau, & le gonflement des vaisseaux qui la renferment.

Ces vaisseaux ne compriment pas & ne rétrécissent pas seulement les glandes ; ils pressent aussi nécessairement les vaisseaux lymphatiques moins fins, avec lesquels

ils sont entrelassés , ils rétrécissent leur cavité , & empêchent que la lymphe qui y est apportée n'y circule aisément ; ainsi elle s'y engorge , d'autant plus que la partie qui devoit s'échapper par les vaisseaux les plus fins , ne peut plus y être déposée à cause de leur engorgement : ces vaisseaux moins fins étant engorgés , en pressent d'autres plus forts , & ainsi successivement le cours de la lymphe est gêné jusques dans les plus gros vaisseaux lymphatiques , qui compriment ensuite les vaisseaux capillaires sanguins. Dès que plusieurs d'eux sont comprimés & rétrécis , le cours du sang y est interrompu , & l'inflammation du viscere suit de près , comme nous l'avons dit dans le premier Mémoire des fièvres inflammatoires.

L'inflammation se fait d'autant plus promptement , & elle est d'autant plus considérable , que la fièvre est plus vive , parce que le sang étant pour lors plus raréfié , il distend davantage ses vaisseaux , il dilate les embouchures des premiers vaisseaux lymphatiques , & il agit sur elle avec force ; ainsi il y passe plus promptement , & plus abondamment , que lorsqu'il est moins raréfié , & qu'il est poussé avec moins de force , c'est-à-dire , qu'il passe dans ces premiers vaisseaux lymphatiques plus promptement & plus abondamment , lorsque la fièvre est vive , que lorsqu'elle est médiocre.

C'est par cette raison , que les symptomes ou accidens qui arrivent dans les deux especes de fièvres malignes , & qui leur sont communs , sont bien plus forts , & plus apparens lorsque la fièvre est vive , que lorsqu'elle est presqu'insensible ; en effet , l'affaîssement & l'assoupissement qui sont les premiers symptomes qui caractérisent les deux especes de fièvres inflammatoires du cerveau , sont plus considérables dans l'espece qui est d'abord accompagnée d'une fièvre vive ; car , pour lors les glandes du cerveau ne sont pas seulement comprimées par le gonflement des vaisseaux dans lesquels l'humeur épaisse est engorgée , elles le sont par



tous les vaisseaux sanguins & lymphatiques qui sont gonflés par la raréfaction de ces liqueurs, & de celles mêmes qui sont engorgées ; au lieu que les glandes du cerveau ne sont comprimées que par le seul engorgement des vaisseaux lymphatiques lorsque la fièvre est presque insensible.

Lorsqu'elle est vive, le délire est plus fort, & plus apparent, les malades parlent haut, ils crient, ils s'agitent, leurs mouvemens convulsifs sont plus forts, plus fréquens, leurs yeux sont vifs, & étincelans, & souvent parsemés de vaisseaux rouges &c. au lieu que le délire est sourd, & souvent peu sensible, lorsque la fièvre est très-médiocre ; les malades parlent bas, & entre leurs dents, leurs mouvemens convulsifs sont plus foibles, & plus languissans, & souvent moins fréquens ; ces malades s'agitent moins, leurs yeux sont plutôt éteints & mornes, que vifs & étincelans ; enfin l'inflammation des membranes du cerveau se fait plus tard, & ses progrès sont moins rapides lorsque la fièvre est médiocre, que lorsqu'elle est vive.

Quoique les accidens qui caractérisent ces deux espèces de fièvres dépendent d'une même cause, on doit cependant les distinguer en deux classes différentes, comme nous l'avons dit ; car dans l'une ces accidens, à savoir, l'affaïssement & l'assoupissement, sont accompagnés dès le commencement d'une fièvre assez vive ; dans l'autre, la fièvre est presque insensible dans le commencement.

Nous nommerons la première : *Fièvre inflammatoire du cerveau* ; il ne faut pas la confondre avec les fièvres continues simples, dans lesquelles les malades ne sont ni affaïssés, ni assoupis, ou dans le délire, que pendant le fort du redoublement : car comme ces accidens diminuent, dès que le redoublement est diminué, ils ne dépendent que de la raréfaction du sang ; au lieu que les mêmes accidens subsistent toujours dans les fièvres inflammatoires du cerveau, après que les redouble-

mens sont cessés , ils ont une cause différente , constante , & indépendante de la raréfaction des liqueurs , & de la fièvre : on ne doit donc pas donner le nom de fièvre inflammatoire du cerveau , comme on le fait souvent , à ces fièvres dans lesquelles l'assoupissement , l'affaïssement & le délire , ne sont que des accidens passagers & dépendans de la seule raréfaction des liqueurs. Par la même raison qu'on n'appelle pas les fièvres intermittentes , dans lesquelles les malades sont assoupis , ou ont le délire , &c. des fièvres malignes , & qu'on ne nomme pas fluxions de poitrine , les fièvres dans lesquelles les malades ne crachent du sang que dans le fort des redoublemens ; le nom de fièvre inflammatoire du cerveau n'est dû qu'aux seules fièvres dans lesquelles il y a un désordre , ou un dérangement particulier & constant dans le cerveau , en conséquence duquel l'inflammation s'y forme plutôt que dans aucun autre viscere.

Nous nommerons la seconde espece de fièvre inflammatoire du cerveau : *Fièvre maligne* ; ce nom lui a été donné , parce que la fièvre étant presque insensible dans le commencement , elle semble se cacher , & se voiler dans les premiers tems : on ne doit pas non plus la confondre avec toutes les fièvres qui sont très-vives dès le commencement.

Dans cette fièvre les liqueurs lymphatiques sont plus épaissies , que dans la fièvre inflammatoire du cerveau ; la médiocrité de la fièvre qui paroît dans le commencement en est une preuve certaine.

En effet la vivacité ou la médiocrité de la fièvre dépend toujours , ou de la quantité plus ou moins grande des humeurs qui passent dans le sang , ou du caractère du sang plus ou moins propre à s'allumer facilement ; or puisque la fièvre est presque insensible dans le commencement des fièvres malignes , il est certain , ou qu'il passe pour lors peu d'humeurs dans le sang , ou que le sang est moins disposé à s'enflammer.



Les levains fiévreux ne peuvent passer en petite quantité dans le sang, que, ou parce qu'il y en a peu de renfermé dans les liqueurs & dans les glandes, &c. ou parce que ceux qui y sont ne peuvent se développer d'abord en abondance. Cette fièvre devenant ordinairement vive le troisième ou quatrième jour, quoique le malade ait observé une diète exacte, & qu'une partie des humeurs ait été évacuée par les saignées, les lavemens, & souvent même par un purgatif; il est certain qu'il y avoit dès le commencement assez de levains fiévreux renfermés dans les liqueurs, dans les glandes, &c. pour causer une fièvre très-vive : ainsi sa médiocrité ou foiblesse ne peut dépendre que de la petite quantité d'humeurs qui se développe à la fois.

Rien ne peut empêcher les humeurs de se développer en grande quantité, quand elles sont abondantes, que l'épaississement des liqueurs avec lesquelles elles sont mêlées; d'où il suit que les liqueurs lymphatiques [dans lesquelles les levains fiévreux sont renfermés], sont plus épaisses & plus crues dans le commencement des fièvres vraiment malignes, qu'elles ne le sont dans les premiers tems des fièvres inflammatoires du cerveau.

Le sang s'allume plus ou moins promptement, selon que ses parties sont plus ou moins étroitement unies, & forment une masse plus épaisse & plus grossière; car il est constant qu'une liqueur fermente d'autant moins promptement, & d'autant moins facilement, que ses parties sont plus étroitement unies. Ainsi, en supposant que la médiocrité de la fièvre qui paroît dans le commencement des fièvres malignes, vient du caractère du sang peu propre à s'allumer, il seroit toujours certain que les liqueurs des Malades qui en sont attaqués, sont plus épaisses & plus compactes; pour ainsi dire, dans le

comencement de cette maladie , qu'elles ne le font dans les premiers tems des fièvres inflammatoires.

Nous pouvons donc conclure de la médiocrité de la fièvre , qu'on remarque dans le commencement des fièvres malignes , & même de l'obscurité ou de la foiblesse des symptomes qui paroissent pour lors , que les liqueurs sont plus épaissies & plus cruës dans les premiers tems de ces fièvres , que dans le commencement des fièvres inflammatoires du cerveau.

Cet état différent des liqueurs , & la grande différence de la vivacité de la fièvre , demandent une conduite différente dans le traitement ou la curation de ces deux especes de fièvre , sur-tout dans leur commencement. C'est pourquoi nous en ferons deux Mémoires séparés , d'autant plus que la guérison des malades dépend ordinairement de la maniere dont ils ont été traités dans les premiers jours.

#### *Curation des Fièvres inflammatoires du Cerveau.*

Nous avons marqué que l'affaïssement , l'assoupissement , &c. étoient des accidens qui caractérisoient les fièvres inflammatoires du cerveau ; mais nous avons fait observer en même tems , que ces accidens pouvant être causés par la seule raréfaction du sang , ils ne décidoient pas du caractère de la maladie , tant que la fièvre étoit très-vive. Elle est toujours considérable dès le premier accès de la fièvre inflammatoire du cerveau , proprement dite ; ainsi on ne peut pas décider dès le premier accès , si le malade en est attaqué , quoiqu'il soit fort assoupi , fort affaïssé , qu'il rêve , &c. il faut attendre que la force de ce premier accès soit passée. Si tous ces accidens ne disparoissent pas après que le redoublement est fort diminué , il sera certain qu'ils dépendent d'une



cause indépendante de la fièvre , c'est-à-dire , d'un engorgement constant dans les vaisseaux lymphatiques du cerveau , & par conséquent que le cerveau est menacé d'une inflammation prochaine.

Il seroit très-imprudent d'attendre que la maladie fût caractérisée, pour prescrire les remèdes capables de dissiper les accidens qui paroissent : car quoiqu'ils ne dépendent que de la grande raréfaction des liqueurs , il est toujours certain que tous les vaisseaux sanguins & lymphatiques du cerveau , sont extrêmement gonflés , & distendus ; on doit donc craindre qu'il ne se fasse des engorgemens dans quelques-uns de ces vaisseaux , sur-tout dans les capillaires , ou dans les petits vaisseaux sanguins , qui pénètrent dans la substance du cerveau : car , ces derniers n'étant pas soutenus comme ceux des autres parties , par des membranes fortes & élastiques , ils peuvent être plus aisément engorgés ou crevés.

La saignée est de tous les remèdes connus , celui qui désenplit plus promptement les vaisseaux gonflés & dilatés par la raréfaction des liqueurs. Celle qui est faite à un des pieds , désenplit plus parfaitement & plus promptement les vaisseaux du cerveau qu'aucune autre : on doit donc saigner les malades à un des pieds , dès que la chaleur de la fièvre est bien établie , & qu'on s'apperoit qu'ils sont assoupis , affaiblés , ou qu'ils se plaignent d'une douleur , ou d'une pesanteur de tête considérable.

La saignée du pied est d'autant plus nécessaire , que les engorgemens dans le cerveau ne se font pas toujours avant que la fièvre paroisse , ou dans le premier frisson , ou dans le premier accès , comme il arrive le plus ordinairement. La pratique nous apprend qu'ils ne se font quelquefois que dans le second , ou même dans le troisième redoublement ; de même que les engorgemens du poulmon ne se font quelquefois que le deuxième , ou le troisième

jour de la maladie, & de même que les boutons ou taches de la Rougeole ne paroissent que deux ou trois jours après que la fièvre a commencé, comme nous l'avons dit; ainsi une fièvre qui n'est réellement que continue simple dans les premiers jours, c'est-à-dire, qui n'est d'abord accompagnée d'aucun engorgement dans le cerveau, peut devenir une fièvre inflammatoire du cerveau, parce qu'il s'y fait un engorgement dans le second ou le troisième redoublement: c'est pourquoi il est toujours nécessaire de commencer par saigner du pied les malades attaqués de la fièvre, dès qu'ils se plaignent d'un grand mal de tête, ou qu'ils sont assoupis, &c.

Trois ou quatre heures après cette saignée, on donnera au malade un lavement d'eau: & deux ou trois heures après, on fera une seconde saignée du pied, supposé que la fièvre & les autres accidens ne soient pas fort diminués. Trois ou quatre heures après on lui donnera un second lavement d'eau.

Enfin, on feroit faire une troisième saignée sept ou huit heures après la seconde, s'il n'y avoit pas une diminution bien marquée dans la grandeur de la fièvre, & des accidens.

Pendant ce premier accès, on ne donnera point de bouillon au malade, à moins qu'il ne soit épuisé, ou qu'il n'ait été mal nourri, ou qu'il n'ait fait précédemment une grande diette: car en ce cas, on pourroit lui donner un bouillon une heure après la première saignée, & on continueroit ensuite à lui en donner un de quatre heures en quatre heures; mais en général, il faut attendre, autant qu'il est possible, que le premier accès soit fort diminué, parce qu'ordinairement l'estomach & les intestins sont farcis d'humeurs & de crudités, qui corrompent les bouillons.

Quoiqu'on ne donne point de nourriture aux malades, il faut cependant commencer à leur faire boire



beaucoup de ptisane, dès que le frisson est passé, & que la chaleur est marquée, afin de détremper le plus qu'il sera possible, les humeurs contenues dans les premières voyes, & de donner de la fluidité aux liqueurs épaissies qui coulent difficilement dans leurs vaisseaux.

Deux heures après que cet accès est fort diminué on fera prendre au malade un lavement purgatif.

Si l'assoupissement & l'affaïssement du malade ne font que diminuer, après que ce premier accès est fort médiocre, & qu'ils ne disparoissent pas entièrement, on aura lieu de croire qu'ils sont causés par un engorgement dans les vaisseaux du cerveau, & qu'ils sont indépendans de la fièvre; ainsi on tâchera de donner de la fluidité aux liqueurs épaissies & engorgées, par les apozèmes marqués à la fin de ce Mémoire. On leur en donnera deux grandes tassées à une demie-heure de distance l'une de l'autre, & à une heure & demie ou deux heures de distance des bouillons.

Si l'on a vu le malade dès le commencement du premier accès, & qu'on l'ait fait saigner du pied deux ou trois fois pendant le cours de cet accès, on s'en tiendra à l'usage des bouillons, de la ptisane, & des apozèmes, jusqu'à ce que le second redoublement recommence. On pourra même lui donner un lavement d'eau, cinq ou six heures après le lavement purgatif.

Si le malade n'avoit pas été suffisamment saigné pendant le premier accès, on le feroit saigner du pied, pendant le tems même où la fièvre n'est pas violente; car il ne suffit pas de désemplir les vaisseaux en général, il faut de plus, que les liqueurs puissent couler aisément dans les vaisseaux du cerveau, qui sont comprimés & retrécis.

Dès que le second redoublement paroît, il faut ressaigner les malades d'un des pieds, pourvû cepen-

dant qu'il y ait au moins six ou sept heures qu'il ne l'ait été. On continuera à leur donner des bouillons & des apozèmes aux heures marquées ci-dessus. On leur fera boire fort souvent de la ptisane, & on leur donnera un lavement d'eau, trois ou quatre heures après la saignée.

Si cette saignée diminue beaucoup la vivacité de la fièvre, & que le redoublement se calme quelque tems après, on donne un second lavement d'eau, trois ou quatre heures après le premier, sur tout si le malade a des grouillemens dans le ventre, ou des envies d'aller au bassin.

Si au contraire cette saignée ne diminue pas considérablement le redoublement, & si la grandeur des accidens marque que l'engorgement des vaisseaux lymphatiques du cerveau augmente, & que l'inflammation se forme, ou fait des progrès, il faut ressaigner le malade du pied, & faire cette saignée cinq ou six heures après la précédente; car il faut avoir pour regle de saigner les malades du pied dans le commencement de cette maladie, toutes les fois que l'augmentation des accidens nous fait connoître que le désordre du cerveau devient plus considérable.

Les symptômes qui font connoître que l'engorgement des vaisseaux lymphatiques du cerveau augmente, sont l'augmentation de l'abattement, de l'affoupissement, de la douleur de tête, ou de sa pesanteur, & un délire plus marqué.

Ceux qui marquent que l'inflammation commence, ou qu'elle fait des progrès, sont l'agitation plus grande des malades, pendant même leur affoupissement. Ils se remuent sans cesse, ne trouvant aucune situation commode. Ils entendent presque continuellement un bruit pareil à celui que produit un vent impétueux, ou une chute d'eau, ou le son des cloches. Ils ne peuvent fermer les yeux, qu'ils ne croient voir des personnes absentes, ou des figures extraordinai-



tes ; ils ne peuvent soutenir la lumière : leur délire est plus vif , non-seulement dans le fort du redoublement , mais même après qu'il est fini : leurs doigts , ou quelques autres parties se remuent involontairement , & on remarque souvent dans le blanc de leurs yeux , des vaisseaux gorgés de sang.

Lorsque l'inflammation est devenue considérable , on observe que les mouvemens convulsifs sont beaucoup plus vifs & plus fréquens , on les remarque sur tout dans les doigts , & même dans les levres. Ces malades crient , ils parlent haut , ils veulent battre , ou ils tombent dans un affaïssement général , ils n'avertissent plus les personnes qui ont soin d'eux , des besoins qu'ils peuvent avoir ; le ventre se tend , le mouvement de la langue , des yeux , des paupieres , ou de quelqu'autre partie , n'est plus libre , & nous voyons même quelquefois , quelques-unes de ces parties tomber en paralysie.

Enfin , lorsque l'inflammation est poussée à un certain degré , le cours des esprits animaux est interrompu , toutes les parties perdent leur ressort , la respiration devient difficile , & la mort suit ordinairement de près ces accidens.

Toutes les fois donc que les accidens marqués ci-dessus , ou plusieurs d'eux , font connoître que l'inflammation est considérable , ou qu'elle fait des progrès , il faudra réitérer les saignées du pied , pendant le redoublement , autant de fois que les forces du malade peuvent le permettre. Il est pour lors fort utile de faire de grandes saignées ; car on prévient plus sûrement les inflammations , en tirant en une fois une grande quantité de sang , qu'en en tirant un peu d'avantage en deux saignées. Nous en détaillerons les raisons , dans le Traité des fièvres que nous donnerons pour les Etudians en Médecine.

Quoique la saignée soit de tous les remèdes , celui qui peut arrêter le plus promptement les progrès de l'in-

flammation, il ne faut pas cependant oublier que l'engorgement des vaisseaux lymphatiques du cerveau, est la premiere cause de l'inflammation de ce viscere ; ainsi, on doit toujours avoir en vûe de débarrasser ces vaisseaux. Pour y réussir, il faut donner de la fluidité à la lymphe épaisse qui est arrêtée.

On ne peut lui en donner que par des remedes qui lui soient homogènes, puisque les autres ne pourroient s'y mêler exactement, ni la pénétrer, comme nous l'avons dit ; ainsi, après avoir détrempe les liqueurs, par la grande boisson & les apozèmes, après avoir débarrassé les intestins par plusieurs lavemens, & sur tout, après avoir diminué la roideur & la tension des parties solides par les saignées, on mettra en usage des remedes plus capables de diviser la lymphe épaisse, ayant soin de les rendre légèrement laxatifs : car on doit avoir pour regle générale, de tenir fort libre le ventre des malades attaqués de ces fièvres, afin d'évacuer doucement les humeurs, à mesure qu'elles deviennent fluides ; car quand elles séjournent dans les vaisseaux, elles augmentent la fièvre, & donnent plus d'agitation au malade. On commencera donc à la fin de ce second redoublement, à donner aux malades qui ne sont pas fort pauvres, l'Opiat suivant. Ils en avaleront une prise deux heures après chaque bouillon, dans du pain à chanter, ou délayé dans deux cuillerées d'eau, & ils boiront par-dessus, deux grandes tassées de l'apozème marqué à la fin de ce Mémoire, à une demie-heure de distance l'une de l'autre.

Lorsque les malades sont dans une grande pauvreté, on mettra en poudre fine une pilule universelle purgative, ou une pilule & demie ; on mêlera cette poudre dans une pinte de leurs apozèmes ou de leur ptisane. Ils en boiront deux tassées entre chaque bouillon, comme il est marqué, & on aura soin de remuer la bouteille chaque fois qu'on en donnera. Ces remedes pénètrent la lymphe arrêtée dans les vaisseaux du



cerveau, ils la divisent sans donner trop de mouvement aux liqueurs, & ils entretiennent la liberté du ventre, sans causer d'irritation ; ils ne doivent pas cependant empêcher qu'on ne continue à donner des lavemens.

On continuera l'usage de l'Opíat, ou des Pilules universelles purgatives, tant que la fièvre sera médiocre ; mais dès que le troisième redoublement commencera à être marqué, on cessera l'usage de ces remèdes, ils ne causeroient point de grands désordres, quand même on en prendroit dans le fort du redoublement ; mais comme ils ne procureroient pas pour lors d'évacuation, & qu'ils augmenteroient le bouillonnement des humeurs, il faut les supprimer dès que la fièvre est vive.

Si ce troisième redoublement est violent, si la douleur de tête, ou l'assoupissement sont plus considérables ; si le délire est plus marqué ; si la langue est très-sèche, & la peau très-ardente, on saignera le malade du pied dès le commencement, & on réitérera la saignée pendant le cours de ce redoublement, si la violence de la fièvre, ou la grandeur des accidens le demandent ; du reste, on fera boire le malade souvent ; il prendra ses bouillons aux heures marquées, & on lui donnera de six heures en six heures, un lavement d'eau, excepté dans le tems de la sueur.

Dès que ce redoublement sera fini, on examinera si la langue est moins sèche, & la peau moins ardente, qu'elles n'étoient à la fin des autres redoublemens, si les urines sont moins crues ; si elles sont quelque dépôt, ou si l'on y remarque quelque matière mucilagineuse, suspendue en forme de nuage, & sur tout si les lavemens ont fait couler des matières bilieuses & fondues, comme une espèce de purée jaune : en ce cas, on profitera du moment de la rémission de la fièvre, pour faire vomir le malade, & on se servira de la poudre vomitive, selon qu'il est marqué dans le Mé-

moire de son usage , ayant attention de la donner assez tôt , pour que son effet puisse être fini avant le commencement du prochain redoublement : pendant l'opération de ce remede , le malade boira encore plus souvent qu'à l'ordinaire , sur tout s'il a des envies de vomir.

Si au contraire on ne remarque pas à la fin de ce redoublement , une grande diminution dans la sécheresse de la langue , & dans l'ardeur de la peau , si les urines ne sont pas moins crues , si les lavemens n'ont pas entraîné des matieres bilieuses & fondues , il ne faudra point donner de vomitif , ni de purgatif , & on recommencera l'usage de l'Opiat , & des Apozèmes , comme il est marqué ci-dessus , ou bien on rendra les apozèmes ou la ptisane laxatifs , & fondants , en y mêlant une Pilule purgative , comme il est prescrit à la fin de ce Mémoire. On donnera au malade un lavement purgatif deux ou trois heures après que le redoublement sera fort diminué : on conduira ainsi le malade jusqu'au commencement du redoublement suivant ; pour lors on cessera ces remedes , on le fera boire souvent , & on lui donnera les bouillons à l'ordinaire , des lavemens d'eau , & on le saignera du pied tout autant de fois que la vivacité de la fièvre , & la grandeur des accidens le demanderont.

On continuera la même conduite jusqu'à ce qu'on observe des signes de coction dans les humeurs , c'est-à-dire ,

1°. Qu'on donnera au malade un lavement purgatif à la fin de chaque redoublement , qu'on lui fera prendre entre les redoublemens , de l'Opiat fondant , & des apozèmes , ou de la ptisane rendue laxative , & les bouillons à l'ordinaire.

2°. Que pendant le redoublement , on suspendra ces remedes , qu'on fera boire le malade encore plus souvent que dans l'intervalle des redoublemens , qu'on lui donnera des lavemens d'eau , & qu'on le saignera du pied , lorsque la violence de la fièvre , ou la grandeur



Heur des accidens le demanderont; mais dès que la diminution de l'ardeur de la peau, & de la sécheresse de la langue, ou le caractère des urines, & sur tout celui des évacuations du bas-ventre, nous assureront que les humeurs sont en fonte, & que les parties solides sont détendues, pour lors on profitera du premier intervalle qui se trouvera entre les redoublemens pour évacuer les malades.

Nous observons quelquefois ce changement heureux dans les urines & dans les évacuations du bas-ventre à la fin du troisième redoublement, en comptant le premier accès; mais ce changement favorable ne paroît le plus souvent qu'après le cinquième redoublement, ou même quelquefois après le septième; ainsi on ne purge pour lors que le sixième ou le huitième jour de la maladie.

On commencera par un vomitif: il est d'abord préférable au simple purgatif, 1°. Parce qu'il débarrasse mieux l'estomach. 2°. Parce que les efforts qu'il fait faire, fouettent les liqueurs, & peuvent dégager les vaisseaux engorgés. 3°. Parce que son effet étant plus prompt & plus court, il est presque toujours fini avant que le prochain redoublement recommence; ainsi on donnera pour lors aux malades une prise de la poudre vomitive proportionnée à son âge, à ses forces, &c. comme il est marqué dans le Mémoire de l'usage de ce remede.

Si le redoublement qui suit l'effet du vomitif est violent; s'il est accompagné d'un mal de tête considérable; si l'assoupissement est profond; si le délire est plus marqué, ou plus continuel; si les mouvemens convulsifs sont plus fréquens & plus forts, on reffainera encore le malade d'un des pieds dans le fort du redoublement: on observera au reste pendant ce redoublement, le regime marqué ci-dessus.

Dès qu'il sera sur la fin, on recommencera l'usage

de l'Opiat & des apozèmes , comme nous l'avons dit précédemment.

Dans le redoublement suivant, on réitérera la saignée du pied , supposé que la grandeur de la fièvre & des accidens la rendent indispensable ; mais autrement , on ne la fera pas , on se contentera de faire boire beaucoup le malade , de lui faire prendre ses bouillons à l'ordinaire , & de lui donner des lavemens d'eau.

On examinera attentivement l'état du malade à la fin de ce redoublement. Si les évacuations du bas-ventre qu'a eues le malade depuis le vomitif, ont été crues & féreuses ; si on n'y a point vu de matiere bilieuse ; si la peau est ardente & sèche , on recommencera simplement l'usage de l'Opiat , des apozèmes , & des ptisanes fondantes : on donnera un lavement purgatif deux heures après la fin de ce redoublement , & on observera le régime marqué ci-dessus.

Si au contraire on a vu couler de la bile ; si l'ardeur de la peau , &c. ne sont pas fort considérables , & que les urines ne soient pas crues , on profitera de ce moment pour purger le malade.

Lorsque le vomitif précédent a fait jetter au malade des vers par la bouche , ou lorsqu'il a vomi de la bile , depuis qu'il a pris ce remede , ou lorsqu'il a eu de fréquentes envies de vomir , pour lors on lui donnera une seconde prise de poudre vomitive , pareille à la premiere , & de la même maniere : lorsqu'au contraire l'estomach paroît avoir été bien débarrassé par la premiere prise du vomitif , on se servira d'un purgatif simple pour évacuer le malade ; ainsi on lui donnera une dose de la poudre fébrifuge convenable à son âge & à ses forces , &c. ou une prise des Pilules universelles purgatives , comme il est marqué dans le Mémoire de leur usage.

Pendant le redoublement qui surviendra , on conduira le malade , comme il a été dit ; & dès qu'il fera



fini, on recommencera l'usage de l'Opiat, des apozèmes, des lavemens purgatifs, &c. pour mettre les humeurs en fonte, & disposer le malade à être purgé à la fin de ce redoublement; ainsi cette purgation sera donnée deux jours après la précédente. On continuera à purger le malade tous les deux ou trois jours, & à lui faire prendre dans l'intervalle des redoublemens, de l'Opiat, des apozèmes, &c. jusqu'à ce que la fièvre soit finie, ou fort diminuée, & que les accidens soient dissipés. Si le ventre est fort libre sans le secours des lavemens, on ne donnera pas, ni d'Opiat, ni d'apozèmes purgatifs, ni de ptisanes laxatives.

Si le délire, l'affoupissement, les mouvemens convulsifs, & autres accidens ne diminuoient pas sensiblement après que le malade aura été suffisamment saigné du pied, qu'il aura vomi, ou qu'il aura été purgé une ou deux fois, pour lors il sera certain que l'inflammation fait des progrès; elle dépend premièrement (comme nous l'avons dit,) de l'engorgement des vaisseaux du cerveau. Le peu de succès des remèdes qu'on aura donnés pour dissiper cet engorgement, doit déterminer à se servir d'autres remèdes plus actifs, & plus efficaces.

De tous ceux que j'ai mis en usage, je n'en ai point trouvé qui causât plus promptement une fonte salutaire dans la lymphe particulière au cerveau, & qui déarrassât plus vite & plus sûrement les vaisseaux lymphatiques de ce viscère, que la poudre de Cantharides, appliquée extérieurement sous la forme de l'emplâtre, auquel on donne le nom de Vesicatoire, par rapport à son effet; ainsi on appliquera pour lors entre les épaules, ou dans l'intérieur des cuisses, un grand emplâtre visicatoire, chargé de poudre de Cantharides: cet emplâtre sera environ de la grandeur de la paume de la main du malade, & pour empêcher qu'il ne tombe, on aura l'attention, 1<sup>o</sup>. De laisser un grand bord au cuir sur lequel on aura étendu ce vesicatoir-

re ; pour pouvoir étendre sur tout ce rebord un autre emplâtre , nommé *Aglutinatif* , tel que celui d'André de la Croix , &c. 2<sup>o</sup>. On appliquera par-dessus l'emplâtre , un bandage convenable , afin qu'il reste dans la même place. On levera cet emplâtre dix ou douze heures après qu'il aura été appliqué ; on séparera avec une spatule , ou le manche d'une cuillière , tout l'épiderme qui aura été détaché , & qui couvre encore souvent l'endroit où l'emplâtre a agi ; on couvrira ensuite toute la playe avec un emplâtre de suppuratif simple ; on pansera cette playe toutes les douze heures , avec du suppuratif : mais si on s'apperçoit qu'elle ne suppure pas beaucoup , ou que le délire , l'assoupissement , les mouvemens convulsifs ne diminuent pas , on mettra toutes les vingt-quatre heures sur l'emplâtre suppuratif , une petite pincée de Cantharides en poudre fine.

Dès qu'on aura projeté d'appliquer l'emplâtre vésicatoire , on cessera l'Opiat , ou les ptisanes fondantes & laxatives , & les apozèmes : on changera la ptisane ordinaire , & on fera boire au malade de celle qui est marquée à la fin de ce Mémoire , pour éviter que les vésicatoires ne causent quelque ardeur d'urine ; le malade en commencera l'usage quelques heures avant qu'on applique les vésicatoires , ou du moins en même tems.

Il ne faut pas attendre que les accidens soient devenus très considérables , pour se servir de ces emplâtres ; mais il ne faut pas non plus les appliquer , avant que le malade ait été suffisamment saigné , qu'il ait été détrempé , & ait été bien évacué.

Pendant l'usage de ces emplâtres , il faut entretenir le ventre du malade fort libre par des lavemens ; & s'ils ne suffisent pas , on rendra leur ptisane légèrement purgative , comme il est marqué à la fin de ce Mémoire.

L'application de ces emplâtres ne doit point empêcher de purger les malades de deux ou trois jours l'un ,



Comme nous avons dit ; on se servira pour lors de Pilules universelles écrasées, & mises en bol avec l'huile d'amandes douces, ou l'huile ordinaire. Le malade avalera ce bol enveloppé dans du pain à chanter, & il boira par-dessus un verre de ptisane, ou il délayera ce bol dans deux cuillerées d'eau ou de ptisane ; & il en boira un verre par-dessus.

L'effet que produisent ces emplâtres, peut suppléer en quelque façon aux saignées ; ainsi on ne tirera point de sang au malade, ( après que les emplâtres auront été appliqués, ) à moins que la violence de la fièvre, la dureté du pouls, & la grandeur des accidens ne le demandent.

S'il survient des ardeurs d'urine, on lavera l'emplâtre vésicatoire, & on ne mettra sur la playe que du suppuratif simple ; & si elles sont très-violentes, on tirera au malade deux palettes de sang de la veine jugulaire, ou d'une des veines du bras.

Lorsque le délire, l'assoupissement, les mouvemens convulsifs, &c. seront cessés ; pour lors on ne mettra plus de suppuratif sur la playe, on se contentera d'y mettre du beurre sur une feuille de poirée, & on laissera la playe sécher, & se fermer insensiblement, ayant soin de purger le malade tous les deux ou trois jours, jusqu'à ce que la fièvre & les autres accidens soient dissipés : on se servira d'un purgatif doux ; ainsi les pauvres prendront une dose convenable de Pilules universelles, écrasées, & mises en bol avec l'huile, comme nous avons dit, & les riches avaleront une Potion faite avec la Cassé, la Manne, &c.

Si l'on remarque qu'il survienne périodiquement un léger mouvement de fièvre, après que les accidens auront été dissipés, & que le malade aura été bien purgé, on aura recours à l'Opiat, ou à la ptisane de Quinquina, comme nous l'avons déjà dit dans le Mémoire des fièvres continues, simples, & inflammatoires.

S'il survient un dévoiement dans le commencement de la maladie , on examinera son caractère : s'il est bilieux & humoral , c'est-à-dire , de la consistance d'une purée un peu jaunâtre , il ne faut pas l'arrêter ; s'il est séreux , c'est-à-dire , si les évacuations sont comme une eau légèrement teinte en jaune ou verdâtre , on donnera aux malades les ptisanes suivantes , & on mettra dans les bouillons un peu de purée de lentilles : on se servira aussi pour purgatif du Rapontic , comme il est marqué dans le Mémoire des fièvres inflammatoires du poulmon.

Il se fait assez souvent dans les fièvres inflammatoires du cerveau , des éruptions à la peau sous différentes formes : elles ne paroissent quelquefois que comme des taches d'un rouge pourpré , ce qui fait donner à ces fièvres le nom de fièvres pourpreuses. On observe aussi d'autres éruptions pareilles à de petites vesicules blanches & transparentes , qui ne sont remplies que d'une sérosité très-saline. Ces éruptions ne changent point le caractère de la maladie , & ne doivent par conséquent rien changer dans la manière de les traiter ; ainsi elles ne doivent point empêcher qu'on ne saigne le malade toutes les fois que la violence de la fièvre & la grandeur des accidens indiqueront la nécessité de ce remède , & qu'on ne le purge dès que les humeurs seront rendues fluides , & que les parties solides seront souples.

Les sueurs qui surviennent dans le commencement de la maladie , & pendant la force des redoublemens , ne doivent pas non plus empêcher de saigner pendant même qu'elles durent , ces sortes de sueurs n'étant point salutaires , & dépendant toujours de la difficulté que le sang a à passer par les vaisseaux capillaires sanguins.

On doit éviter dans ces fièvres encore plus soigneusement que dans les fièvres continues simples , de trop couvrir les malades , lorsque les sueurs paroissent.



ent, ou de faire grand feu dans leur chambre, ou de fermer exactement les rideaux de leur lit, ou de leur donner du vin, du sucre, ou autres liqueurs spiritueuses : rien n'est plus pernicieux, car ces liqueurs ou la trop grande chaleur ne font qu'augmenter la raréfaction du sang & l'inflammation, dont les progrès se font pour lors beaucoup plus rapidement ; il faut donc se contenter d'entretenir une chaleur douce dans la chambre, de couvrir suffisamment les malades pour qu'ils n'aient point froid, de leur donner les tisanes & les bouillons toujours chauds ; il faut tenir leurs rideaux un peu ouverts, & même les ouvrir beaucoup de tems en tems, afin qu'un air nouveau entre dans leur lit, & qu'ils ne respirent pas toujours celui qui est infecté par leur transpiration.

Si pendant le cours de la maladie, les malades se plaignent d'aigreurs, on leur fera prendre immédiatement avant chaque bouillon, vingt ou trente grains de craye blanche, ou de craye de Briançon, ou d'yeux d'écrevisses, délayés dans deux ou trois cuillerées de leur bouillon, & ils boiront le reste par-dessus.

S'ils rendent des vers, on fera fondre dans chaque bouillon deux ou trois grains de sel d'Absinthe, jusqu'à ce qu'il n'en paroisse plus, comme nous l'avons dit dans le Mémoire des fièvres continues simples.

Si on n'a pas vu les malades dès le commencement, il faudra les mettre à une diette très-severe, & leur faire trois ou quatre saignées du pied, à six ou sept heures d'intervalle les unes des autres, selon que les forces du malade le permettront, & que la grandeur des accidens le demandera ; car il faut tâcher d'arrêter le progrès d'une inflammation déjà fort avancée.

### *Bouillon.*

Les bouillons des gens aisés seront faits avec le veau & la volaille ; on se souviendra de les faire fort légers.

Ceux des pauvres seront faits avec la fressure, ou les

extrémités des animaux ; & ceux des malades qui sont dans l'extrême misère , seront faits avec du ris , ou de la farine & de l'eau , comme je l'ai déjà marqué dans les Mémoires des fièvres intermittentes & des fièvres continues simples.

On se souviendra qu'il faut mettre des lentilles ou de la purée de lentilles dans les bouillons , quand il y a du dévoyement.

### *Ptisane.*

Les ptisanes ordinaires seront faites avec le chien-dent & la réglisse , & l'on y joindra , quand on pourra , de la racine de chicorée sauvage.

Lorsqu'on veut la rendre laxative , on délaye dans une pinte de la ptisane une Pilule , ou une Pilule & demie universelle purgative , ayant soin de la mettre auparavant en poudre , & de bien remuer le pot toutes les fois qu'on en donnera au malade : on cesse ces ptisanes dès que le ventre est suffisamment libre , ou que le redoublement commence.

Lorsqu'il fait une grande chaleur , on peut mettre dans la ptisane ordinaire de la racine d'ozeille à la place de la racine de chicorée sauvage , ou bien on y écrase quelques groseilles rouges , pour leur donner un petit goût aigrelet.

Quand les urines sont rouges , ou qu'elles ne passent pas abondamment , on fait fondre dans chaque pinte de ptisane , un gros de Nitre purifié , ou de Cristal minéral.

Lorsqu'il y a du dévoyement , l'on se sert de la ptisane faite avec la mie de pain desséchée , & la corne de cerf calcinée , ou les os de bœufs calcinés , comme nous l'avons marqué dans le Mémoire des fièvres continues simples.



*Ptisane dont on doit se servir , quand on a le desseîn  
de faire appliquer les vésicatoires.*

Prenez une botte de chiendent , une demie-poignée d'orge , faites bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure dans une grande pinte d'eau ; en retirant le pot du feu , on y jettera un peu de racine de Guimauve concassée , & on y ajoutera , si l'on peut , un gros de Nitre purifié , ou de Cristal minéral ; on laissera refroidir le tout , ensuite on le passera.

*Opiat que les malades doivent prendre dans  
l'intervalle des redoublemens.*

Prenez Diaphorétique minéral , un scrupule ; Tartre vitriolé , dix-huit grains ; le tout en poudre fine , incorporez-le avec le syrop de Capillaires , ou le syrop commun , & le partagez en trois prises , pour les malades qui ont passé quinze ans , & en six prises pour ceux qui n'ont pas encore cet âge.

Si on ne peut avoir de bon Tartre vitriolé , on mettra à la place trente-six grains de sel admirable de Glauber.

### *Apozème.*

Les apozèmes seront faits avec des feuilles de Chicorée sauvage , de Bourrache & de Buglose , de chacune une poignée coupées menu ; on fera bouillir le tout pendant deux ou trois minutes , dans un pot de terre , avec une grande pinte d'eau , ensuite on le passera.

Lorsqu'on voudra le rendre purgatif , on y fera fondre trois gros , ou une demie-once de sel admirable de Glauber , supposé que les malades soient à leurs aises.

Lorsqu'ils sont pauvres , on délayera dans une pinte de cet apozème , une , ou une Pilule & demie uni-

verselle purgative, après les avoir écrasées, & mises en poudre, & pour lors on ne rendra pas leur ptisane purgative.

On cesse de mettre des purgatifs dans les apozèmes & dans les ptisanes, lorsque le ventre est suffisamment libre, ou lorsque le redoublement commence.

Les purgations dont on se sert lorsqu'il y a du dévoyement, seront faites, comme il est marqué dans le Mémoire des fièvres inflammatoires du poulmon, avec le Rapontic.

On se servira aussi des préparations du Quinquina, qui sont marquées dans ce même Mémoire, lorsqu'il s'agira d'arrêter de légers mouvemens de fièvre périodique qui se soutiennent quelquefois après que l'inflammation du cerveau est cessée.



## M E T H O D E

*SUIVANT LAQUELLE LES  
personnes charitables doivent traiter les Pau-  
vres de la campagne attaqués de Fièvres  
malignes.*

**L**A chaleur des la peau, la fréquence & l'élévation du poul des personnes attaquées de la fièvre vraiment maligne, différent si peu de l'état naturel dans le commencement de cette maladie, que celles qui ne sont pas versées dans la pratique de la Médecine, ne s'apperçoivent pas que les malades ont de la fièvre, comme nous l'avons dit; mais les Praticiens observant que le poul est plus serré, c'est-à-dire, plus petit & plus fréquent que dans l'état naturel, la distinguent aisément, & en connoissent le caractère par



l'abattement, & l'affoupissement des malades ; en effet, on observe que dès les premiers momens de la maladie, ils s'endorment presque toujours, dès qu'on cesse de leur parler, qu'ils ne changent point, ou rarement de situation, qu'ils sont dans une grande indolence, & dans une indifférence extrême pour tout : leur état fâcheux ne les intimide point, & il n'agite pas ceux mêmes qui sont les plus inquiets, dès qu'ils ont la plus légère incommodité : ils ont quelquefois une assez grande douleur de tête ; mais le plus souvent ils ne la sentent que lourde, & pesante ; enfin leur grande indifférence pour tous, & sur eux-mêmes, marque sensiblement l'engourdissement général de tous leurs sens.

Ces accidens dépendent, comme nous l'avons marqué, de la trop petite quantité d'esprits que reçoivent toutes les parties, & nous avons fait connoître dans le Mémoire précédent, que la compression & le rétrécissement des glandes du cerveau en étoit la cause.

Nous avons fait observer que cette compression & ce rétrécissement des glandes ne pouvoit être causé que par le gonflement des vaisseaux qui les entourent.

La raréfaction des liqueurs ne peut être la cause de leur gonflement, puisque dans cette maladie la fièvre est presque insensible dans le commencement, & que la chaleur de la peau, & l'élévation du pouls, sont presque dans un état naturel.

Le gonflement de ces vaisseaux ne peut pas venir non plus d'une trop grande abondance générale des liqueurs, c'est-à-dire, de sang, de lymphe, &c. car en ce cas, les accidens qui dénotent & qui accompagnent une plethore générale, auroient paru avant la maladie. 2°. Les vaisseaux de toutes les autres parties seront également gonflés, toutes les glandes seroient comprimées, & les fonctions de tous les viscères seroient dérangées : il est donc certain que le gonflement des vaisseaux du cerveau ne dépend pas de la trop grande abondance des liqueurs en général ; ainsi leur

gonflement ne peut être causé que par l'arrêt ou le séjour des liqueurs qui y sont poussées, & qui s'y accumulent; ces liqueurs ne s'y arrêteroient pas, si elles jouissoient de leur fluidité, ou de leur finesse naturelle; d'où il suit que le gonflement des vaisseaux du cerveau, est causé par l'épaississement & le séjour des liqueurs qui y passent.

Si toutes les liqueurs du corps étoient de même épaissies, au point de ne pouvoir couler aisément par les vaisseaux les plus fins, toutes les sécrétions & toutes les fonctions seroient dérangées, comme nous avons dit: or puisqu'il n'y a que les glandes du cerveau dont les fonctions soient interrompues, il est vrai-semblable, qu'il n'y a que les vaisseaux du cerveau qui soient engorgés, & par conséquent, qu'il n'y a que la liqueur particuliere qui est poussée dans ces glandes, qui soit épaissie, comme nous l'avons dit dans le Mémoire précédent.

Le gonflement & l'engorgement des vaisseaux fins & capillaires qui renferment cette liqueur, qui est propre & particuliere au cerveau, produit bien-tôt un engorgement dans les gros vaisseaux lymphatiques, & dans les vaisseaux sanguins; ainsi ils causent l'inflammation de ce viscere, comme nous l'avons dit.

Tant que les seuls vaisseaux lymphatiques sont gonflés & engorgés, les accidens de la maladie sont sourds, & peu sensibles à ceux qui ne sont pas instruits, parce que la lymphe n'est pas poussée avec une force comparable à celle avec laquelle les vaisseaux sanguins agissent sur la liqueur qu'ils renferment, & que la fermentation de la lymphe n'est pas vive; mais dès que les vaisseaux sanguins sont gonflés & engorgés, la force avec laquelle le sang est poussé, lui fait faire à tous les instans de grands efforts contre les parois de ses vaisseaux, & cause des accidens très-sensibles.

Ils sont d'autant plus grands, que la fièvre est plus vive, le sang agissant pour lors avec d'autant plus de



force, qu'il est poussé plus violemment, & qu'il est plus raréfié : or, puisque la fièvre est plus foible dans le commencement de cette maladie, & que les accidens sont sourds, & peu sensibles, il est certain que les seuls vaisseaux lymphatiques sont gonflés & engorgés dans les premiers jours,

Quoique l'épaississement de la lymphe particuliere au cerveau, soit la cause des accidens, qui paroissent dans le commencement de la fièvre vrayement maligne ; il est certain cependant que toutes les autres liqueurs lymphatiques sont moins fines & moins fluides qu'elles ne le sont dans les fièvres inflammatoires du cerveau, & dans la plus grande partie des autres fièvres. La médiocrité de celle qui paroît dans le commencement de cette maladie, en est une preuve, comme nous l'avons dit dans le Mémoire précédent.

Cet état des liqueurs & la médiocrité de la fièvre font connoître qu'on doit dans le commencement, traiter cette maladie différemment des autres especes de fièvres, c'est ce qui m'a engagé à en donner une curation particuliere.

### *Curation des Fièvres Malignes.*

Les premieres vues qu'on doit avoir dans la curation de ces fièvres, sont de donner de la fluidité aux liqueurs. La diette & une boisson abondante y contribuent beaucoup ; on ne nourrira donc le malade que de bouillons ; on lui en donnera un de quatre heures en quatre heures, & on lui fera boire souvent de la ptisane marquée à la fin de ce Mémoire.

Comme l'humeur particuliere au cerveau est plus épaisse que les autres liqueurs lymphatiques, & que son engorgement est la cause de tous les accidens, on doit travailler dès le commencement à la diviser, & à lui donner de la fluidité par des remedes qui lui soient homogènes, & qui puissent la pénétrer ; ainsi on fera

prendre au malade deux heures après chaque bouillon une prise des Opiats marqués à la fin de ce Mémoire. Il boira par-dessus une tassée d'apozème marqué ci-après, la plus chaude qu'il pourra, & une demie-heure après, on lui en donnera une seconde prise. On ne doit pas craindre de mettre en usage dès le commencement de ces fièvres, des remèdes incisifs, & digestifs, parce que le mouvement des liqueurs diffère peu de celui où elles sont dans l'état naturel, & que les parties solides ne sont ni roides, ni tendues, comme dans les autres fièvres. On donnera au malade un lavement d'eau dès les premiers momens, & on lui en donnera un second, sept ou huit heures après le premier.

Nous avons dit dans les Mémoires qui traitent des fièvres intermittentes, & des fièvres continues, que les liqueurs étant fort raréfiées lorsque la fièvre étoit vive, il falloit tirer du sang dans une quantité proportionnée à la grandeur de sa raréfaction, & qu'il falloit faire plusieurs saignées pendant le même redoublement, quand il étoit vif & long.

Or, comme dans le commencement des fièvres vraiment malignes, la raréfaction des liqueurs diffère peu de celle dont elles jouissent dans l'état naturel, il n'est pas nécessaire de tirer autant de sang, ni aussi fréquemment qu'on y est obligé dans les autres espèces de fièvres. Les personnes qui ne sont point instruites, pourroient même penser qu'on devroit éviter la saignée, par rapport à l'abattement des malades, qui semble demander qu'on ne fasse aucune évacuation qui puisse diminuer le peu de force qui leur reste. Mais quand on fait attention que l'abattement du malade ne vient pas d'un épuisement réel de ses forces, qu'il dépend de l'engorgement des vaisseaux lymphatiques du cerveau, & que ces vaisseaux engorgés peuvent interrompre la circulation du sang, & causer une inflammation dans le cerveau, on conçoit qu'il est nécessaire de désemplir ces vaisseaux dès le commence-



ment. La saignée du pied étant plus capable qu'aucune autre de désemplir promptement, & particulièrement les vaisseaux du cerveau, on tirera du sang à un des pieds du malade, dès le commencement du premier accès, malgré sa foiblesse apparente : il ne faut pas cependant que la première saignée soit aussi grande qu'on a coutume de les faire dans les autres espèces de fièvre : car l'expérience nous apprend, que les malades ne peuvent soutenir d'abord de grandes saignées, & qu'ils tombent en foiblesse dès qu'on leur a tiré un peu de sang.

Quoique dans cette maladie la fièvre soit presque insensible, elle a cependant des redoublemens marqués : on connoît qu'il sont sur leur fin, par un peu moins de fréquence dans les battemens du poulx, & par un peu de diminution dans l'affaïssement & dans l'assoupissement du malade : dès qu'on s'en apperçoit on lui fait donner un des lavemens purgatifs, marqués à la fin de ce Memoire.

Lorsque l'on a observé que le poulx recommence à devenir plus fréquent, & que l'abattement & l'assoupissement du malade, &c. augmentent ; pour lors on réitere la saignée du pied. Les malades soutiennent ordinairement mieux cette seconde saignée ; ainsi on doit la faire aussi grande que les forces du malade peuvent le permettent.

Nous observons dans ces maladies, que les secrétions, c'est-à-dire, la filtration des différentes humeurs, sont fort interrompues ; mais ce dérangement ne dépend pas (comme dans les autres fièvres,) du gonflement des vaisseaux & de la trop grande tension de toutes les parties solides ; il est au contraire causé pour l'ordinaire, par leur affaïssement, & par leur peu de ressort : ainsi l'on peut évacuer les humeurs, dès qu'elles ont été détrempées, & divisées ; sans craindre que la tension des parties solides, empêche leur évacuation, ou la rende peu utile. On pourra donc purger ces malades à la fin

du second redoublement, si l'on a remarqué des matieres bilieuses dans les évacuations, & si la fièvre est toujours médiocre : on préférera le vomitif à tout autre purgatif, non-seulement parce qu'il débarrasse plus parfaitement les glandes des premieres voyes, mais aussi parce que les efforts que font les malades en vomissant, pressent, & fouettent toutes les liqueurs ; qu'ils font couler celles qui séjournent dans les plus petits vaisseaux, par le défaut de ressort, & qu'ils peuvent par conséquent débarrasser les vaisseaux lymphatiques du cerveau qui sont engorgés.

Si, contre l'ordinaire, ce second redoublement étoit vif, que la chaleur de la peau fût grande, que le pouls fût fort élevé, dur & fréquent, en sorte qu'on eût lieu de penser que la raréfaction des liqueurs fût considérable, & que les parties solides fussent gonflées & tendues : pour lors il ne faudra pas se contenter de saigner les malades une fois dans le commencement de ce redoublement ; il faudra faire une seconde saignée au pied, six ou sept heures après la premiere. On en fera même une troisième sept ou huit heures après la seconde, si ce redoublement continuoit à être vif.

Pendant la vivacité de ce redoublement, on suspendra l'usage de l'Opiat, & on ne purgera pas le malade après qu'il sera passé, à moins que la fièvre ne fût fort diminuée, & qu'on n'eût remarqué ces humeurs fondues & bilieuses dans les évacuations que les lavemens auroient causés, ou dans celles qui seroient venues naturellement. Si on ne trouve pas que la fièvre soit modérée, & que les évacuations soient bilieuses, on fera prendre au malade un lavement purgatif, & on recommencera l'usage de l'Opiat marqué, comme nous l'avons dit. Il est rare que le second redoublement de ces fièvres soit considérable. La fièvre ne commence pour l'ordinaire à devenir vive qu'au troisième redoublement, & souvent même qu'au quatrième. C'est pour quoi il est utile de faire vomir les malades après le



le second redoublement, supposé que la fièvre soit médiocre, & qu'on ait lieu de croire que les humeurs soient détrempées, & en état d'être évacuées : car il est certain que les parties solides sont pour lors ordinairement souples, & qu'elles ne s'opposent pas aux évacuations.

Si dans le troisième redoublement, la peau n'est ni brûlante, ni ardente; si le pouls n'est ni dur, ni fort élevé, ni fort fréquent, c'est-à-dire, si la fièvre n'est pas vive, & que néanmoins l'affaïssement du malade augmente, que son délire, quoique sourd, soit plus continuel, si le malade se réveille plus difficilement, ou si après qu'il est réveillé, il est plus long tems à revenir entièrement à lui; pour lors on aura lieu de penser que l'engorgement des vaisseaux lymphatiques du cerveau est fort augmenté, que tous les remèdes employés n'auront pû donner assez de fluidité à l'humeur engorgée : ainsi il faudra avoir recours à des remèdes plus efficaces. L'emplâtre vésicatoire est de tous ceux que j'ai tentés, celui qui m'a paru fondre plus puissamment la lymphe qui est particulière au cerveau. C'est pourquoi, après avoir fait saigner le malade du pied pendant le redoublement, on lui appliquera, dès qu'il sera fini, un emplâtre vésicatoire à la nuque du col, ou entre les cuisses, en observant toutes les précautions marquées dans le Mémoire des fièvres inflammatoires du cerveau.

Quoique la maladie soit encore dans son commencement, & que le malade n'ait pas encore été beaucoup évacué, ni par les saignées, ni par les purgatifs, on peut placer ce remède avec succès, lorsque la fièvre est très-médiocre, & que le malade est fort affaïssé & assoupi, parce que ces accidens nous assurent (lorsqu'il y a peu de fièvre,) que l'engorgement des vaisseaux lymphatiques du cerveau est très-considérable, que la filtration des esprits est fort diminuée, & par consé-

quent, que toutes les parties ont peu de ressort, & de sensibilité; ainsi on ne doit pas craindre que le vésicatoire cause trop d'irritation.

Mais lorsque la fièvre est vive, & que l'affaîssement & l'assoupissement du malade ne sont pas considérables, il ne faut pas mettre ce remède en usage, que le malade n'ait été bien détrempé, & qu'il n'ait été suffisamment saigné & purgé.

Les emplâtres vésicatoires, n'empêchent pas qu'on ne saigne, & qu'on ne purge les malades, lorsque la fièvre, & les autres accidens de la maladie le demandent; ainsi, si la fièvre devient vive, ou si l'inflammation fait des progrès rapides, après que les vésicatoires auront été appliqués, on conduira le malade comme il est marqué ci-après.

Si le troisième redoublement est considérable, comme il l'est ordinairement; si la chaleur de la peau est vive; si le pouls est élevé & fréquent; si les urines qui ont été crues deviennent rouges, & si le délire du malade qui étoit sourd, devient vif; si le malade qui restoit abattu dans la même situation, se remue sans cesse, & est fort agité, pour lors il sera certain que les vaisseaux sanguins du cerveau, & sur tout, ceux des membranes qui l'enveloppent, sont engorgés, & que l'inflammation de ce viscere est commencée, c'est pourquoi il ne faut plus songer qu'à éviter qu'elle ne fasse de progrès rapides; ainsi on suspendra l'usage de l'Opiat. On s'en tiendra aux bouillons & à la ptisane, & on fera faire une saignée du pied, le plutôt qu'on pourra. L'on en fera une autre, sept ou huit heures après, si la fièvre n'est pas fort modérée, ou si les accidens ne sont pas fort diminués. Dans l'intervalle de ces saignées, on fera prendre au malade un ou deux lavemens d'eau.

On examinera à la fin de ce redoublement, si les évacuations procurées par les lavemens, ou celles qui sont venues naturellement, sont mêlées de matieres



bilieuses, si la peau n'est plus si ardente, & si le pouls n'est plus tendu ni fort élevé. Si on trouvoit le malade dans cet heureux état, on en profiteroit pour évacuer les humeurs qui causent les redoublemens. On lui donnera donc pour lors une prise de la poudre vomitive, ou une prise d'Ipecacuanha en poudre: ce remede est préférable dans cette occasion à tout autre vomitif, parce qu'il fond, & qu'il divise les humeurs lymphatiques. On proportionnera les doses à l'âge, aux forces, &c. du malade, comme il est marqué dans le Mémoire de l'usage de ces remedes.

Si le malade avoit été purgé la veille avec un vomitif ou avec un simple purgatif, on ne le purgeroit pas; mais s'il ne l'a pas été, on pourra le purger, en supposant toujours qu'il soit bien préparé.

Deux jours après, on repurgera le malade; on lui fera prendre encore un vomitif, si depuis le premier il a vomi des vers ou de la bile, ou s'il a eu de fréquentes envies de vomir. S'il n'a eu aucun de ces accidens, depuis qu'on l'a fait vomir, on le purgera avec une prise de la poudre fébrifuge, ou avec une prise des Pilules universelles purgatives, proportionnée à son âge, à ses forces, &c. selon qu'il est marqué dans le Mémoire de l'usage de ces remedes. Et si les malades sont à leur aise, & d'une complexion fort délicate, on se servira des potions purgatives ordinaires, faites avec la Cassé, les Follicules, la Manne, &c.

Si au contraire, on n'a remarqué après ce troisième redoublement, aucunes matieres bilieuses dans les évacuations; si la peau est restée ardente; si le pouls est tendu, fréquent, élevé; &c. pour lors il ne faudra pas purger le malade. On lui donnera seulement un lavement purgatif à la fin du redoublement, & on recommencera l'usage de l'Opiat, des apozèmes, &c.

Dès que le redoublement suivant reparoîtra, on cessera l'usage de l'Opiat; on s'en tiendra aux bouillons, à la ptisane, & on ressaignera le malade du pied,



On réitérera cette saignée, si le redoublement est long & fort vif, ou si le délire, l'assoupissement, &c. sont grands & plus continuels, ou si le malade est fort agité, ou si les mouvemens convulsifs sont forts & fréquens.

Quoique ces mouvemens soient pour l'ordinaire assez fréquens, & assez sensibles dans les doigts des mains, on pourroit cependant ne les pas appercevoir dans cette espece de fièvre, dès qu'ils commencent, parce qu'ils sont assez foibles, & souvent même assez rares : c'est pourquoi l'on aura attention de tirer une des mains du malade hors de son lit, chaque fois qu'on ira le visiter. On étendra les doigts du malade, & on les appuiera sur le lit, ou sur le dos d'une de ses mains, pendant que de l'autre on lui tâte le pouls, pour ne le pas inquiéter. On regardera pour lors attentivement les doigts, & on examinera pendant un peu de tems de suite, s'ils ne flageolent pas souvent, ou s'ils ne font pas quelques mouvemens brusques & involontaires, qu'on appelle mouvemens convulsifs.

Dès que le redoublement sera fini, on examinera de nouveau, s'il y a des évacuations bilieuses, & si la fièvre est fort modérée ; en ce cas on purgera le malade, pourvu qu'il ne l'ait pas été la veille.

Si le malade a été purgé le jour précédent, on se contentera de lui donner un lavement purgatif, une heure & demie ou deux heures après que le redoublement sera fort diminué, & on recommencera l'usage de l'Opiat & des apozèmes, en continuant de le faire boire souvent. On cessera de donner l'Opiat & les apozèmes, dès qu'un nouveau redoublement recommencera.

Lorsqu'on aura trouvé les humeurs assez fondues, pour pouvoir purger le malade avec succès, on continuera de le purger de deux jours l'un, avec la poudre fébrifuge, ou avec les pilules universelles purgatives, comme il est marqué, à moins que les évacuations ne devinssent crues & séreuses, & qu'il ne survint une



augmentation de fièvre, qui gonflât, & tendît les parties solides. Pour lors il faudroit suspendre les purgatifs, jusqu'à ce qu'on s'apperçût que les humeurs fussent redevenues bilieuses, & que les parties solides fussent devenues souples.

Pendant l'intervalle qu'on laisse entre les purgatifs, on conduit le malade, comme il est marqué ci-dessus, c'est-à-dire, 1°. Qu'on ne donne au malade que du bouillon, de la ptisane, & des lavemens d'eau pendant le redoublement, & qu'on le saigne du pied dans le fort des redoublemens, tout autant de fois que la vivacité de la fièvre, ou la grandeur des accidens de la tête le demandent, & que les forces du malade le permettent.

2°. Qu'on donnera un lavement purgatif au malade à la fin de chaque redoublement, & qu'on recommence l'usage de l'Opiat & des apozèmes, pendant les intervalles qui sont entre les redoublemens. On suit cette conduite jusqu'à la fin de la maladie.

Lorsqu'on n'a pas pu faire appliquer les vésicatoires dès le commencement, par rapport à la vivacité de la fièvre, &c. & que l'assoupissement, le délire, les mouvemens convulsifs, &c. subsistent dans toute leur force, quoique le malade ait été saigné cinq ou six fois du pied, & qu'il ait été purgé deux ou trois fois, pour lors on fera appliquer les vésicatoires à la fin d'un redoublement.

Quand même les évacuations causées par les purgatifs, auroient été crues & séreuses, cet accident ne doit point empêcher qu'on n'applique les vésicatoires; car comme ce remède est un fondant, il ne peut qu'avancer la coction des humeurs, & de les disposer à une évacuation salutaire.

Dès qu'on aura résolu d'appliquer les vésicatoires, on cessera l'usage de l'Opiat. Le malade commencera quelques heures avant leur application, l'usage de la ptisane marquée à la fin de ce Mémoire, afin d'empê-



cher que ces emplâtres ne causent des ardeurs d'urine , & on observera tout ce que nous avons marqué dans le Mémoire des fièvres inflammatoires du cerveau , sur l'application de ce remède.

Il ne doit pas empêcher qu'on ne saigne les malades dans le fort des redoublemens , lorsque la grandeur de la fièvre & des accidens le demandent ; mais on doit pourtant ménager davantage les saignées , parce que ce remède y supplée en quelque façon , comme nous l'avons dit.

L'application de ce remède doit engager à tenir le ventre des malades libre , afin d'évacuer les humeurs qu'il met en fonte ; ainsi on continuera de donner des lavemens , de les rendre purgatifs , s'il est nécessaire , & de purger le malade de deux jours l'un. Dans les jours d'intervalle qu'on laisse entre les purgatifs , on rendra leur ptisane un peu laxative , comme il est marqué à la fin de ce Mémoire , supposé que les lavemens ne fissent pas assez d'effet. On observera cependant de choisir des purgatifs doux ; ainsi on purgera les malades avec les Pilules universelles purgatives , comme il est marqué dans le Mémoire de leur usage , & les personnes fort délicates seront purgées avec la Casse , la Manne , & un peu de Sel végétal. On cessera tout-à-fait l'usage de l'Opiat , dès qu'on aura appliqué les vésicatoires.

Lorsqu'il reste un peu de fièvre , après que les accidens du cerveau sont dissipés , ou fort diminués , & que les redoublemens de la fièvre sont périodiques , on peut mettre en usage l'Opiat , & la ptisane de Quinquina , comme nous l'avons marqué à la fin des Mémoires des fièvres continues simples , & des fièvres inflammatoires. Mais on ne doit jamais se servir de ce remède , comme nous l'avons recommandé , que sur la fin de la maladie , après que le malade a été suffisamment évacué par les saignées & les purgations , & lorsque la fièvre est très-médiocre.



S'il survient un dévoiement dans le commencement, ou pendant le cours de cette maladie, ou si le malade rend des vers par en bas, ou par la bouche, enfin, s'il a des aigreurs après avoir pris du bouillon ou de la ptisane, on ajoutera à la conduite marquée ci-dessus, les remèdes convenables à ces accidens, marqués dans les Mémoires des fièvres continues simples, & des fièvres inflammatoires du cerveau.

Les sueurs qui surviennent dès le commencement de la maladie, ne doivent point empêcher qu'on ne saigne les malades, dans le tems même qu'elles durent, lorsque la vivacité de la fièvre, & la grandeur des accidens le demandent; parce que ces sueurs ne sont pas salutaires, comme nous l'avons dit.

L'on observera aussi de ne point trop couvrir les malades, & de ne point trop échauffer leur chambre, de ne leur point donner de vin, ni autres liqueurs spiritueuses, par les raisons que nous avons marquées dans les Mémoires des fièvres continues simples, & des fièvres inflammatoires du cerveau. Voilà en général la méthode selon laquelle on doit conduire les malades, attaqués des fièvres véritablement malignes. Il ne nous reste plus qu'une observation à faire sur l'usage des remèdes spiritueux, tant dans les fièvres inflammatoires du cerveau, que dans les fièvres malignes.

*Observation sur l'usage des remèdes spiritueux dans les fièvres inflammatoires du cerveau, & dans les fièvres véritablement malignes.*

Nous observons souvent dans la pratique que les malades attaqués de fièvres inflammatoires du cerveau, sur tout de fièvres véritablement malignes, tombent dans un assoupissement presque léthargique, & qu'ils perdent toute connoissance vers le treize ou le quatorze de la maladie, & quelquefois plus tard, sur-tout, lorsqu'on n'a pas appliqué les emplâtres vé-



ficatoires, ou qu'on n'a pu les appliquer que vers le onze de la maladie, ou plus tard. L'état dangereux où sont pour lors les malades, le peu de succès des saignées, la foiblesse extrême & l'anéantissement presque total des malades, ont fait souvent tenter dans ces momens, les remedes spiritueux, tels que le Liliun, les Sels volatils, les gouttes du Général Lamotte, l'Or potable de mon Pere, &c.

Le succès prodigieux & inespéré qu'ont eu ces remedes en plusieurs occasions, les a fait regarder comme très-efficaces, & a engagé à les mettre en usage dans le commencement de ces maladies. On a bien-tôt été instruit par leur mauvais effet, qu'ils ne convenoient pas dans les premiers jours, & l'usage en a été interdit; mais l'on a été très-surpris d'observer que ces remedes donnés à la fin de ces maladies, & dans des circonstances qui paroissent les mêmes, ont souvent augmenté tous les accidens, qu'ils les ont rendus plus considérables, & qu'ils ont abrégé la vie du malade, au lieu de le guérir, comme ils avoient fait dans d'autres occasions. Ces exemples funestes étant plus fréquens, que ceux qui étoient heureux, ont déterminé bien des personnes à en bannir absolument l'usage, & à empêcher qu'on ne s'en servît dans des circonstances où ils auroient peut-être réussi; car il est certain que ces remedes peuvent être très-utiles, mais leur succès dépend d'une juste application. Ils réussissent quand ils sont donnés à propos; mais ils sont très-nuisibles, & peuvent faire périr promptement les malades, quand ils sont donnés dans le cas où ils ne conviennent pas. Nous ne pouvons distinguer les circonstances où ces remedes conviennent, & celles où ils sont nuisibles, que par une exacte observation des symptômes qui paroissent pour lors. Je vais tâcher de les faire connoître, d'autant plus que ces éclaircissmens ne seront pas utiles seulement aux personnes qui ne sont pas instruites, mais même qu'ils pourront l'être aux Etudians.



en Médecine, ne connoissant aucun Auteur qui ait entré dans ce détail.

Lorsque le malade tombe vers le treize ou le quatorzième jour de sa maladie, ou même plus tard, dans un assoupissement presque létargique, qu'il perd presque entièrement la connoissance, & qu'il est dans un affaïssement total, quoiqu'il ait été suffisamment saigné, & qu'il ait été bien évacué; pour lors on examinera si le délire qui accompagne ces accidens, est violent; si le malade parle avec véhémence; s'il crie; s'il veut battre, & si les mouvemens convulsifs sont fréquens, brusques & forts; si ses yeux sont égarés & étincelans, & parsemés de vaisseaux rouges & gonflés, si la peau est fort sèche & ardente, pour lors les remèdes spiritueux sont nuisibles, & doivent plutôt faire périr le malade, que de le soulager ou le guérir. Ces symptômes nous assurent que l'inflammation est très-considérable, qu'elle s'est étendue sur la plus grande partie des membranes du cerveau, qu'elle a passé dans l'intérieur de ce viscere, & qu'elle tourne en gangrene: ainsi tous les remèdes spiritueux sont pour lors nuisibles.

Si au contraire, l'assoupissement léthargique, l'affaïssement du malade, &c. ne sont pas accompagnés de ces accidens; si le délire de ces malades est sourd, s'ils parlent rarement, doucement, & entre leurs dents, si les mouvemens convulsifs sont rares; s'ils se font foiblement; si les yeux sont éteints & mornes; si le visage est plutôt livide que trop enflammé; si la peau n'est point sèche & ardente, pour lors les remèdes spiritueux marqués ci-dessus, & les autres remèdes de cette espece sont très-utiles, & ont souvent de grands succès. La raison est que l'assoupissement & l'affaïssement presque total des malades, &c. ne sont pas causés par une inflammation dans le cerveau, c'est-à-dire, par l'irruption du sang dans les vaisseaux lymphatiques. Ces accidens dépendent pour lors de l'ar-



rèt ou du séjour du sang & de la lymphe dans leurs propres vaisseaux capillaires, qu'ils ne peuvent traverser par le défaut du ressort de ces vaisseaux : car les liqueurs ne circulent & ne traversent les vaisseaux, qu'autant qu'elles sont poussées & fouettées par le ressort de leur parois, & par celui des parties voisines.

La perte du ressort des vaisseaux sanguins & lymphatiques, vient pour lors de la trop grande distension ou dilatation qu'ils ont soufferte pendant qu'ils ont été engorgés; car quoique les remèdes qu'on a mis en usage, dissipent l'inflammation du cerveau, quoiqu'ils divisent les humeurs lymphatiques épaissies & engorgées, & qu'ils leur donnent toute la fluidité nécessaire pour pouvoir circuler facilement; cependant lorsque l'extrême distension ou dilatation qu'ont souffert tous les vaisseaux pendant qu'ils ont été engorgés, les a forcés jusqu'à un certain point, & leur a fait perdre leur ressort : pour lors les liqueurs, quoique devenues fluides, ne peuvent les traverser, & sur tout, ceux qui sont fort tortueux, comme sont les vaisseaux capillaires sanguins, & les vaisseaux lymphatiques, parce qu'elles ne sont pas pressées & fouettées par les parois de ces vaisseaux; ainsi elles y séjournent, elles s'y amassent, & ces vaisseaux restent toujours fort dilatés & sans ressort.

Lorsque les liqueurs, sur tout celles qui sont lymphatiques, séjournent, la sérosité la plus fine s'en sépare. Or, comme les vaisseaux ne peuvent être dilatés, que les mailles de leur parois ne soient écartées & aggrandies, la sérosité séparée s'échape par ces ouvertures : elle se répand sur toutes les parties voisines, & par conséquent sur les glandes, elle les relâche, & cause enfin leur affaissement : pour lors la filtration de ce fluide, qu'on nomme esprits animaux, (desquels dépend le ressort des parties solides,) est interrompu, & par conséquent toutes les parties solides



s'affaissent , & le malade tombe dans un sommeil létargique qui le feroit bien-tôt périr , si on n'y remédioit.

L'on conçoit aisément que les remedes spiritueux , sont pour lors très-utiles , & qu'ils peuvent prévenir la catastrophe prochaine : car ils remettent en mouvement la petite quantité des parties spiritueuses qui est encore dans les glandes du cerveau , ou dans les tuyaux nerveux , & qui y séjourne sans action , & sans mouvement. Ils développent les parties spiritueuses qui restent embarrassées dans les liqueurs : ils agissent aussi sur les parties solides ; ils leur donnent de l'action , de la force & du ressort. Ils redonnent aussi du mouvement au sang & aux liqueurs lymphatiques qui sont arrêtés , & les font couler ; ainsi ils peuvent ranimer le cours des esprits , & rétablir la circulation des liqueurs qui étoit fort rallentie , & presque interrompue. Leur usage continué , dissipe peu à peu la sérosité épanchée sur le cerveau , & redonne insensiblement à ce viscere , la consistance & la fermeté qu'il doit avoir.

Voilà la maniere dont agissent ces remedes , & la cause de leur succès ; d'où il suit , que s'ils sont efficaces lorsqu'il faut redonner du mouvement aux liqueurs arrêtées , & qui séjournent par le défaut du ressort des vaisseaux , & que s'ils sont utiles pour donner du mouvement aux parties solides engourdies & affaïssées , ils doivent être très-nuisibles , lorsque les parties solides sont roides & trop tendues , & lorsque le mouvement des liqueurs n'est que trop grand , & qu'on doit craindre de l'augmenter.

Lorsqu'on commencera à mettre en usage les remedes spiritueux , tels que le Liliun , les gouttes du Général Lamotte , ou l'Or potable de mon pere , on en donnera d'abord plusieurs prises assez fortes , à plus ou moins de distance les unes des autres , selon l'effet qu'elles feront , & on continuera à en donner jusqu'à

ce que le malade soit mieux ; on les éloignera ensuite. Il faut lire ce que j'ai marqué dans le Mémoire de l'Or potable sur l'usage de ces remèdes dans les fièvres malignes.

Il est aisé de conclure de ce que nous venons de dire, que l'usage de ces remèdes est plus souvent utile à la fin des fièvres vraiment malignes qui dépendent principalement d'un engorgement lymphatique, qu'à la fin des fièvres inflammatoires du cerveau, dans lesquelles l'inflammation devient assez souvent gangreneuse.

Après que le malade sera sorti de l'affaïssement où il étoit, & que ses forces seront un peu rétablies, il sera nécessaire de le purger doucement ; ainsi les gens riches & aisés se purgeront avec la Cassé, la Manne, & le sel Végétal, &c. Les pauvres se serviront des Pilules universelles purgatives, dont ils prendront une dose convenable à leurs forces, & à leur âge, comme il est marqué dans le Mémoire de leur usage.

L'usage des remèdes spiritueux ne doit point empêcher qu'on ne se serve dans la suite du Quinquina, s'il est nécessaire ; il ne faut pas cependant le mettre en usage, qu'on n'ait purgé le malade deux ou trois fois depuis l'usage de ces remèdes.

### *Bouillons.*

Les bouillons des gens aisés seront faits avec le veau, & la volaille ; on se souviendra d'abord de les faire fort légers.

Ceux des pauvres seront faits avec la fressure, ou les extrémités des animaux, & ceux des malades qui sont dans une extrême misère, seront faits avec du ris, ou de la farine, & de l'eau, comme il est marqué dans le Mémoire des fièvres intermittentes, & des fièvres continues simples.

On se souviendra qu'il faut mettre des lentilles, ou



de la purée de lentilles dans les bouillons , quand il y a du dévoyement.

### *Ptisane.*

Les ptisanes ordinaires seront faites avec la racine de Scorfonnaire , le Chiendent , & la Reglisse : si l'on ne peut avoir de cette racine, on la fera avec le Chiendent seul , & la Reglisse.

Quand les urines sont rouges , ou qu'elles ne passent pas abondamment , on fait fondre dans chaque pinte de ptisane , un gros de Nitre purifié , ou de Cristal minéral.

Lorsqu'il y a un dévoyement sérieux , on fait bouillir dans chaque pinte de la ptisane marquée ci-dessus, un gros & demi de corne de cerf calcinée , ou d'os de bœufs calcinés ; & si le dévoyement subsiste encore également fort , après vingt-quatre heures de l'usage de cette ptisane , on fera boire au malade de la ptisane faite avec la mie de pain desséchée , la corne de cerf , ou les os de bœufs calcinés , comme il est marqué dans le Mémoire des fièvres continues simples.

*Ptisane dont on doit se servir quand on a le dessein de faire appliquer les vésicatoires.*

Prenez une botte de Chiendent , & une demie poignée d'orge , faites bouillir le tout pendant un demi-quart-d'heure dans une grande pinte d'eau ; en retirant le pot du feu , on y jettera un peu de racine de Guimauve concassée , & un gros & demi de Nitre purifié , ou de Cristal minéral : on laissera refroidir la ptisane , & on la passera.

Lorsqu'on veut rendre cette ptisane laxative , on mêle une pilule , ou une pilule & demie universelle en poudre , dans une pinte de cette ptisane , & on remue le pot toutes les fois qu'on en fait boire.

*Opiat pour les malades qui sont à leur aise.*

Prenez Diaphorétique minéral, & la Craye blanche, ou Craye de Briançon, de chacun un demi-gros; Tartre vitriolé bien tartarisé, un scrupule; le tout en poudre fine, & incorporé avec le syrop commun, ou avec le syrop Capillaires: on le partagera en trois prises pour les malades qui auront plus de quinze ans, & en six prises pour ceux qui n'auront pas encore cet âge.

*Opiat pour les pauvres.*

Prenez coquilles d'œufs calcinées un demi-gros, une Pilule universelle purgative, le tout en poudre fine bien broyé ensemble, incorporé avec le syrop commun, ou un peu de miel, & on le partagera de même en trois prises, pour les malades qui ont passé quinze ans, & en six prises pour ceux qui sont au dessous de cet âge.

*Apozème.*

Prenez racine de Scorsonnaire trois gros; feuilles de Bourrache, de Buglose, de chacune deux poignées hachées menu; faites bouillir le tout un moment avec six gobelets d'eau, ensuite on le passera.

Lorsqu'on voudra les rendre purgatifs, on y fera fondre trois gros ou une demie-once de sel admirable de Glauber, supposé que les malades soient à leur aise.

Lorsqu'ils seront pauvres, on délayera dans les six gobelets d'apozème, une Pilule, ou une Pilule & demie universelle purgative, après l'avoir écrasée & mise en poudre, où l'on y fera bouillir un gros de Sené. Lorsqu'on met en usage un des Opiats marqués ci-dessus, ou lorsqu'on rend les apozèmes purgatifs, on ne



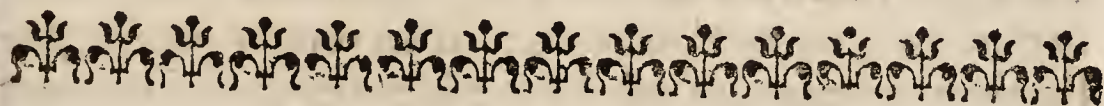
mettra rien dans les ptisanes qui puisse lâcher le ventre.

On cesse de mettre des purgatifs dans les apozèmes & dans les ptisanes, lorsque le ventre est suffisamment libre, ou lorsque les malades prennent de l'Opiat, & lorsque les redoublemens commencent.

Les purgations dont on se sert lorsqu'il y a du dévoyement, seront faites, comme il est marqué dans le Mémoire des fièvres inflammatoires du poulmon, avec le Rapontic.

On se servira aussi des préparations de Quinquina, qui sont marquées dans ce Mémoire, lorsqu'il s'agira d'arrêter de légers mouvemens de fièvre périodique, qui se soutiennent quelquefois après que l'inflammation a cessé, & que le malade a été suffisamment évacué.

Les lavemens seront faits, comme il est marqué à la fin des Mémoires sur les fièvres continues simples, & sur les fièvres inflammatoires.



## METHODE

*SUIVANT LAQUELLE LES personnes charitables doivent traiter les Pauvres de la campagne attaqués de Fièvres inflammatoires du foye & des intestins.*

**L'**INFLAMMATION du foye dépend de même que celle de tous les autres viscères, de l'épaississement de l'humeur qui doit se séparer par ses glandes. Cette inflammation se fait connoître par la douleur que le Malade ressent au foye, & par la fièvre qui l'accompagne.

Pour connoître si la douleur que le malade ressent,

est au foye , il faut se souvenir qu'il est situé sous les fausses-côtes droites , & qu'il s'étend sur l'estomach jusqu'au cartilage xiphoïde , c'est-à-dire , jusqu'à cet enfoncement qui est au-dessous de la poitrine , que le peuple nomme le *Brechet* , & quelquefois plus loin.

Lorsque l'engorgement inflammatoire est dans la partie du foye qui recouvre l'estomach , ou vers les bords de ce viscere ; on s'en assure aisément par la douleur vive que le Malade ressent dès qu'on appuie un peu sur l'enfoncement qui est au-dessous de la poitrine , ou dès qu'on presse le bord des fausses-côtes droites , en poussant un peu l'extrémité des doigts par-dessous.

Mais lorsque l'engorgement inflammatoire est dans un endroit du foye recouvert par les fausses-côtes , il n'est pas si aisé de connoître si la douleur que ressent le malade , dépend d'un engorgement dans le foye ; car il ne peut indiquer l'endroit où il la ressent , qu'en montrant la partie des fausses-côtes qui y répond , & qui est vis-à-vis l'endroit où est l'engorgement. Or , comme la douleur pourroit dépendre d'un engorgement inflammatoire dans les parties extérieures qui recouvrent le foye , on ne peut être d'abord certain que le foye soit la partie affectée. Pour s'en assurer , il faut toucher légèrement la partie où le malade ressent de la douleur ; si elle augmente sensiblement , dès qu'on touche cette partie , il est sûr que l'engorgement est dans les parties extérieures , & il y a lieu de croire que le foye n'est pas attaqué ; mais si elle n'augmente pas par le toucher , on sera fondé à penser que la douleur dépend d'un engorgement inflammatoire dans le foye.

Quoique la douleur n'augmente pas , quand on touche l'endroit que le malade indique ; cependant si cet endroit est fort près des vraies côtes , c'est-à-dire , de la poitrine , on ne peut sçavoir positivement si l'engorgement est dans la partie supérieure d'un des globes du foye , ou dans le diaphragme , ou dans la pleure ,

ou



ou dans le bord inférieur d'un des lobes du poulmon droit; c'est pourquoi on examinera si le malade a de la peine à respirer, s'il touffe fréquemment, si ses crachats sont teints de sang, &c. si l'on remarque quelqu'un de ces accidens, il est sûr que l'engorgement est dans le poulmon, ou dans le Diaphragme, ou dans la pleure; mais si la respiration est fort libre, s'il n'y a point de toux, &c. on aura raison de croire que l'engorgement est dans le foye.

Nous pouvons encore juger que l'engorgement inflammatoire est au foye, par la couleur des urines, & par celle de la peau; car lorsque ce viscere est enflammé, ou prêt à l'être, la peau & le blanc des yeux sont souvent jaunes; les urines sont d'un rouge foncé, & quand on y a trempé un linge, il est teint en jaune, ce qui n'arrive pas, quand la couleur rouge des urines ne dépend que de la violence de la fièvre: cependant ces simptômes ne paroissent pas toujours dès le commencement de la maladie, à moins qu'il n'y ait beaucoup de glandes engorgées, ou qu'il n'y ait une grande partie du foye dans une disposition prochaine à l'inflammation, ou que la vivacité de la douleur n'ait mis toutes les fibres de ce viscere dans une tension, & dans une contraction si grande, que la plus grande partie des glandes soit trop resserée, & que la filtration de la bile soit fort dérangée; pour lors nous observons encore que les malades ne vont pas à la garde-robe, que les lavemens font peu d'effet, & que les matieres que rendent les malades sont noirâtres, ou d'un gris blanchâtre: mais comme il est rare que le cours de la bile soit interrompu jusqu'à un certain point, dès le premier accès de la fièvre, nous n'avons pour lors aucun autre signe de l'inflammation du foye que le siège de la douleur, comme nous l'avons dit.

Les indications qu'on doit suivre pour guérir cette maladie, sont les mêmes que celles qui doivent nous

guider dans la curation de toutes les autres fièvres inflammatoires.

Il s'agit 1°. de donner de la fluidité à l'humeur enorgorgée, afin de débarrasser les glandes & leurs vaisseaux sécrétoires & excrétoires.

2°. D'empêcher que le sang ne passe dans les vaisseaux lymphatiques, & ne cause une inflammation dans le foye.

3°. Il faut diminuer les redoublemens de la fièvre, & la dissiper, puisque c'est dans ces redoublemens que l'inflammation fait des progrès rapides, le sang étant pour lors plus rarefié, & poussé avec beaucoup plus de force.

Pour remplir la premiere indication, c'est-à-dire, pour donner de la fluidité aux liqueurs épaissies & enorgorgées, on commencera par mettre le malade à une diette très-sévère, car les liqueurs étant continuellement divisées par la fermentation qui s'y passe, & broyées par l'action des solides, elle s'affaissent, & deviennent fluides, quand elles ne sont pas épaissies de nouveau, & pour ainsi dire, nourries par un nouveau chile. On ne donnera donc pas de bouillon au malade, pendant tout le cours du premier accès, à moins qu'il ne fût foible, abbatu, ou qu'il eût été peu nourri avant de tomber malade, comme nous l'avons dit; on le fera boire abondamment de la ptisane marquée à la fin de ce Mémoire, dès que le frisson sera passé, pour commencer à détremper les liqueurs, & à les faire couler. On ne peut les détremper, qu'en mettant en usage des remedes qui leur soient homogènes, & qui puissent s'y mêler, & les pénétrer, comme nous l'avons dit dans les Mémoires précédens: on joindra donc à l'usage de la ptisane, des remedes légèrement incisifs qui ne puissent porter aucune ardeur dans le sang, ni aucune irritation dans les parties solides, & qui puissent cependant donner de la fluidité à la bile,



ainsi le malade boira de trois heures en trois heures deux gobelets de l'apozème marqué à la fin de ce Mémoire ; il les avalera le plus chaud qu'il pourra, à une demie-heure de distance l'un de l'autre.

Les humeurs engorgées ne peuvent acquérir le degré de fluidité nécessaire, pour s'échapper des glandes ou des vaisseaux dans lesquels elles sont arrêtées, que par un usage assez long des remèdes les plus convenables. Pendant cet intervalle de tems, le cours du sang restant interrompu, l'inflammation feroit de funestes progrès, si l'on ne facilitoit la circulation du sang en désemplissant promptement & suffisamment les vaisseaux sanguins : c'est pourquoi on fera saigner les malades, dès que la chaleur de la fièvre sera bien marquée, & comme il faut empêcher, autant qu'il est possible, que le sang ne se porte aussi abondamment qu'à l'ordinaire, dans les vaisseaux inférieurs, on fera la saignée à un des bras, on tirera une quantité de sang proportionnée à l'âge & aux forces du malade, à la vivacité de sa fièvre, & de la douleur qu'il ressent.

Deux ou trois heures après cette saignée, on lui donnera un lavement d'eau, & deux ou trois heures après, on lui fera une seconde saignée du bras. Ce remède est d'autant plus nécessaire dans cette maladie, que le sang qui revient de toutes les parties inférieures, & de tous les viscères du bas-ventre, doit passer par le foye, & que son cours seroit interrompu, si l'inflammation étoit fort considérable ; & sur tout si elle étoit dans la partie cave de ce viscère ; or, si le sang qui revient de tous les viscères du bas-ventre ne pouvoit passer facilement, ils seroient tous promptement engorgés, & le malade périroit en peu de tems : il est donc très-essentiel de tirer beaucoup de sang dès le commencement de cette maladie, pour arrêter le progrès de l'inflammation, & faciliter la circulation du sang. Ainsi on fera une troisième saignée cinq ou six heures après la seconde ; si la vivacité de la douleur, & la



violence de la fièvre ne sont pas fort diminuées, on fera même une quatrième saignée, six ou sept heures après la troisième, si le redoublement se prolongeait, & que la douleur subsistât toujours fort vive. Dans l'intervalle de ces saignées on donnera des lavemens d'eau.

Dès que le redoublement sera fini, on donnera au malade un bouillon, & une heure après, on lui fera prendre un des lavemens purgatifs, marqués à la fin de ce Mémoire: on continuera à lui donner un bouillon de trois heures en trois heures; une heure & demie après chaque bouillon, il boira deux tassées d'apozème, à une demie-heure de distance l'une de l'autre, comme nous l'avons dit: dans l'intervalle des bouillons & des apozèmes, il boira souvent de la ptisane.

Après qu'il aura rendu son lavement, on appliquera sur l'endroit douloureux, un des cataplasmes marqués à la fin de ce Mémoire, ou du son roussi dans une poëlle, & enfermé entre deux linges, ou une vessie de cochon, dont on remplira la moitié, ou les deux tiers avec du lait bien chaud ou de l'eau chaude, ou on mettra dessus l'endroit douloureux le couvercle d'un pot de terre qu'on aura laissé pendant un certain tems dans de l'eau bouillante pour qu'il soit bien chaud, & ensuite enveloppé dans un linge chaud: on réchauffera le son, le lait, l'eau, ou le couvercle, quand ils ne seront plus assez chauds.

Dès que le second redoublement paroîtra, on saignera le malade d'un des bras, & on réitérera la saignée six ou sept heures après. On est même quelquefois forcé de faire une troisième saignée pendant le cours de ce redoublement, lorsqu'il est long & violent, & que la douleur est très-vive. On continue au reste de donner les bouillons & les apozèmes aux heures marquées, de faire boire souvent le malade, de lui donner des lavemens d'eau, & de mettre sur l'endroit douloureux, des cataplasmes, ou du son roussi, &c.



Si malgré les saignées, &c. la douleur continue à être vive, après que le redoublement est fini, de manière qu'on ait lieu de craindre qu'elle n'empêche le malade de dormir, pour lors on lui donnera le soir une prise de la poudre de Corail anodine, proportionnée à son âge, &c. comme il est marqué dans le Mémoire de son usage, ou l'on choisira tel autre narcotique qu'on jugera à propos. On le placera deux heures après qu'il aura pris un lavement purgatif, & une heure & demie après un bouillon. On donnera au malade du bouillon, & on lui fera boire de la ptisane, quand il ne dormira pas. On conduira le malade dans le troisiéme redoublement, comme dans le second, c'est-à-dire, qu'on saignera le malade d'un des bras, une, deux ou trois fois pendant ce redoublement, selon qu'il sera plus ou moins violent, ou plus ou moins long, & selon que la douleur sera plus ou moins vive. On continuera au reste de donner des bouillons, des apozèmes, de la ptisane, & des lavemens d'eau, comme il est marqué, & d'appliquer des cataplasmes, &c. A la fin de ce redoublement, on fera prendre au malade un lavement purgatif. Une demie-heure après, on lui donnera un bouillon, & une heure & demie après, il ayalera une prise de poudre de corail anodine, ou autre narcotique, supposé que la douleur soit vive; car quand elle est médiocre, & qu'elle ne tourmente pas trop le malade, on ne donnera point de cette poudre, ni aucun narcotique: on observera de n'en point donner dans le fort des redoublemens; & de placer ce remede, le soir autant qu'il est possible; on continuera ainsi dans les redoublemens suivans, jusqu'à ce qu'on puisse placer un purgatif.

Nous avons marqué dans les Mémoires précédens, qu'il falloit évacuer les humeurs qui entretenoient les redoublemens, & purger les malades dès qu'on avoit des signes de la coction des humeurs, & sur tout, lorsqu'on voyoit des matieres bilieuses dans les

évacuations, pourvû cependant que la fièvre qui subsiste entre les redoublemens ne fût pas trop vive ; mais dans la fièvre inflammatoire du foye , ces indications ne suffisent pas , il faut de plus attendre que la douleur du foye soit fort diminuée , & presque dissipée ; tant qu'elle est un peu vive , on ne doit placer aucun purgatif , il faut se contenter d'entretenir le cours des évacuations bilieuses ; ou de l'augmenter doucement par l'usage des apozèmes , des lavemens , & par une boisson abondante : on doit outre cela tâcher de calmer la douleur , par les narcotiques , tant qu'elle est vive , & de dissiper l'inflammation par les saignées réitérées.

Mais dès que la douleur sera fort diminuée , & que les évacuations seront bilieuses , on purgera le malade , en choisissant les purgatifs les plus doux ; ainsi , on donnera aux pauvres une prise de Pilules universelles purgatives , proportionnée à leur âge , &c. On la mettra en poudre , & on en fera un bol avec un peu d'huile. Le malade l'avalera dans du pain à chanter , ou délayée dans deux cuillerées de ptisane , & il en boira un verre par-dessus. Si cette dose ne commençoit pas à opérer deux heures après que le malade l'aura avalée , on lui en redonneroit une demi-prise de la même manière. On doit en général purger plus tard dans cette espece de fièvre , que dans les autres : on doit choisir des purgatifs doux , & l'on ne doit jamais se servir de vomitif ; car l'expérience nous apprend , qu'une douleur dans le foye fort diminuée , devient très-vive , quand on purge trop tôt , ou qu'on employe des purgatifs trop vifs : la connoissance de l'économie animale nous en découvre la cause ; nous la marquerons dans le Traité que nous donnerons pour les Etudians en Médecine ; il faut donc s'en tenir à l'usage des remedes marqués ci-dessus , & sur tout des saignées réitérées , non-seulement jusqu'à ce que les humeurs soient fondues ,



& que la bile coule , & qu'il y ait des intervalles de tems assez long , où la fièvre soit très-moderée , comme dans les autres fièvres , mais on doit encore suspendre le purgatif , jusqu'à ce que la douleur soit très-calmée , & presque dissipée.

On fera bien de donner au malade une prise de poudre de corail anodine , le soir qu'il aura été purgé , & plusieurs heures après que l'effet du purgatif sera tout-à-fait fini. Si cependant le purgatif avoit reveillé la douleur , & qu'elle fût vive , il faudroit saigner le malade auparavant , & on ne lui donnera la poudre de corail anodine que trois ou quatre heures après la saignée.

Dès qu'on aura commencé à purger le malade , on continuera à lui donner un purgatif de deux ou trois jours l'un , pourvû que la douleur ou la fièvre n'augmente pas , ou que les urines ne deviennent pas plus rouges , & trop foncées. Dans tous ces cas il faut suspendre le purgatif , & s'en tenir aux bouillons , aux apozèmes , &c. & saigner le malade , selon que la vivacité de la douleur & la grandeur de la fièvre l'exigeront.

On placera toujours le purgatif dans le tems où il y a moins de fièvre , & on le donnera assez tôt pour que son effet soit fini , ou prêt de l'être , avant que le redoublement suivant commence.

Quand on a donné de la poudre de corail anodine , ou un autre narcotique , on ne peut faire prendre un purgatif que huit ou dix heures après , parce que l'effet du purgatif seroit trop retardé par le narcotique. C'est pourquoi on évite de donner un narcotique quand on doit purger ; mais on fera bien d'en donner un après l'effet du purgatif , pourvû que la fièvre ne soit pas trop vive.

Dans les jours qu'on ne purge pas les malades , on continue l'usage des bouillons & des apozèmes , aux heures marquées. On les fait boire beaucoup de ptisa-

ne. On leur donne des lavemens d'eau pendant les redoublemens. On les saigne quand la force de la fièvre ou la vivacité de la douleur le demande. On leur donne un lavement purgatif, après que le redoublement est fini. Une demie-heure après ils prennent un bouillon, & une heure & demie, ou deux heures après le bouillon, ils avalent la poudre de corail anodine, ou un autre narcotique. On cesse de leur en donner lorsque la vivacité de la douleur ne l'exige plus, parce que ce remède suspend les sécrétions & les évacuations. On diminue la dose de la poudre de corail anodine, ou on en cesse l'usage, lorsque le malade est fort abbatu, & affoibli.

On continue ainsi jusqu'à ce que le malade soit guéri. S'il lui reste un léger mouvement de fièvre périodique, après que la douleur est presque tout-à-fait dissipée, & que les urines sont devenues belles & abondantes, on a recours aux préparations du Quinquina, & on les donne comme il est marqué dans les Mémoires des fièvres continues simples, & des fièvres inflammatoires.

Si pendant le cours de la maladie, le malade devient assoupi, ou s'il a une grande propension au sommeil, ou s'il rêve, on cessera sur le champ l'usage de la poudre de corail anodine, ou de tout autre narcotique, on s'en tiendra aux apozèmes, bouillons, &c.. & on saignera le malade à la gorge, si l'on peut, ou bien on lui fera une saignée à un des pieds, pourvu cependant qu'il ait été saigné auparavant cinq ou six fois du bras. On aura recours aussi à la saignée du pied, si celle de la gorge ne diminuoit pas assez promptement la propension au sommeil, ou l'assoupissement, &c.

Lorsqu'il survient au malade une toux fréquente, ou que les crachats sont fort rouillés, qu'il ressent de la douleur à un des côtés de la poitrine, pour lors on réitère les saignées du bras, & on en fait deux ou trois à cinq ou six heures d'intervalle. On cesse l'usage



des apozèmes, & on donne à la place, une heure & demie après chaque bouillon, une prise de l'Opiat marqué. Le malade boira par-dessus deux tassées d'une légère infusion de feuilles de Bourrache, de Buglose, ou de feuille de bouillon-blanc. On observe au reste tout le régime marqué. Si le malade touffe souvent, qu'il ne crache pas beaucoup; si sa toux est sèche, ou si ses crachats sont séreux, on lui donne de la poudre de corail anodine, comme il est marqué, pour calmer la toux & la douleur; mais s'il crache abondamment, si ses crachats sont épais & gluans, ou s'il est oppressé, on ne lui donne ni poudre de corail anodine, ni aucun autre narcotique, de peur de supprimer cette évacuation, à moins que la douleur ne fût extrêmement vive.

S'il arrive pendant le cours de la maladie un dévoiement séreux ou glaireux, on cesse l'usage des apozèmes, on fait boire au malade une ptisane différente, marquée à la fin de ce Mémoire: on ne donne plus de lavemens purgatifs, on s'en tient aux simples lavemens adoucissans; on fait toujours des saignées suivant que la vivacité de la fièvre & la douleur le demandent. On donne le soir une prise de poudre de corail anodine ou de Thériaque.

Lorsque ce dévoiement fera un peu calmé, que la douleur du foye sera fort diminuée, & que la fièvre sera fort modérée, on purgera le malade avec le Catholicon double, & la Mane, ou le Rapontic, comme il est marqué dans le Mémoire des fièvres inflammatoires du poulmon.

Si le dévoiement est bilieux, & qu'il ne soit pas accompagné de douleur de colique, on se gardera bien de l'arrêter; car cette évacuation est salutaire: ainsi on ne donnera ni Thériaque, ni poudre de corail anodine. On ne mettra rien dans les bouillons & ptisanes qui puisse le suspendre. On se contentera de ne pas l'augmenter par les apozèmes, qu'on supprimera aussi bien que les lavemens purgatifs, & on ne purgera

qu'après que la bile aura coulé quelques jours. Si son écoulement cessoit ou diminuoit brusquement, on le rappelleroit par l'usage des apozèmes, & des lavemens purgatifs.

### *Bouillons.*

Les bouillons seront faits, comme il est dit dans les Mémoires des fièvres continues simples, & des fièvres inflammatoires du poulmon : on y jettera du ris ou des lentilles, lorsqu'il y aura du dévoyement,

### *Ptisane.*

La ptisane sera faite avec le Chiendent, & la racine de Chicorée sauvage, & on fera fondre dans chaque pinte de cette ptisane, un gros de Sel admirable de Glauber, ou de Christal minéral, ou de Nitre purifié.

Lorsqu'il y aura de la toux, on fera les ptisanes avec le Chiendent, & la racine de petit Houx, si on en peut avoir. Sur la fin, on y jettera un peu de racine de Guimauve; on pourra y ajouter sur chaque pinte un scrupule seulement de Nitre purifié.

Lorsqu'il y a un dévoyement séreux sans toux, on se sert de cette dernière ptisane, en retranchant le Nitre purifié, & on y ajoute deux gros de corne de cerf calcinée, ou l'on se sert de la ptisane faite avec la mie de pain, ou le ris, &c. marquée dans le Mémoire des fièvres continues.

Dans ces mêmes cas, on fait les lavemens avec la décoction de feuille de Mauve, de Guimauve, & de Bouillon blanc, ou avec la décoction de Son, & de graine de Lin, ou avec l'eau, & un peu de beurre, ou un jaune d'œuf.

### *Apozèmes.*

Ils seront faits avec les feuilles de Scolopendre, & de Chicorée sauvage, de chacune une poignée, ha-



chées menu, le tout bouilli deux ou trois minutes dans un pot de terre, avec une pinte d'eau : ensuite on le passera à travers un linge, avec une forte expression, & on y fera fondre deux ou trois gros de Sel admirable de Glauber, selon que le ventre fera plus ou moins libre, & que les urines seront plus ou moins abondantes.

Lorsqu'il y a de la toux, on ne donne point d'apozèmes, comme je l'ai dit, & on se sert de l'Opiat suivant.

Lorsqu'il y a un dévoyement, on supprime les apozèmes, & l'on donne à la place par-dessus l'Opiat une tassée de la seconde ptisane marquée ci-dessus, ou deux tassées d'infusion de feuilles de Bourrache & de Buglose, ou de fleurs de bouillon blanc.

#### *Opiat.*

Prenez blanc de baleine un demi gros ; cassonade ou sucre gris un gros ; Diaphorétique minéral, un gros ; Nitre purifié, un scrupule ; le tout bien broyé ensemble, & incorporé avec une suffisante quantité de syrop de Guimauve, pour former un Opiat de consistance molle, que l'on partagera en trois prises.

Lorsqu'il y a un dévoyement, on ajoute à cet Opiat un gros de corne de cerf calcinée, & l'on retranche le Nitre purifié.

#### *De la Fièvre inflammatoire des intestins.*

Cette fièvre se distingue des autres par la tension, la chaleur ardente, & la douleur de tout le bas ventre. On doit la traiter comme la fièvre inflammatoire du foye, avec cette différence :

1°. Qu'on fera les premières saignées encore plus près les unes des autres, ne laissant entre chacun, que trois ou quatre heures d'intervalle.

2°. Qu'on ne doit pas donner des lavemens purgatifs, que la douleur & la tension du bas-ventre ne soient fort diminuées.

3°. Qu'on ne mettra point de sel de Glauber, ni aucuns autres sels dans les apozèmes, & qu'on mettra des cataplasmes sur le bas-ventre, ou bien qu'on le couvrira de molton ou de grosse flanelle, trempées dans une décoction de bouillon blanc, & qu'on les appliquera les plus chaudes que le malade pourra les soutenir. On les exprimera avant de les mettre sur le bas-ventre du malade.

Si les douleurs sont vives, ou qu'il ait un dévoiement féreux, on donnera de la poudre de corail anodine, ou un autre narcotique, après que le malade aura été saigné quatre ou cinq fois; mais si les évacuations sont bilieuses, on se donnera bien de garde de les arrêter par la poudre de corail anodine, ou par quelque autre narcotique.

Il ne faut pas purger que la tension & la douleur du bas-ventre ne soient cessées, ou extrêmement diminuées. On se servira pour purgatifs des Pilules universelles purgatives, comme il est marqué dans le Mémoire de leur usage, ou de Cassé, de Manne & de Sel végétal.

Les saignées du bras faites à peu de distance les unes des autres, & répétées tant que la douleur & la tension subsistent, jointe à la diète, à la grande boisson, aux lavemens adoucissans, & aux narcotiques, tel que la poudre de corail anodine, &c. placée, comme il est dit, sont les seuls remèdes capables de guérir cette maladie.

Les purgatifs ne doivent être placés qu'après que l'inflammation est entièrement dissipée.

Lorsque les malades attaqués de fièvres inflammatoires du foye & des intestins n'ont point averti dès le commencement, il faut réparer le tems perdu par une manœuvre encore plus rapide; ainsi on mettra les



malades à une diète encore plus sévère ; ne leur donnant du bouillon pendant un ou deux jours que de six heures en six heures, & on fera les premières saignées plus grandes & plus près les unes des autres, si les forces du malade le permettent.

# METHODE

*SUIVANT LAQUELLE LES personnes charitables doivent traiter les Pauvres de la Campagne attaqués de Dyssenterie.*

**L**Es accidens qui caractérisent la Dyssenterie, sont si différens de ceux qui accompagnent les autres maladies, qu'il n'est pas difficile de la distinguer. Les personnes qui en sont attaquées, se plaignent de tranchées, c'est-à-dire, de douleurs vives dans les intestins. Elles ont de fréquentes envies d'aller à la garde-robe. Leurs évacuations sont très-médiocres, & elles ne rendent pour l'ordinaire que des muscosités fort épaisses, lesquelles sont quelquefois mêlées avec très-peu d'excrémens. La couleur de ces muscosités varie. Elles sont quelquefois blanches, & d'autres fois brunes & verdâtres, mêlées de sang, & quelquefois de pus, sur tout lorsque la maladie a été négligée dans le commencement.

Cette maladie est causée par une inflammation dans une partie du canal intestinal. Cette inflammation dépend, comme celle des autres parties, de l'engorgement des glandes de l'endroit enflammé : & leur engorgement est une suite de l'épaississement de l'humeur qui doit s'y filtrer. Cet épaississement est ordinairement causé par un chile indigeste & trop épais, suite ordinaire des mauvaises

digestions : l'estomach & les intestins se trouvent aussi farcis de pareilles humeurs épaissies & glaireuses.

Il suit de ces principes qu'on ne peut guérir les dysenteries. 1°. Qu'on ne donne plus de fluidité aux humeurs épaissies & engorgées dans les glandes, afin qu'elle puissent être évacuées. 2°. Qu'on n'évacue les humeurs qui se sont amassées dans l'estomach & dans les intestins, & qui y corrompent les alimens ou bouillons, &c.

L'Ipécacuanha est de tous les remèdes connus jusqu'à présent, celui qui remplit le plus parfaitement ces deux indications.

Car 1°. plusieurs expériences nous assurent qu'il fond, & qu'il divise puissamment la lymphe intestinale trop épaissie, pourvu qu'il séjourne assez de tems dans l'estomach, pour que sa partie résineuse y soit dissoute, & puisse ensuite passer dans le sang. 2°. Il est constant qu'il fait vomir, & qu'il purge par en bas; ainsi il convient pour évacuer les humeurs contenues dans les premières voyes.

Lorsqu'on n'a d'autre vue que de faire vomir, & de purger, il suffit de donner l'Ipécacuanha dans une dose convenable à l'âge, aux forces, & au tempérament du malade, comme il est marqué dans le Mémoire de son usage; mais quand on veut qu'il agisse en fondant & divisant la lymphe intestinale engorgée dans les glandes, il faut adoucir son action, & diminuer la sensibilité des membranes de l'estomach. Sans ces précautions, ce remède ne pourroit y rester assez de tems, pour que sa partie résineuse en fût extraite, & pour qu'elle pût ensuite passer dans le sang, & diviser l'humeur engorgée dans les glandes des intestins.

On diminue la vivacité de l'action de ce remède, en ne le donnant qu'en de très-petites doses, & en l'associant avec des calmans ou d'autres remèdes qui



brident son action, comme nous le marquerons à la fin de ce Mémoire.

D'un autre côté, on affoiblit la sensibilité des fibres de l'estomach, en les rendant plus souples, & en diminuant la trop grande tension où elles sont toujours dans cette maladie. On ne peut leur donner cette souplesse, qu'en débarrassant les glandes engorgées, & désemplissant les vaisseaux sanguins, dans lesquels la circulation se fait d'autant plus lentement qu'ils sont plus comprimés par les glandes engorgées.

Lorsque la fièvre est médiocre, & que le ventre n'est ni tendu, ni fort douloureux, que les tranchées ne sont pas fort vives & fort fréquentes, qu'il n'y a pas beaucoup de sang dans les matières que le malade rend, & que les glaires ne sont pas d'un verd noir, pour lors les vaisseaux sanguins ne sont pas fort gonflés, & l'engorgement des glandes n'est pas fort considérable; ainsi, il suffira de saigner une fois le malade d'un des bras: on pourra même éviter la saignée, si les malades sont fort exténués, ou s'ils ont vécu long-tems de légumes, ou d'autres alimens qui ne forment qu'un chyle épais, chargé de parties terrestres, ou s'ils sont dans des pays où il ne boivent pas souvent de vin. On mettra les malades aux bouillons pour toute nourriture; ils seront faits, comme nous le marquerons à la fin de ce Mémoire. On leur en donnera un de trois heures en trois heures, ou de quatre heures en quatre heures. Une heure & demie ou deux heures après chaque bouillon, ils prendront une prise de pilules d'Ipécacuanha, ou à leur défaut une prise de l'Opiat avec l'Ipécacuanha marqué à la fin de ce Mémoire, en proportionnant chaque prise à l'âge, la force, le tempéramment des malades, &c. On réitérera cette prise de Pilules ou d'Opiat trois ou quatre fois par jour. Les malades boiront par-dessus chaque prise de Pilules, ou d'Opiat, une tassée de ptisane, & ils en boiront outre cela souvent entre

les bouillons & les prises d'Ipécacuanha. On leur donnera toutes les six heures un des lavemens adoucissans, marqués à la fin de ce Mémoire, & on leur fera prendre tous les soirs, une heure & demie ou deux heures après qu'ils auront pris du bouillon, une prise de la poudre de corail anodine, selon le Mémoire de son usage.

En continuant ce régime pendant deux jours, on fait ordinairement un assez grande fonte dans la muscosité intestinal, & on diminue suffisamment la tension de toutes les parties solides, pour pouvoir placer le troisième jour avec succès, un purgatif, qui évacue les humeurs contenues dans les premières voies, & une partie de cette muscosité qui étoit engorgée dans les glandes; ainsi on donnera au malade le troisième jour de ce régime, une prise de la poudre d'Ipécacuanha, proportionnée à son âge, à ses forces, &c. comme il est marqué dans le Mémoire de son usage; ils boiront par-dessus une tassée de ptisane, & deux ou trois heures après ils avaleront un bouillon. On continuera ensuite à leur en donner à l'ordinaire. Ils prendront dans l'après-midi, un lavement adoucissant, & ils avaleront le soir une prise de la poudre de corail anodine.

Ils recommenceront le jour suivant l'usage des Pilules, des lavemens, & de la poudre de corail anodine, comme il est marqué ci-dessus; ce qu'ils continueront deux jours: ensuite on les repurgera avec une dose de la poudre d'Ipécacuanha, proportionnée à son âge, à ses forces, &c. L'on continuera ainsi jusqu'à ce que la dyssenterie soit tout-à-fait guérie, ayant soin de faire boire souvent les malades pendant tout le cours de la maladie.

Lorsque la dyssenterie est accompagnée d'une fièvre vive, de tranchées aiguës, que le ventre est tendu, & fort douloureux, que les glaires sont fort épaissies, & d'un verd noir-brun, & mêlées de beaucoup de sang, pour lors les préparations qui doivent précéder l'usage



L'usage de l'Ipécacuanha sont plus grandes , parce que la tension inflammatoire est plus considérable.

On mettra le malade au bouillon ; on le fera boire beaucoup , & on lui donnera des lavemens de six heures en six heures , comme il est marqué : on lui fera deux saignées du bras , à huit heures de distance l'une de l'autre. On lui donnera le soir une prise de la poudre de corail anodine.

Si le lendemain matin la fièvre n'est pas fort diminuée , & qu'il n'y ait pas de modération dans les accidens marqués ci-dessus , on lui fera encore une saignée ; & on la réitérera dans l'après-midi , s'il n'y a pas de soulagement , & que la fièvre ne soit pas diminuée.

On continuera l'usage des bouillons , des lavemens , de la boisson & des saignées , comme nous l'avons dit , jusqu'à ce que la fièvre soit un peu modérée , donnant tous les soirs une prise de la poudre de corail anodine , pourvû que le malade ne soit point trop assoupi , ou qu'il n'ait point de délire.

Après que le malade aura été saigné trois ou quatre fois , & que les vaisseaux seront suffisamment désemplis , on lui donnera une prise de Pilules d'Ipécacuanha proportionnée à son âge , à ses forces , &c. On laissera toujours trois ou quatre heures d'intervalle entre chaque prise , qu'on placera à une heure & demie ou deux heures de distance des bouillons. On lui en donnera ainsi quatre , cinq ou six fois par jour , si l'on peut. On continuera ce régime deux ou trois jours , pour fondre la muscosité intestinale engorgée dans les glandes. On donnera tous les jours des lavemens adoucissans , & la poudre de corail le soir.

L'usage de ces Pilules ne doit pas empêcher de saigner le malade , si la fièvre , ou la douleur le demandent.

Dès que la fièvre & la tension du ventre sont diminuées , que les tranchées sont moindres , & sur tout , lorsque les évacuations sont un peu moins glaireuses

ou moins mêlées de sang , pour lors ou purge le malade avec une prise de poudre d'Ipécacuanha proportionnée à son âge , à ses forces , &c. Il boira par-dessus une tassée de ptisane , & deux ou trois heures après, il prendra un bouillon. On continuera ensuite les bouillons & la ptisane à l'ordinaire. On lui donnera dans l'après-midi , un lavement adoucissant , & le soir la poudre de corail anodine.

Le malade recommencera le lendemain l'usage des Pilules , des lavemens , & il prendra le soir la poudre de corail anodine , comme il aura déjà fait. Il continuera deux ou trois jours l'usage des Pilules. Pendant ce tems-là , on le fera saigner du bras , si la vivacité de la fièvre le demande. On le purgera le troisième jour avec une prise de poudre d'Ipécacuanha.

Le lendemain il prendra des Pilules , ou de l'Opiat d'Ipécacuanha pendant deux jours. Le troisième il sera repurgé avec une prise d'Ipécacuanha. On continuera ainsi à lui donner des pilules pendant deux ou trois jours , & à le repurger avec l'Ipécacuanha , le troisième ou le quatrième jour , jusqu'à ce qu'il soit parfaitement guéri , observant de lui donner tous les jours des lavemens adoucissans , & de la poudre de corail le soir.

Si par quelque accident la fièvre devenoit plus forte , ou si l'effet des vomitifs & des purgatifs augmentoit la tension & la douleur du ventre , ou enfin si les tranchées étoient plus vives , ou s'il y avoit plus de sang dans les matieres , pour lors il faudroit nécessairement recourir à la saignée , & ne donner que des pilules , ou de petites doses d'Ipécacuanha en Opiat , jusqu'à ce que les accidens fussent fort diminués.

La guérison de cette maladie s'annonce non-seulement par la diminution de la fièvre , & des autres accidens , mais principalement par le caractère des évacuations : elles deviennent d'abord moins glaireuses , les muscosités sont moins épaissies & plus blanchâtres ,



elles acquierent ensuite une couleur jaunâtre ; enfin ; elles se fondent de plus en plus ; la quantité de sang diminue , & s'efface , & on observe dans les évacuations , des matières bilieuses fondues , & en consistance de purée jaune ou grise. Lorsque les évacuations ont acquis ce caractère de purée , on peut être sûr d'une prochaine guérison , pourvu qu'il ne se fasse aucun dérangement dans le régime ; car ce caractère des évacuations marque que la fonte est faite , & que les glandes se dégorgent. On commencera pour lors , ou à diminuer la dose des pilules , ou à en donner moins souvent. On éloignera aussi les purgations avec l'Ipecacuanha ; mais on donnera toujours les lavemens adoucissans , & le soir , la poudre de corail anodine , jusqu'à ce que le malade soit guéri.

Il arrive quelquefois dans les fortes dyssenteries , & sur tout dans celles qui ont été négligées dans le commencement , qu'une portion de la membrane interne des intestins tombe en suppuration , & qu'elle se détache : on en voit dans les évacuations de ces portions assez longues , fort épaisses & moulées comme le seroit une portion de tuyau. Cet accident ne doit point déranger la conduite que nous avons prescrite ; il faut continuer l'usage des pilules , jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus de ces membranes , ou fort peu ; ensuite on purgera le malade avec l'Ipecacuanha , comme je l'ai marqué.

Dès qu'on verra dans les évacuations ces portions membraneuses , on mêlera dans chaque lavement quinze ou vingt grains d'Ipecacuanha en poudre fine , comme il est marqué à la fin de ce Mémoire.

Lorsque les matières sont fort bilieuses , & comme une purée , on pourra purger les personnes délicates avec une once de Catholicon double bouilli dans de l'eau , & passé ; mais on purgera toujours les pauvres , & les personnes fortes avec l'Ipecacuanha.

Si les évacuations bilieuses & fondues , devien-

nent séreuses , ou qu'elles soient trop abondantes , ou qu'elles durent trop long tems , on cessera l'usage de l'Ipécacuanha & des lavemens , & on fera bouillir dans chaque pinte de ptisane un gros & demi de corne de cerf calcinée , ou d'os de bœuf calcinés : on mettra de la purée de lentilles dans les bouillons des malades ; & si cela ne suffit point , on leur donnera le matin & l'après-midi un demi-gros de confection d'iacinthe , ou un demi-gros de corne de cerf calcinée en poudre , délayée dans un peu de bouillon , ou de ptisane ; on leur fera prendre outre cela tous les soirs , une prise de poudre de corail anodine.

Si pendant le cours de la dyssenterie , le malade sent des aigreurs , c'est-à-dire , des rapports aigres , sur tout après avoir pris du bouillon , on lui fera avaler vingt grains de craye blanche , ou de craye de Briançon en poudre , délayée dans deux ou trois cuillerées de bouillon.

S'il reste au malade quelque mouvement de fièvre périodique , après que la dyssenterie sera guérie , on mettra en usage le Quinquina préparé de la maniere suivante ; mais il ne faut jamais le donner que la dyssenterie ne soit tout-à-fait guérie.

Lorsque la fièvre qui accompagne la dyssenterie , est fort vive , on ne donne point les Pilules , ni l'Ipécacuanha dans le fort des redoublemens ; on attend qu'ils soient diminués. On ne doit jamais donner l'Ipécacuanha à forte dose , & comme purgatif , que la fièvre ne soit fort modérée.

Si malheureusement la dyssenterie est accompagnée d'une fièvre continue , qui porte à la tête , & qui jette le malade dans l'assoupissement , ou dans le délire , il ne faudra pas donner de poudre de corail anodine ; on s'en tiendra aux lavemens , à la boisson , aux saignées : & si après deux ou trois saignées du bras , faites à huit ou dix heures de distance les unes des autres , la tête ne se trouve pas fort débarrassée , on fera



faire une ou deux saignées de la gorge ; & si on ne les peut faire , on saignera au pied.

Lorsque les accidens de la tête seront bien dissipés , on pourra reprendre l'usage de la poudre de corail anodine , supposé que les tranchées soient fort vives ; mais on n'en donnera d'abord que le tiers , ou la moitié de la dose ordinaire , qu'on augmentera , si cette petite dose ne procure pas au malade un calme suffisant , & assez de diminution dans les accidens. Si au contraire une petite dose jettoit le malade dans un assoupissement trop long & trop profond , on n'en donneroit plus.

Nous répétons encore ici , qu'il est nécessaire de mettre les malades à une diette très-sévère , & de faire les saignées très-proches les unes des autres , quand on n'a pas été averti dès le commencement de la maladie.

#### *Maniere de faire les Bouillons.*

Prenez trois livres de rouelle de veau , la moitié d'une volaille écorchée , & coupée en quatre. Faites bouillir le tout dans un pot de terre , avec trois pintes d'eau , (mesure de Paris) réduites à deux pintes , c'est-à-dire , six livres d'eau réduites à quatre , pour cinq ou six bouillons.

#### *Bouillons pour les Pauvres.*

Les bouillons pour les pauvres seront faits avec un poulmon de veau , ou de mouton , ou les issues , c'est-à-dire , les extrémités de ces animaux : & les bouillons des malades qui sont dans une extrême misère , seront faits de la maniere suivante.

Prenez un demi-quarteron , ou tout au plus un quarteron de beurre frais , & à son défaut de beurre salé qu'on aura fait dessaler dans de l'eau ; faites-le roussir dans une poêle ou poëlon bien écuré ; ensuite vous y ajouterez peu-à-peu un quarteron de fleur de farine , ou de ris en poudre fine ; remuez bien le tout avec une

cuilliere de bois , jusqu'à ce que la farine ou le ris soient rouffis & bien cuits; ensuite vous verserez là-dessus deux pintes d'eau bouillante , ( mesure de Paris ) vous ferez bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure ; après vous le retirerez du feu , & vous le garderez dans un pot de grès ; cette quantité peut servir pour quatre ou cinq bouillons. A chaque fois qu'on en donnera au malade , on remuera avec une grande cuilliere tout ce qui est dans le pot , afin de bien mêler une espece de bouillie qui se dépose au fond : on peut délayer une ou deux fois par jour , un jaune d'œuf frais dans un de ces bouillons.

### *Ptisane.*

La boisson des malades attaqués de la dyssenterie , sera faite avec le Chiendent & la racine de Guimauve , ou bien , ils useront pour boisson , d'une eau de ris fort legere.

### *Lavemens adoucissans.*

Prenez une demie-poignée de graine de Lin , jettez-la dans une pinte d'eau bouillante ; retirez le pot du feu , & laissez refroidir le tout , & le passez.

Prenez une demie livre de cette decoction tiède , c'est-à-dire , un demi-septier , ( mesure de Paris ) mêlez-y un ou deux jaunes d'œufs délayés dans un peu d'eau tiède : donnez ce lavement au malade.

On fait encore des lavemens avec de la fressure de mouton , qu'on fait bouillir dans de l'eau , jusqu'à ce qu'elle soit bien grasse; on se sert de cette eau pour des lavemens.

Les pauvres peuvent faire des lavemens en faisant fondre une once , ou une once & demie de suif de chandelle , dans un demi-septier d'eau chaude.

Lorsque les tranchées sont extrêmement vives , on se servira des lavemens suivans.

Prenez une pincée de graine de Lin , le poids de deux gros de tête de Pavot blanc brisée par morceaux ; faites-les bouillir dans un pot de terre , avec trois de-



mi-septiers d'eau, ( mesure de Paris ) réduite à une chopine ; ensuite on passera le tout , & on le partagera en deux lavemens.

Si les glaires sont fort épaisses , & d'un verd brun , ou mêlées de beaucoup de sang , ou s'il y a du pus mêlé avec les glaires , ou si le malade rend des portions de la membrane interne des intestins , on délayera dans chaque lavement , ( fait avec cette décoction , ) quinze ou vingt grains d'Ipécacuanha en poudre fine.

Les lavemens qu'on donne dans cette maladie , ne doivent jamais être que la moitié d'un lavement ordinaire ; ainsi ils ne doivent remplir que la moitié de la seringue : s'ils étoient entiers , le malade ne pourroit les garder ; cependant il est essentiel que chaque lavement reste au moins un petit quart-d'heure , & plus long tems s'il est possible : la même raison engage d'avoir attention qu'ils soient simplement tièdes , & point du tout chauds.

Quand les malades ne peuvent retenir les lavemens , on entoure le canon d'étoupes , & en retirant le canon , on pousse l'étoupe vers le fondement avec la main , & on tient le fondement ainsi bouché le plus long tems qu'il est possible.

#### *Opiat d'Ipécacuanha.*

Prenez six grains d'Ipécacuanha en poudre , une prise entière de poudre de corail anodine : mêlez le tout ensemble , & en faites un Opiat , avec un peu de syrop , ou d'eau , ou de miel , qu'on partagera en douze prises. On en donnera au malade selon l'âge , & le tempéramment , c'est-à-dire , que les enfans en prendront une demie-prise à chaque fois ; ceux qui sont au-dessus de quatre ans , & au-dessous de dix ans , en prendront une prise entière. On en donnera deux prises à la fois aux jeunes gens qui sont au-dessus de douze ans , & au-dessous de quinze : & les malades qui sont dans un âge plus avancé , en prendront trois ou quatre

prises à chaque fois , selon leur force , & leur tempéramment. On réitérera ces prises d'Opiat cinq ou six fois par jour , lorsque la dyssenterie est considérable , comme nous l'avons dit.

*Ptisane de Quinquina.*

Prenez une once de Quinquina coupé par gros morceaux ; le poids d'un gros de tête de Pavot blanc coupé par morceaux ; deux gros de corne de cerf calcinée ; faites bouillir le tout dans un pot de terre , avec cinq demi-septiers d'eau , ( mesure de Paris ) réduits à une pinte : ensuite on le passera.

On en donne au malade un petit gobelet de quatre heures en quatre heures , entre les nourritures , dans le cas que nous avons dit : on commencera à la fin d'un redoublement : on cesse d'en donner dès qu'un autre redoublement reparoît , & on recommence dès qu'il est fini , comme nous l'avons marqué dans le Mémoire des fièvres continues simples.



## METHODE

*SUIVANT LAQUELLE LES personnes charitables doivent traiter les Pauvres de la campagne attaqués de l'Hydropisie , nommée Leucophlegmacie.*

**O**N donne le nom d'Hydropisie à toute maladie , dans laquelle l'humeur séreuse est épanchée hors de ses vaisseaux. On indique par différens noms , le lieu où la sérosité s'est épanchée : lorsqu'elle est répandue dans la cavité des ventricules du cerveau , on



l'appelle *Hydrocéphale*, ou *Hydropisie* du cerveau.

On donne le nom d'*Hydropisie* de poitrine, à celle qui dépend d'un épanchement de sérosité dans la cavité de cette partie.

Lorsque l'épanchement s'est fait dans la cavité du bas-ventre, cette *Hydropisie* s'appelle *Ascite*.

Enfin, on nomme *Leucophlegmacie*, l'épanchement de sérosité fait dans les cellules graisseuses, ou dans le tissu cellulaire des membranes; mais lorsque cet épanchement n'occupe que quelques parties du corps, par exemple les bras, ou les jambes, &c. on le nomme *Oedème*.

Les épanchemens faits dans les cavités de la tête, de la poitrine, ou du bas-ventre, sont ordinairement causés par des obstructions formées depuis du tems dans les glandes de ces parties. On conçoit clairement que ces glandes engorgées & gonflées pressent les vaisseaux lymphatiques, qu'elles rétrécissent leur cavité, & qu'elles interrompent le cours de la lymphe. Pour lors cette liqueur ne pouvant traverser aisément les vaisseaux dans lesquels elle est poussée, elles les distend; elle les creve dans quelques endroits, ou elle en écarte les mailles, & s'ouvre par ce moyen un passage dans quelques-unes des cavités marquées ci-dessus.

L'épanchement de sérosité qui ne se fait que dans le tissu cellulaire des membranes, ou dans les cellules graisseuses, c'est-à-dire; la *Leucophlegmacie*, ou l'*Oedème*, ne dépend pas pour l'ordinaire de causes aussi considérables, & aussi difficiles à détruire. Il n'est le plus souvent causé que par l'épaississement des liqueurs, ou par des engorgemens légers & nouveaux dans quelques glandes, ou par le défaut de ressort des parties solides: la circulation des liqueurs se fait alors lentement dans tous les petits vaisseaux, & sur tout dans les vaisseaux lymphatiques. La sérosité des liqueurs qui y séjournent s'en sépare, & se répandant dans les cellules voisines, cause la *Leucophlegmacie*, ou l'*Oedème*.



Tous les épanchemens de sérosité qui se font dans les cavités de la tête , de la poitrine ou du bas-ventre , demandent trop de régime , & une trop longue suite de remèdes, pour qu'on puisse traiter chez eux les pauvres & les payfans qui en sont attaqués. Il faut nécessairement les envoyer dans des Hôpitaux ; ainsi je ne parlerai point de ces sortes d'Hydropisies , & je ne proposerai que les remèdes convenables aux pauvres & aux payfans qui sont attaqués de *Leucophlegmacie* ou d'*Oedème* ; parce que ces maladies se guérissent assez souvent en peu de tems, par le secours des purgatifs, & des ptisanes apéritives & diurétiques.

Entre les différens purgatifs, il y en a qui évacuent plus abondamment les sérosités épanchées ; ainsi on doit les préférer : mais ces purgatifs & ces ptisanes n'auroient pas le succès qu'on en doit attendre , si elles n'étoient données avec méthode. C'est elle que je vais exposer.

Lorsqu'en appuyant les doigts dessus quelque partie gonflée sans être rouge , il s'y forme un creux qui se relève ensuite insensiblement , il est certain qu'il y a de la sérosité dans les cellules graisseuses de cette partie.

Pour lors on commencera à faire observer au malade le régime suivant.

On lui donnera le matin à jeun , deux grands gobelets d'une ptisane appelée apéritive , marquée à la fin de ce Mémoire. Il les boira à une demie-heure de distance l'un de l'autre , ayant soin de faire tiédir chaque gobelet au bain-marie.

Une heure après le second , on lui donnera un potage bien mitonné, dans lequel on mêlera un demi-gros de *Nitre fixé par le charbon* , ou autant de *Sel de Genest* , ou de *Sel d'Absinthe* , ou un gros de *Sel admirable de Glauber* : cependant le *Sel de Genest* est préférable aux autres ; quatre heures après, on lui donnera un troisième verre de la ptisane apéritive. Une heure & demie après, il dînera avec un potage, dans lequel on mêlera une prise d'un des sels marqués ci-dessus , comme



dans le potage du matin. Il pourra outre cela manger un œuf frais, s'il a faim, avec une ou deux mouillettes de pain.

Quatre heures après, il prendra un quatrième verre de la ptisane apéritive. Une heure après on lui donnera un lavement qu'on rendra purgatif, si le ventre n'est pas libre, & une heure après il soupera avec un potage fort mitonné, dans lequel on mêlera encore une prise d'un des Sels marqués, comme dans les autres.

On lui donnera un bouillon dans la nuit, supposé qu'il ait besoin, & on y fera bouillir légèrement une poignée de cerfeuil, ou de cresson, ou d'orties piquantes.

Il boira dans la journée de la ptisane ordinaire, quand il aura grand soif: mais il s'abstiendra de boire le plus qu'il pourra, & il se contentera de se laver & de se rafraîchir souvent la bouche avec de l'eau qu'il n'avalera pas.

On continuera ainsi pendant deux jours; ensuite on purgera le malade avec une prise de pilules hydragogues, proportionnée à son âge, & à ses forces, comme il est marqué dans le Mémoire de l'usage de ce remède.

Le malade prendra un bouillon deux heures après avoir avalé la prise de pilules hydragogues; & deux ou trois heures après il mangera son potage ordinaire.

On lui donnera trois bouillons dans la journée à quatre ou cinq heures de distance les uns des autres. On ne lui donnera point ce jour-là de ptisane diurétique ni de lavement.

Si le purgatif n'a pas trop affoibli le malade, ou si son enflure n'est point diminuée, ou fort amollie, on le repurgera le lendemain de la même manière: si au contraire l'évacuation a été considérable, on recommencera le jour suivant l'usage de la ptisane apéritive, & tout le régime prescrit ci-dessus.

On repurgera le malade le lendemain, ou deux jours après, avec les mêmes pilules, & le lendemain il recom-

mencera l'usage de la ptisane apéritive, & tout le régime marqué, qu'il continuera deux jours.

On le purgera le troisième jour, & on suivra cette méthode jusqu'à ce qu'il soit guéri, observant d'éloigner les purgatifs, c'est-à-dire, les pilules hydragogues, quand il sera considérablement dégonflé; car il suffira pour lors d'en donner tous les quatre, cinq ou six jours.

Lorsque l'enflure sera fort diminuée, on pourra lui donner à son dîné une aîle de poulet, ou deux cotelettes de mouton rôties, & pour lors il ne prendra point d'œufs à dîner.

S'il survient un dévoiement, on ne mettra plus aucun sel dans les potages, & on y ajoutera de la purée de lentilles. On donnera avant chaque potage & avant chaque bouillon une prise de l'Opiat suivant.

On ne mettra pas non plus pour lors en usage la ptisane apéritive & la ptisane ordinaire: on se servira des autres ptisanes marquées à la fin de ce Mémoire. On ne purgera plus le malade avec les pilules hydragogues: on lui donnera à la place, la médecine indiquée à la fin, qu'on réitérera tous les deux, trois ou quatre jours, comme il est marqué, en suivant au reste le régime prescrit.

#### *Bouillons.*

Les bouillons dont on fera les potages, seront faits avec une livre de tranche de bœuf, autant de mouton, & deux livres de veau, ou une volaille écorchée & coupée par morceaux. On peut jetter dans le pot du céleri, ou des oignons blancs, ou de la racine de persil, ou des carottes; le tout bouilli dans trois pintes d'eau, ( mesure de Paris ) réduites à la moitié.

Les pauvres pourront faire les bouillons avec les issues de bœuf & de mouton; mais ils n'en feront point avec les issues de veau, parce qu'elles forment un bouillon trop collant: on jettera aussi dans le pot, de la racine de persil ou des carottes.



On rendra les bouillons diurétiques, en y faisant bouillir un moment une poignée de cerfeuil, ou de cresson, ou d'orties piquantes.

On mêlera dans chaque potage un demi-gros de Nitre fixé par le charbon, ou de Sel de Genest, ou de Sel d'Absinthe, ou un gros de Sel admirable de Glauber, comme je l'ai marqué, quand il n'y aura pas de dévoyement.

*Ptisane qui doit servir de boisson ordinaire.*

Prenez du chiendent, des racines d'Asperges & de Fraiser, de chacune une demie-once; le tout lavé, épluché & coupé menu. Faites-le bouillir pendant un demi-quart d'heure, dans un pot de terre, avec deux pintes d'eau, ( mesure de Paris ) c'est-à-dire, quatre livres d'eau; on le passera, & on y ajoutera, si on peut, un gros de Nitre purifié, ou un gros de Cristal minéral.

*Ptisane apéritive pour prendre entre les nourritures, comme il est marqué dans le Mémoire.*

Prenez racine de grande Chelidoine, d'Eryngium, autrement dit Charbon Roland, de Persil d'Iris, Nostras, autrement dit grande Flambe, de chacun deux gros; coupez-les par petits morceaux. Versez dessus un gobelet de vin blanc, & trois gobelets d'eau bouillante. Faites bouillir le tout pendant quatre ou cinq minutes; ensuite on le laissera infuser pendant une heure sur les cendres chaudes: on le passera, & on y ajoutera trois gros de Sel admirable de Glauber ou de Sel de Saignette. On partagera le tout en quatre prises.

*Ptisane qui doit servir de boisson ordinaire à ceux qui ont le dévoyement.*

Prenez racine de petit Houx & de Chiendent, de

chacune un gros ; corne de cerf calcinée, ou os de bœuf calcinés, un gros ; faites bouillir le tout pendant quatre ou cinq minutes dans un pot de terre, avec une pinte d'eau ; ensuite on le passera.

*Ptisane apéritive pour ceux qui ont le dévoyement.*

Prenez racine de grande Chelidoine, de Charbon Roland, de Bardane, & d'Enula Campana, de chacune deux gros ; corne de cerf calcinée, ou os de bœuf calcinés, un gros, le tout coupé menu : faites-le bouillir dans un pot de terre, avec quatre gobelets d'eau, ensuite on le passera, & on y fera fondre un demi-gros de Nitre purifié, & on le partagera en quatre prises.

*Opiat pour les malades qui ont le dévoyement.*

Prenez Diaphoretique minéral, craye de Briançon, corne de cerf calcinée, ou os de bœuf calcinés, de chacun deux gros ; Cachou deux scrupules, Nitre purifié un gros ; le tout bien broyé ensemble, & incorporé avec une suffisante quantité de syrop d'Absinthe, pour en faire un Opiat de consistance molle, que l'on partagera en dix prises.

*Purgatif pour les malades qui ont le dévoyement.*

Prenez vingt grains de Rhubarbe, dix grains de Jalap, dix grains de Nitre purifié ; le tout en poudre fine, incorporé avec une suffisante quantité de syrop d'Absinthe, pour en faire un bol purgatif.



# METHODE

*SUIVANT LAQUELLE LES personnes charitables doivent traiter les Pauvres de la Campagne attaqués des Pâles Couleurs.*

**L**A maladie qu'on nomme vulgairement les pâles-couleurs, est si commune dans les Campagnes, elle se guérit si facilement, quand elle est traitée avec méthode dans le commencement, que j'ai cru devoir indiquer aux personnes charitables la maniere dont elles doivent traiter les jeunes filles ou femmes attaquées de cette maladie.

Elle est annoncée ordinairement par la pâleur du teint & des levres, par des lassitudes dans les bras & dans les jambes, qui rendent ces personnes fort paresseuses, de maniere qu'on a de la peine à les engager à se donner du mouvement; ensuite elles ne peuvent plus marcher un peu vite, ni monter, qu'elles ne soient fort essouffées, & que le battement de leur cœur ne soit très-violent. Elles se plaignent de maux de tête, de dégoût, & elles ne désirent que des alimens salés, & vinaigrés. &c. Elles cherchent avidement les fruits verts, ou autres alimens aigres. Plusieurs même ont encore des goûts plus dépravés, & mangent du plâtre, du charbon, &c.

Ces symptômes sont ordinairement accompagnés d'une suppression ou d'une grande diminution des règles, ou de leur retardement. Il arrive cependant quelquefois qu'il n'y a nul dérangement dans les regles, ni pour le tems, ni pour la quantité.

Cette maladie dépend de l'épaississement des liqueurs lymphatiques, & principalement de celles qui doivent se séparer par les glandes de la matrice.

L'usage des fruits verts & acides, ou des alimens difficiles à digérer, un air froid & grossier, le chagrin, & quelquefois une vie trop sédentaire, sont les causes les plus ordinaires de cette maladie.

Lorsqu'on observera qu'une personne est attaquée des accidens marqués ci-dessus, ou de quelques-uns d'entre eux, pour lors on commencera à lui faire boire le matin à jeun, trois ou quatre gobelets de ptisane chaude, faite avec le chiendent, & avec la racine, ou les feuilles de chicorée sauvage : on lui en fera boire encore autant l'après midi, quatre ou cinq heures après son diner, on la mettra pendant deux ou trois jours aux bouillons & aux potages pour toute nourriture. On lui donnera tous les jours un lavement fait comme il est marqué à la fin de ce Mémoire.

Si les regles sont supprimées, ou fort diminuées, sans marques de grossesse, ou si la malade a des maux de tête violens, on lui fera une saignée du pied dès le premier jour de la diette, & deux jours après on la fera vomir, comme il sera dit.

Cependant si la malade est foible, si les maux de tête ne sont pas violens, & que la suppression ou la diminution des regles ne soit pas considérable, ni ancienne, pour lors on pourra éviter la saignée; on se contentera de faire faire diette à la malade, de la détremper pendant deux jours, & de lui donner des lavemens, comme nous l'avons dit.

On lui fera prendre le troisième jour le matin à jeun une prise de la poudre vomitive proportionnée à son âge, à ses forces, &c. selon qu'il est marqué dans le Mémoire de son usage: on lui permettra le lendemain un peu plus de nourriture à dîner. Deux ou trois jours après on la purgera avec une dose de poudre fébrifuge purgative



purgative, ou de Pilules universelles purgatives, proportionnée à son âge, à ses forces, & à son tempérament, comme il est marqué dans le Mémoire de l'usage de ces remèdes.

Le lendemain de cette purgation, la malade prendra le matin à jeun, & quatre ou cinq heures après son dîner, une prise de l'Opiat suivant dans du pain à chanter, ou au bout d'un couteau, ou dans un peu de moëlle de pomme cuite; elle boira par-dessus une grande tassée d'eau un peu chaude, ou d'une infusion de feuilles de Scolopendre, ou de feuilles d'Absinthe faite comme du Thé.

Elle dînera avec les alimens les plus simples qu'elle pourra avoir, & si cela se peut, avec du potage & de la viande, & elle soupera legerement; elle aura soin de se tenir le ventre libre par des lavemens, s'il ne l'est pas naturellement; elle usera pour toute boisson, même à ses repas, de l'eau de rouille décrite ci-après; elle pourra cependant y mêler un peu de vin à dîner. Elle continuera pendant six semaines, ou deux mois, supposé qu'elle ne soit pas guérie plutôt. On la purgera tous les douzièmes jours avec une dose de poudre fébrifuge purgative, ou une dose de Pilules universelles, proportionnée à son âge, à son tempérament, &c.

Il faut défendre à ces malades de manger du fruit, du laitage, du vinaigre, & même des legumes, si elles sont en état d'avoir de meilleures nourritures.

#### *Opiat.*

Prenez limaille de fer bien fine une demie-once, gérosse en poudre un demi-gros; poudre fébrifuge purgative deux scrupules, ou à sa place quatre Pilules universelles purgatives: le tout en poudre fine, incorporé avec une suffisante quantité de miel, pour en faire un Opiat, que l'on partagera en seize prises.

La malade ne prendra point d'Opiat les jours qu'on lui donnera médecine.

*Eau de Rouille.*

Prenez une livre de grosse limaille de fer, ou une livre de petits cloux; lavez-les, & les exposez à l'air, pendant la nuit, sur une pierre pour les faire rouiller: mettez-les ensuite dans un pot de terre, versez dessus trois ou quatre pintes d'eau chaude; laissez le tout infuser à froid, pendant vingt-quatre heures, ou quarante-huit heures: pour lors on en versera l'eau claire, & on commencera à en boire. On retirera la limaille ou les cloux du pot, qu'on fera rouiller de la même manière, pour faire de nouvelle eau de la même façon; car les mêmes cloux & la même limaille pourront servir tant qu'ils se rouilleront bien.

Quand on veut rendre cette boisson plus efficace, on fait fondre dans quatre pintes de cette eau un scrupule de sel d'Absinthe, ou un gros de sel admirable de Glauber, que l'on met dans la cruche en même tems que les cloux, ou la limaille.

Cette eau suffit souvent pour guérir une personne délicate qui commence à être attaquée des pâles couleurs; elle prévient cette maladie, & empêche qu'on n'y retombe: mais lorsqu'on ne met point en usage d'autres remèdes que cette eau, il faut y ajouter, si l'on peut, le sel d'Absinthe, comme nous l'avons dit, & la faire continuer plusieurs mois de suite, en purgeant de tems en tems les malades. Cette même eau est excellente dans toutes les obstructions du foye, de la ratte, & des glandes du bas-ventre. Dans ces cas il vaut mieux faire fondre dans cette eau du sel admirable de Glauber, que du sel d'Absinthe.

*Lavemens.*

Les lavemens qu'on donnera aux malades dont les règles ne sont point arrêtées, ou peu diminuées,



seront faits avec un quarteron de miel bouilli dans une chopine d'eau, ( mesure de Paris ) ou avec trois ou quatre cuillerées d'huile mêlée dans pareille quantité d'eau : mais lorsqu'il y aura suppression des regles, on se servira des lavemens suivans, autant qu'on le pourra, parce qu'ils sont plus efficaces.

Prenez des feuilles d'Armoise, de Matricaire, & d'Absinthe, de chacune une petite poignée. Faites-les bouillir un moment dans un pot de terre, avec une pinte d'eau; ensuite on la passera, & on la partagera en deux lavemens.

On mêlera dans chaque lavement, trois ou quatre cuillerées d'huile ordinaire; & on y pourra mêler de deux ou trois jours l'un, trois onces de miel commun, ou de concombre sauvage.

**F I N.**

---

# T A B L E

De ce qui est contenu dans cet Ouvrage.

**M**ETHODE pour traiter les pauvres de la Campagne atteints de Fièvres Intermittentes, avec leurs remèdes, pag. 3 & suivantes.

Méthode pour traiter les Fièvres Continues Simples, avec leurs remèdes, pag. 38 & suiv.

Méthode pour traiter les Fièvres Continues Inflammatoires, avec leurs remèdes, pag. 56 & suiv.

Méthode pour traiter les Fièvres Inflammatoires du cerveau, avec leurs remèdes, pag. 78 & suiv.

Méthode pour traiter les Fièvres Malignes, avec leurs remèdes, pag. 106 & suiv.

Méthode pour traiter les Fièvres Inflammatoires du foye & des intestins, avec leurs remèdes, p. 127 & suiv.

Méthode pour traiter la Dyssenterie, avec ses remèdes pag. 141 & suiv.

Méthode pour traiter l'Hydropisie nommée Leucoplégmatie, avec ses remèdes, pag. 152 & suiv.

Méthode pour traiter les Pâles Couleurs, avec leurs remèdes, pag. 159 & suiv.



